INSTITUTION

DIRIGÉE PAR

Mme BLANCHON-LEVASSEUR,

Rue Thévenot, N° 9.



Distribution solennelle des Prix



1e CLASSE. — 4e DIVISION.

2 Prix de Géographie

Décerné à J. [illegible]

Le 10 7bre 1857

La Directrice

E. BLANCHON.

JOSEPH

A LA MÊME LIBRAIRIE :





Il se montrait docile à la voix des ouvriers plus agés et plus instruits que lui.

JOSEPH

OU

LE VERTUEUX OUVRIER

PAR M. L'ABBÉ PETIT,

Chanoine honoraire, curé de Saint-Nicolas à la Rochelle,
auteur de Marie ou la Vertueuse Ouvrière.

Quatrième édition.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1854

PROPRIÉTÉ DE



JOSEPH

CHAPITRE PREMIER

Premiers pas dans la carrière de la vie.

Joseph, dont nous entreprenons de retracer l'histoire, était encore bien jeune lorsque son père mourut. Mais la Providence lui avait donné une mère courageuse et intelligente, qui se voua sans réserve au soutien et à l'éducation de son enfant. Simple ouvrière, elle n'avait d'autres ressources que le prix de ses journées et la protection de personnes riches, dont elle avait toujours su se faire estimer. Dans les jours critiques qui suivirent la mort de son mari, elle dut beaucoup à la charité d'un vieux négociant, qui était depuis long-temps l'ami et le bienfaiteur de sa famille, et dont l'expérience et les sages conseils lui furent alors du plus grand secours.

Son mari laissait en mourant beaucoup de dettes, et peu d'ordre dans ses affaires; ce fut pour la pauvre veuve une source d'embarras et de chagrins. Mais sa confiance en Dieu la soutint, et elle trouva dans son cœur, formé à l'école de la religion, un courage qui lui fit surmonter toutes les difficultés du moment.

Les créanciers de son mari prirent avec elle des arrangements qui la favorisaient; son riche protecteur lui fit quelques avances, et sa position, effrayante au premier coup-d'œil, s'améliora bientôt, au point de lui laisser entrevoir un avenir consolant et heureux.

C'est sur la tête de son petit Joseph que reposaient ses meilleures espérances. Cet enfant, qui n'avait pas encore atteint sa septième année, comprit pourtant dès lors tout ce que sa mère faisait pour lui, et tout ce qu'un jour il devrait faire pour elle. « Pauvre mère, lui disait-il quelquefois avec l'accent de la plus vive tendresse, vous vous fatiguez bien maintenant; mais quand je serai grand, vous vous reposerez, et ce sera à mon tour à vous donner du pain. »

Marguerite (c'était le nom de cette jeune veuve) cultivait avec tout le soin possible les excellentes dispositions de son fils. Elle avait résolu de lui mettre bien avant dans le cœur les deux sentiments qui peuvent le plus contribuer à soutenir un homme dans la route de la vertu : la crainte de Dieu, qui est le fondement de la sagesse, et une tendre affection pour les auteurs de ses jours.

Toutes celles du petit Joseph devaient naturellement se reporter sur sa mère, puisqu'elle était demeurée son seul appui au foyer paternel. Aussi pourrait-on difficilement exprimer jusqu'où allait sa tendresse pour une mère si digne d'être aimée. Marguerite en était heureuse, bien moins à cause des jouissances

qui lui en revenaient à elle-même, que parce qu'elle y voyait pour l'avenir de son fils un moyen de persévérance. « Tant que mon fils m'aimera, disait-elle souvent, il écoutera volontiers mes paroles; et lors même que je n'aurai plus la force de lui imposer mes volontés comme des lois, il me restera toujours une puissance véritable sur son cœur, parce qu'il m'aimera et qu'il craindra de m'affliger en me désobéissant. »

Marguerite ne se trompait pas. Une mère sera toujours bien puissante, malgré la faiblesse de son sexe, si elle a su de bonne heure, en se rendant aimable à ses enfants, ajouter aux droits que lui donne la nature, et qui finissent bien souvent par être méconnus, une espèce de droit de conquête sur leurs cœurs; droit que les années ne lui feront pas perdre, car l'expérience prouve qu'une bonne mère devient de plus en plus chère à ses enfants à mesure qu'ils avancent en âge; et le moyen d'acquérir cette influence si douce et si forte, n'est pas d'abandonner les enfants à leurs caprices et de tolérer lâchement leurs défauts; mais il consiste à les reprendre avec bonté, à ne point se livrer aux emportements de la colère en les punissant, à leur montrer toujours une grande bienveillance, à se donner beaucoup de peine pour eux, et à leur laisser voir qu'on la prend avec plaisir à cause de la tendre affection qu'on leur porte. Ce sont là les précieuses chaînes qui rattachent un enfant à sa mère et le mettent pour jamais dans un doux esclavage, dont il est rare que l'on soit tenté de s'affranchir.

Ce beau sentiment de l'amour filial n'occupait pourtant pas la première place dans le cœur de Joseph, et s'il avait tant d'affection et de dévouement

pour sa mère, c'est qu'il aimait bien plus encore le bon Dieu, et qu'il aurait craint de lui déplaire et de provoquer ses malédictions en négligeant ce quatrième commandement, auquel le Seigneur attache évidemment une importance toute particulière.

Marguerite, qui savait au milieu de quel monde son fils serait un jour appelé à vivre, s'appliquait à élever aussi haut que possible le principal rempart qui devait le protéger contre les attaques de tout genre, auxquelles un jeune homme vertueux est nécessairement exposé ; ce rempart, c'est la crainte de Dieu, l'esprit de religion, la foi vive et éclairée. « Je tiens encore plus, disait Marguerite, à la foi de mon enfant qu'à son innocence, parce que je suis persuadée que son innocence ne peut tenir que par sa foi. »

Cette excellente mère ne se serait pas contentée d'apprendre à son fils quelques mots de catéchisme qu'il eût répété à la façon des perroquets ; elle voulait que Joseph comprît ce que Dieu est pour nous, et qu'il ne pût jamais raisonnablement douter de l'existence de ce souverain Maître. Ainsi Joseph savait comme les autres enfants que c'était Dieu qui l'avait créé et mis au monde ; mais il savait mieux que beaucoup d'autres que notre existence aussi bien que celle de toutes les créatures suppose nécessairement l'existence de ce premier Etre, puisque nous n'avons pu recevoir la nôtre que de lui. Aussi un de ses camarades, à qui il parlait un jour de Dieu, lui ayant dit avec un air de mépris : « Ah ! Dieu ! Dieu ! c'était bon autrefois ça, mais aujourd'hui on sait bien qu'il n'y en a pas. — Tiens ! répartit Joseph, et dis-moi donc, je te prie, d'où est venue cette poule qui passe là dans la rue ?

— Belle demande, elle vient d'un œuf.
— Et cet œuf d'où vient-il?
— D'une poule.
— Et cette poule?
— D'un œuf.
— Et cet œuf?
— Mais irons-nous loin comme cela? dit l'autre.
— Tant que tu voudras, reprit Joseph; ce qu'il y a de certain c'est que nous arriverons enfin à un œuf qui ne sera point venu d'une poule, ou à une poule qui ne sera pas venue d'un œuf, mais qui aura été créée par un Etre tout-puissant, car il est impossible qu'un œuf ou une poule se soient faits eux-mêmes. »

Ce serait peu néanmoins de savoir que Dieu existe et qu'il doit nécessairement exister, si on ne se mettait jamais en rapport avec lui, et qu'on le traîtât comme un Dieu de bois ou de paille, comme un vain fantôme de divinité. Aussi Marguerite en parlait-elle souvent à son fils; et pour graver plus facilement dans ce petit cœur la pensée de Celui qui devait en posséder les principales affections, elle avait imaginé une courte sentence qu'elle répétait presque tous les jours à Joseph: « Mon enfant, lui disait-elle, *Dieu nous regarde et nous garde;* puisqu'il nous regarde, nous devons être toujours bons et sages sous ses yeux, et puisqu'il nous garde, nous devons être pleins de confiance et ne pas craindre trop les dangers qui pourraient nous menacer, car le bon Dieu est toujours avec nous et pour nous. »

Cette parole si utile n'échappa jamais au vertueux Joseph; il aimait dans sa vieillesse à la répéter encore. Ce fut la dernière qu'il prononça pour s'encourager à mourir, et à ne pas trop craindre en mettant le pied sur le seuil de l'éternité.

Chaque fois que cet enfant chéri recevait quelques-unes de ces petites faveurs dont on aime à gratifier le jeune âge, un cadeau, un service, un bienfait quelconque, Marguerite le lui faisait toujours remarquer comme une attention de la Providence divine pour lui, accoutumant ainsi son cœur à la reconnaissance, et elle disait à ceux qui s'étonnaient de cette conduite : « L'expérience m'a appris que rien ne touche davantage le cœur d'un homme dans le cours de sa vie que le souvenir des anciennes bontés de Dieu; il n'en faut quelquefois pas davantage pour le rattacher à la religion ou l'y ramener. Je crois donc rendre un grand service à mon fils, en lui faisant remarquer exactement tous les anneaux de cette chaîne de graces qui se rattache à son berceau, et qui se prolongera sans doute jusqu'à la fin de sa vie. »

Joseph avait si bien profité des leçons de sa mère qu'il était souvent le premier à apercevoir les dons de Dieu, et jamais il ne manquait de l'en remercier.

On comprend que la légèreté naturelle à l'enfance devait entraîner quelquefois Joseph dans les fautes si ordinaires à cet âge. Sa mère, qui les pardonnait quelquefois, les punissait cependant et même avec sévérité dans les circonstances où elle croyait devoir le faire; mais ce châtiment, quoique donné à propos, ne lui paraissait pourtant pas suffisant, et ne l'aurait point rassurée sur l'avenir de son fils si elle ne l'avait amené jusqu'à détester ses fautes et à les désapprouver lui-même.

Elle avait raison; l'enfant qui ne voit que la punition, qui ne craint pas autre chose, fera difficilement un bon sujet; son unique étude, maintenant et plus tard, sera d'échapper avec adresse aux châtiments, et il se permettra toujours le mal en secret,

tant qu'il ne verra pas dans ce mal quelque chose d'odieux, de détestable; quelque chose qui appelle la vengeance de Dieu et qui n'y échappera pas.

Marguerite ne pouvait pas avoir l'œil toujours sur son fils, ni le retenir auprès d'elle aussi facilement que si c'eût été une petite fille. Joseph aimait autant à s'amuser qu'à travailler; il excellait dans les jeux de son âge; il courait beaucoup, quelquefois même un peu trop. Sa mère n'était pas fâchée de lui voir prendre avec ardeur et vivacité les exercices nécessaires au développement des forces du corps; mais elle l'avertissait souvent de ne pas choisir pour compagnons de ses jeux des enfants capables de lui donner de mauvais conseils ou des exemples pernicieux. Les compagnies dangereuses étaient ce qu'elle redoutait le plus pour son fils, et c'est ce qui en effet est toujours la source des plus grands maux.

On lui disait bien quelquefois que ses craintes étaient exagérées; qu'elle s'alarmait à tort. Mais Marguerite n'en continuait pas moins à veiller de près sur son fils, et elle disait : « J'ai vu quelquefois des jardiniers soigner avec des précautions infinies une fleur qui n'avait pas pour huit jours d'existence, trembler quand quelqu'un en approchait, et crier à tout moment : N'y touchez pas! n'y touchez pas!... Mais mon fils, c'est ma fleur à moi; fleur délicieuse et dont j'attends les plus doux fruits. Qu'on ne s'étonne donc pas des précautions dont je l'environne; les enfants vicieux et corrompus sont maintenant plus à craindre pour Joseph que toute autre chose. J'ai surpris tant de fois des mystères d'iniquité dans de tous petits enfants sur lesquels on ne veillait pas assez! Hélas! jusque sous le toit paternel, les frères peuvent devenir un écueil pour leurs frères ou pour

leurs sœurs quand les parents cessent de les surveiller attentivement; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'amis ou d'étrangers doit-on redoubler de vigilance sur son enfant, et prier au moins le bon Dieu pour lui quand on ne peut pas être avec lui. »

Joseph aimait bien à faire la volonté de sa maman; mais quelquefois il préférait la sienne propre. Marguerite ne lui laissait jamais en pareils cas les honneurs du triomphe. Quand l'enfant refusait d'obéir, sa mère lui disait d'un ton ferme, mais sans impatience ni colère : « Joseph, tu ne veux pas m'obéir; eh bien! comme il est de mon devoir de punir ta désobéissance, je te promets que quand tu me demanderas quelque chose qui te fera grand plaisir je te le refuserai, et tu seras fâché alors de ce que tu fais aujourd'hui. »

La première fois, Joseph s'imagina que sa mère oublierait bien vite cette menace; mais pas du tout, elle s'en souvint, et elle eut la force d'y tenir. Il se passait quelquefois huit jours, ou plus, entre la faute et la punition; et quand Joseph, apercevant tout-à-coup dans les mains d'un de ses amis quelque nouvel instrument de plaisir, courait à sa mère lui demander deux ou trois petits sous pour en acheter un pareil, Marguerite lui disait froidement : « Je te les donnerais volontiers, mon fils: mais il y a huit jours, quinze jours, je t'ai commandé telle et telle chose, tu as refusé de le faire; je t'en punis aujourd'hui en refusant ce que tu me demandes. »

Avec cette excellente méthode, Marguerite n'eut jamais besoin de frapper son fils pour le châtier, et pourtant elle lui fit si bien plier sa volonté, qu'il semblait n'en avoir plus d'autre que celle de sa mère. Etait-il en compagnie? Marguerite lui faisait faire tout ce

qu'elle voulait, par rapport aux personnes qui l'entouraient; et, pendant que d'autres mères sollicitaient en vain leurs enfants, sans pouvoir obtenir un simple bonjour ou la moindre réponse à des questions qui leur étaient adressées, et qu'elles trouvaient dans l'indocilité de ces petits mutins un calice d'humiliation bien amer, Marguerite n'avait qu'un signe à faire, et Joseph, parlant et répondant avec une ingénuité délicieuse, faisait l'admiration de tout le monde et la consolation de sa mère.

« Pourquoi donc, disait-elle un jour à une voisine, votre fils ne fait-il pas ce que vous lui commandez, et répond-il toujours : Je ne veux pas, moi !.. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque moyen de l'amener à obéir?

« Que voulez-vous, dit la voisine en levant les épaules, ce n'est pas son idée....

— Tiens ! fit Marguerite, depuis quand devons-nous laisser agir nos enfants selon leurs idées? Croyez-vous rendre service au vôtre en lui faisant croire qu'il a toujours raison? Pour moi, je me fais un devoir de conscience d'accoutumer mon fils à suivre mes idées, en attendant qu'il ait assez de raison et de sagesse pour pouvoir suivre les siennes sans danger. Il me semble que c'est pour cela que le bon Dieu lui a donné une mère, et non pas seulement pour lui verser dans la bouche quelques gouttes de lait pendant qu'il était petit. »

Le vol, le mensonge, causaient à Joseph une horreur extrême; et, s'il s'en rendait quelquefois coupable, il lui était impossible d'en porter le poids seulement pendant quelques heures.

Un jour, étant allé chez une vieille voisine nommée Angesse, qui faisait un petit commerce de bonbons, le pauvre enfant se laissa entraîner par la gourmandise

et prit furtivement trois cerises. C'était le plus léger de tous les vols ; mais il n'en fallait pas tant pour embarrasser Joseph. Ayant mangé précipitamment ces cerises, l'enfant rentra chez lui avec un léger hoquet.

« Vois-tu, lui dit sa mère en parlant au hasard et sans rien savoir de ce qui s'était passé, si tu ne courais pas tant et si tu n'étais pas allé chez la vieille Angesse, cela ne te serait pas arrivé.

— Eh ! maman, s'écria Joseph qui se crut découvert, je n'en ai mangé que trois.... »

Qui fut embarrassé à ce mot ? Ce fut sans doute Marguerite, car elle ne tenait encore que la moitié du secret. Elle eut pourtant l'adresse de ne pas paraître surprise, et il ne lui fut pas difficile d'enlever à son fils le reste d'un aveu qui s'échappait ainsi de lui-même. Trois cerises volées, c'était une peccadille ; bien d'autres mères n'auraient fait qu'en rire. Marguerite, qui savait toutes les conséquences d'une première faute quaud elle n'est pas réprimée, voulut que son fils réparât celle-ci en faisant lui-même l'aveu de ce petit larcin à la vieille marchande, et en lui offrant de payer les cerises ou de lui en rendre trois pareilles ; ce que la bonne femme n'exigea point.

Joseph était donc toujours sûr d'être réprimandé ou puni quand il faisait mal, ce qui arrivait rarement ; mais aussi, quand il remplissait bien ses devoirs, sa mère lui témoignait toujours une grande satisfaction.

Quelqu'un ayant dit à Marguerite : Ne craignez-vous pas de donner de l'orgueil à votre fils en lui laissant apercevoir que vous êtes contente de lui ?

— Peut-être, répondit Marguerite, en aura-t-il un peu, car qui n'en a pas dans ce monde, parmi les petits comme parmi les grands ? Je fais pourtant mon possible pour le prémunir contre cet écueil ; mais je

verrais un autre danger à ne jamais lui dire qu'il a bien fait, ce serait de le décourager et de lui laisser traîner son âme dans l'abattement ou l'insouciance. Je connais en effet des parents qui ne montrent jamais à leurs enfants le plaisir qu'ils éprouvent de les voir réussir; qui s'en plaignent devant tout le monde et ne s'en louent jamais; qui ne savent point récompenser, même par un baiser, les prix que l'enfant leur apporte; mais je ne crois pas que cette méthode soit la meilleure. L'enfance a besoin d'être encouragée et soutenue, car elle est faible, et les premiers pas dans la vie sont souvent très-difficiles à faire. Ne faut-il pas avoir pitié de cet âge si intéressant? Je suis loin sans doute d'approuver la conduite de ceux qui font de leurs enfants comme autant de petites divinités qu'on encense depuis le matin jusqu'au soir, et dont les moindres paroles sont portées jusqu'aux nues; mais en évitant ce défaut je ne veux pas tomber dans un autre qui lui est opposé; et, puisque le bon Dieu lui-même, qui connaît si bien le cœur de l'homme et ses besoins, a donné tant de louanges à la vertu dans les saintes Ecritures, et qu'il nous encourage par ses éloges et ses promesses, je crois devoir aussi à l'occasion, avec prudence et sobriété, montrer à mon petit Joseph le plaisir que me fait éprouver sa sagesse, afin de le porter à devenir plus sage encore. »

Du reste, Marguerite avait adopté le meilleur moyen de rendre les premières années de Joseph aussi bonnes que possible; c'était de lui mettre chaque jour devant les yeux le plus beau modèle qui pût être proposé à son imitation, celui de Jésus enfant dans ses rapports avec ses saints parents. Joseph n'ignorait aucun des petits faits que les évangélistes nous ont con-

servés de la sainte enfance du Sauveur ; mais il avait surtout remarqué cette parole. *Il leur était soumis*[1], et Marguerite n'avait besoin que de la répéter, dans les circonstances les plus difficiles, pour ramener son fils sur les traces de ce divin Modèle et en obtenir tout ce qu'elle voulait.

Elle lui parlait bien quelquefois des saints dont l'enfance a été très-remarquable, de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas et de plusieurs autres ; mais ce n'était que pour le conduire par eux au Sauveur lui-même, qui est notre modèle par excellence. « J'imite, disait-elle en riant, les peintres qui veulent parvenir à faire d'excellents tableaux. Ils passent assez rapidement sur les toiles d'un mérite inférieur; mais s'ils rencontrent un original de Raphaël ou d'un autre grand maître, ils demeureront des jours entiers à l'examiner et ne veulent presque étudier que cela. »

Il y avait dans cette conduite de Marguerite une profonde sagesse.

[1] Erat subditus illis. Luc. II. 51.



CHAPITRE II

Comment Joseph se comportait à l'égard de ses parents.

Si Marguerite tenait à ce que chaque chose fût à sa place et parfaitement arrangée dans sa petite demeure, elle tenait bien plus encore à ce que tout fût réglé et en ordre dans le cœur de son enfant. Chaque affection, commandée par la nature, y tenait sa place au rang voulu. Ainsi, après sa mère, Joseph n'aimait rien tant que sa bonne grand-maman, la seule que le Ciel lui eût conservée ; puis ses oncles, ses tantes et toute leur petite famille, qui était aussi la sienne.

Marguerite avait grand soin de ne parler d'eux à son fils, que d'une manière propre à entretenir les sentiments de respect et d'amour qu'il leur avait voués. Elle avait quelquefois à s'en plaindre, mais elle ne s'en plaignait jamais à Joseph, dans la crainte de lui donner des impressions fâcheuses et difficiles à détruire.

Elle voulait qu'il fût exact à leur rendre les visites qu'exigeaient les convenances ou les rapports d'intimité.

Quoiqu'elle fût presque seule chargée de nourrir sa belle-mère, Marguerite ne trouvait pas trop longue la vie de cette bonne vieille, et ne disait pas une parole à son fils qui pût lui faire croire que ce fardeau pesait trop à ses épaules. Aussi un de ses voisins, vieil-

lard de plus de quatre-vingts ans, étant un jour maltraité par ses enfants, et l'un d'eux, dans un accès de colère, lui ayant dit ces abominables paroles : « Oh ! vieux *dure-trop-long-temps* [1] !... si tu étais donc cent pieds sous terre !... » Joseph, qui les entendit, demeura pétrifié comme si la foudre eût tombé à ses pieds. Il se jeta tout en larmes dans le sein de sa mère, protestant qu'il aimerait mieux mourir mille fois que de penser seulement une pareille chose de sa mère ou de sa grand'maman.

Cependant cette vieille femme, respectable par son âge et ses vertus, avait un caractère extrêmement difficile et aigri par de longues infirmités, ce qui n'était pas de nature à flatter beaucoup un enfant. Mais Joseph se rendait si aimable auprès de sa grand'mère, que cette pauvre femme devenait aimable, elle aussi, quand il était là. Ce qui lui plaisait surtout dans son petit-fils, c'est qu'il ne faisait jamais de bruit auprès d'elle. Partout ailleurs Joseph se gênait beaucoup moins, et se livrait de plein cœur aux plaisirs les plus bruyants ; mais dès qu'il entrait chez sa vieille maman, il adoucissait les éclats de sa voix, donnait à ses gestes moins de vivacité, et tout en lui semblait faire silence, même le bruit de ses pas.

Il avait à peine quatre ou cinq ans, qu'il était déjà capable de ces attentions, pour lesquelles sa grand'mère avait une véritable reconnaissance, ce qui lui faisait aimer ce petit-fils à la folie.

Ses cousins le chérissaient aussi beaucoup, et Marguerite en était charmée. Destinés probablement à passer leur vie les uns auprès des autres et dans de continuelles relations, elle aimait à les voir préluder,

[1] On nous pardonnera ce mot; nous ne l'avons malheureusement pas inventé.

par leur entente cordiale au milieu des jeux, à cette union de sentiments et de pensées qu'ils devaient porter plus tard dans les graves affaires de la vie.

Cette amitié franche et sincère ne laissait guère de place entre eux à la jalousie, passion fatale qui sème trop souvent la division, même parmi les frères, et à laquelle il est si difficile d'échapper entièrement! Joseph était assez heureux pour n'en pas avoir dans le cœur le plus petit germe, et Marguerite eut le talent de lui inspirer la plus grande horreur de ce vice, sans lui en faire naître l'idée. Elle l'obligeait à se rendre heureux du bonheur de ses petits parents comme du sien propre, et à remercier Dieu pour eux quand ils avaient reçu quelques graces signalées. Son cœur et sa bourse étaient toujours à leur disposition; mais il ne leur donnait jamais rien de considérable sans en avoir demandé permission à sa bonne maman.

Joseph aimait beaucoup à rendre service aux autres, et sa mère prenait les plus grands soins pour entretenir en lui cette bonne disposition. Elle était heureuse de penser que son fils ne serait pas de ces hommes qui comptent toujours avec le prochain; qui ne veulent faire absolument que ce qu'ils doivent et rien de plus; qui ne lèveraient pas de terre un brin de paille quand un autre qu'eux a été chargé de balayer la place, et qui finiraient peut-être par laisser noyer un homme en disant, comme Caïn, qu'ils n'ont pas reçu l'ordre de veiller sur lui ni de le tirer de l'eau. Joseph ne savait qu'une chose, c'est qu'il faut rendre service aux autres quand on le peut, et les traiter comme nous voudrions être traités nous-mêmes si nous nous trouvions à leur place [1]. Cette règle évangélique fut toujours la sienne.

[1] Tob. IV. 16. Luc. VI. 31.

Joseph avait un oncle dont le cœur était bon, mais dont le caractère, violent et emporté, causa dans la famille une de ces divisions si déplorables, qui durent quelquefois de longues années et ne se terminent pas toujours aussi bien que celle-ci.

A la mort de son mari, Marguerite avait été obligée de prendre, par rapport à ce beau-frère, des mesures qui blessèrent sa susceptibilité. Il s'emporta violemment, et jura de ne plus voir sa belle-sœur et de ne jamais lui pardonner.

Notre petit Joseph, quoique bien jeune encore, comprit qu'il ne devait point épouser cette querelle, Il pleura, en voyant pleurer sa mère, et lui demanda la permission de continuer à visiter son oncle, ce qui était tout-à-fait dans les idées de Marguerite. Un motif de religion poussait déjà cet enfant à agir de la sorte. Il avait entendu dire souvent à sa mère qu'il faut savoir pardonner et rendre le bien pour le mal. L'occasion était trop favorable pour n'en pas profiter. Son oncle le recevait assez bien, et peut-être même eut-il plus d'une fois, en le voyant, l'idée de se rapprocher de Marguerite ; mais il n'avait pas encore le courage de faire cette démarche, si difficile quand la nature toute seule la réclame, si douce et si aisée quand c'est la religion qui y porte ! Il se passa donc encore bien des années avant que la réconciliation ne s'opérât ; mais on peut croire que la belle conduite de Joseph ne contribua pas peu à amener ce précieux résultat.

Un jour que Marguerite était seule et bien éloignée de penser à ce que le Ciel lui préparait en ce moment, Ambroise (c'était le nom du beau-frère) se présente chez elle, accompagné du plus jeune de ses enfants.

Marguerite, étonnée, se lève, fait quelques pas en avant et voit son beau-frère s'avancer vers elle avec un visage calme et gracieux :

« Ernest, dit-il à son fils, embrasse ta tante. »

Et Marguerite se penche aussitôt pour recevoir le baiser de l'enfant. Mais quelle fut sa surprise et sa joie, lorsqu'en se relevant elle vit Ambroise s'approcher pour l'embrasser aussi.

Etait-ce un rêve ou une réalité? Marguerite était si heureuse qu'elle n'osait croire à ce bonheur.

« Je viens, dit Ambroise en s'asseyant, vous demander un service.

— Mille plutôt, dit Marguerite. »

Ce service n'était au fond qu'un prétexte, et la véritable raison de cette démarche était le besoin qu'éprouvait Ambroise de mettre enfin son cœur à l'aise, et d'éteindre une inimitié dont il ne pouvait plus porter le fardeau.

Joseph, en rentrant, fut témoin de la joie de sa mère, et la partagea bien sincèrement. Il bénit Dieu de cette réconciliation. Mais ce qui le charma mille fois plus encore et lui parut une espèce de prodige, c'est que jamais depuis il ne fut question du passé entre Marguerite et Ambroise; c'était l'unique moyen de rendre solide et durable ce rapprochement si précieux. Un seul mot d'explication eût peut-être tout dérangé, tout détruit. Ce mot heureusement ne fut jamais prononcé. On agit et on se parla comme si de mémoire d'homme il n'y eut pas eu une ombre de mésintelligence dans la famille. Joseph eut la consolation de voir sa mère au chevet d'Ambroise, lui prodiguer nuit et jour, dans plusieurs maladies graves qu'il fit, les soins les plus touchants et les plus empressés. Ambroise, de son côté, la payait par

mille attentions et par des services rendus dans une foule de circonstances. Cette conduite si belle et malheureusement trop rare en pareille occasion, contribua à leur bonheur mutuel et à celui de toute la famille, qui comprit, elle aussi, la beauté de ce silence et sut l'imiter.

Les liens du sang n'étaient pas les seuls que Joseph, dans son enfance, eût appris à respecter. Sa mère lui avait inspiré une profonde vénération pour ceux qui lui servaient de pères, et à qui la religion ou les lois civiles avaient donné sur lui une autorité qu'on ne doit pas regarder comme une simple fiction. Son parrain et son tuteur trouvèrent toujours en lui un enfant soumis, reconnaissant et dévoué. Il les visitait souvent, les consultait au besoin, n'en parlait jamais que dans les termes les plus respectueux, et semblait vouloir, par les égards dont il les environnait, se dédommager de ce qu'il ne pouvait plus faire pour un père, trop tôt ravi à sa tendresse.



CHAPITRE III

Le petit Savoyard.

Doué d'une constitution solide et qui promettait un homme vigoureux, Joseph aurait plutôt fait la fortune du boulanger que celle de l'apothicaire. Quand un morceau de pain tombait dans sa main, il n'y restait pas long-temps, et Marguerite était obligée de lui rappeler quelquefois qu'en satisfaisant aux besoins réels de son estomac, il devait se défier de la gourmandise qui accompagne ordinairement la faim, comme une servante passe à l'ombre de sa maîtresse[1]. Joseph avait donc appris de bonne heure à faire des sacrifices et à tenir en bride la sensualité. En voici une preuve qui mérite d'être recueillie.

Un jour qu'il était sorti par la ville, tenant en main un morceau de pain, il fit la rencontre d'un pauvre petit Savoyard qui n'était guère plus âgé que lui.

Les deux enfants se regardèrent avec un air d'intérêt et cette sympathie que le rapprochement des âges produit ordinairement chez les hommes à toutes les saisons de la vie. Mais il y avait dans le regard pénétrant et mélancolique du petit enfant de la Savoie, quelque chose de particulier et qui ressemblait à une prière. Il n'avait pas de pain, lui, et pourtant il avait grand faim. Un autre que Joseph

[1] Saint Augustin.

n'aurait peut-être rien lu dans les yeux de cet étranger; mais lui, que la charité rendait intelligent, devina les besoins du malheureux, et s'arrêtant il lui dit avec un air de compassion :

« Avez-vous déjeûné ce matin?

— Pas encore, mon bon monsieur, et je n'ai point de petit sou pour acheter du pain. On ne m'a pas fait travailler d'aujourd'hui, et mon maître est dur... mais il ne faut pas dire de mal de lui.

— Tenez, dit Joseph en brisant le morceau de pain qui lui restait encore, voulez-vous partager ceci avec moi? »

Personne ne passait alors dans la rue, et Joseph n'avait rien à gagner du côté de l'amour-propre : Dieu seul était témoin de sa bonne action; mais c'était assez pour lui, car il ne voulait point d'autre récompense que celle qui a été promise par l'Evangile au verre d'eau froide, et sans doute aussi au morceau de pain donné à un pauvre au nom de Jésus-Christ [1].

Le petit Savoyard, étonné d'une si bonne fortune, se confondit en remercîments.

« Êtes-vous de loin d'ici? dit Joseph.

— Je suis du fond de la Savoie, qui est là-bas, là-bas, au bout de la France. Ah! mon pauvre pays! quand j'y pense trop fort, je pleure.

— Et votre père?

— Mon père! ah! il dort, tout près de notre église, dans le cimetière, où je l'ai vu mettre il y a déjà longtemps. Mais je crois bien que son âme est avec le bon Dieu; car il était si bon, ce pauvre père! et puis j'ai tant prié pour lui tous les jours!..... tous les jours!..... »

Joseph sentit des larmes rouler dans ses yeux, car

[1] MATTH. X. 42.

il était orphelin, lui aussi. Mais il se reprocha, en ce moment, de n'avoir pas prié pour son pauvre père autant que le petit Savoyard l'avait fait pour le sien.

« Et votre mère? continua-t-il.

— Je n'en ai pas non plus, dit le pauvre enfant; elle est morte de chagrin six mois après avoir perdu mon père. Ah! qu'on est malheureux quand on n'a plus de mère! on ne sait plus avec qui pleurer quand on a des peines. Les uns ne vous regardent pas; les autres vous disent: Va pleurer plus loin, tu m'ennuies. Ah! je dis alors tout bas, si c'était ma mère, elle pleurerait avec moi.

» Vous êtes bien heureux, mon petit monsieur, si le bon Dieu vous a gardé la vôtre.

— Oui, je l'ai encore, dit Joseph tout ému.

— Ah! je l'ai bien deviné quand j'ai vu ce gros morceau de pain dans vos mains; j'ai dit: C'est une bonne mère qui lui a coupé ça. »

Les deux enfants venaient d'achever leur repas. Joseph remarqua que le petit Savoyard conservait une bouchée de pain et la serrait dans sa poche.

« Pour qui donc gardez-vous cela? lui dit-il.

— C'est pour un petit animal qui est là dans cette boîte. Il faut bien que tout le monde vive. »

Et en disant ces mots il étalait avec complaisance, sous les yeux de Joseph, qui en était ravi, un charmant petit écureuil.

« Je l'ai apporté de nos montagnes, ajouta l'enfant, et je le fais voir pour un petit liard. C'est la moitié de ma fortune, à moi; l'autre est dans mes bras. Je chante bien aussi quelquefois; mais ce métier ne vas pas quand on a le cœur triste.

— Vous aimez donc bien ce petit écureuil? dit Joseph.

— Oh ! beaucoup, beaucoup ; et si quelqu'un voulait lui faire du mal, je me battrais pour le défendre. C'est le compagnon de ma misère ; quand j'ai du pain il en a, et je n'ai jamais fait un repas sans lui.

— Ah ! dit Joseph, je vous aime bien, parce que vous avez soin de ce petit animal. Ma mère m'a toujours dit que ceux qui sont cruels pour les bêtes le sont souvent aussi pour les hommes. J'ai vu l'autre jour un de mes camarades qui plumait un moineau tout vif, afin de s'amuser à le voir tout nu. Je me suis en allé bien vite, car si j'étais resté là, je crois que j'aurais arraché les yeux à ce mauvais sujet.

— Et moi, dit le Savoyard, en passant il y a deux jours au coin d'une rue, j'ai vu un homme (un homme, c'est pire encore qu'un enfant) qui battait un cheval comme on battrait du grain dans une aire ; qui lui frappait dans les yeux, lui mordait les oreilles, comme aurait fait un chien enragé. Oh ! le vilain, disais-je tout bas, de massacrer ainsi son pauvre gagne-pain ! Est-ce la faute du cheval s'il ne peut pas traîner ce fardeau qui est quatre fois trop pesant pour lui ? C'est qu'il est vieux, qu'il n'a plus de forces, ou bien qu'il n'a pas déjeûné ce matin ; il aurait plutôt besoin d'un picotin d'avoine que de tous ces coups de fouet et de ces malédictions.

» Mais la pauvre bête n'était pas encore à bout. Voilà qu'à force de s'étendre pour tirer, tirer au-delà de ses forces, elle s'est étendue par terre, et elle y est restée.... Oh ! mon pauvre petit monsieur, croiriez-vous (moi j'ai peine à le croire, quoique je l'aie vu de mes yeux), croiriez-vous que cet homme a bien eu le courage de donner de grands coups de pied sur la tête du cheval, et tant et tant qu'il a fini par lui casser la mâchoire ?.... Qu'il aille donc la faire rac-

commoder à présent. Ah ! si j'étais le roi de France, je voudrais mettre en prison tous ceux qui cassent la mâchoire de leurs chevaux.

— Si encore ils ne cassaient que cela, reprit Joseph ; mais en battant ainsi leurs bêtes à tout propos, ils s'accoutument à être violents et colères. C'est ensuite pour eux un besoin de se fâcher et de frapper ; et, quand ils n'ont plus de cheval pour recevoir leurs coups, savez-vous sur qui ils tombent ?

— Oui, oui, je le sais; eh ! mon Dieu ! c'est sur la pauvre femme et sur les petits enfants qui n'en peuvent mais.... Et puis ça trouble la paix de tout le voisinage ; et puis, et puis ; ah ! nous n'en finirions pas de toute la journée.

— C'est vrai, dit Joseph, et je crains que ma mère ne me gronde, parce que je m'amuse ici trop longtemps.

» Allons, maintenant que vous avez mangé et pris des forces, allez chercher de l'ouvrage pour gagner votre pain de ce soir.

— Oui, mon petit monsieur ; mais donnez, s'il vous plaît, que je vous embrasse la main avant de m'en aller. »

Et le petit ramoneur laissa sur la main de Joseph l'empreinte visible d'un gros baiser.



CHAPITRE IV

L'Ecole chrétienne.

Marguerite, qui savait lire couramment, et qui avait eu le bon esprit d'entretenir cette connaissance si précieuse en faisant quelquefois des lectures utiles, n'eut pas de peine à donner à son fils les premières leçons de l'alphabet et à commencer elle-même son éducation, qui devait être plus solide que brillante. La position de cette pauvre veuve ne lui permettait point de faire entrer Joseph dans une de ces maisons que les riches seuls peuvent aborder et où l'instruction ne s'achète qu'à grands frais. Heureusement que la Providence avait placé, dans un quartier de la ville qu'elle habitait, une école gratuite, dirigée par ces hommes vénérables et modestes, dont l'existence est consacrée à instruire l'enfant du pauvre sans autre salaire que la reconnaissance des parents et la bénédiction de Dieu.

Les Frères de l'Ecole chrétienne accueillirent Joseph dès qu'il fut en âge de s'asseoir sur leurs bancs, et il monta successivement, avec une distinction bien marquée, de classe en classe, chéri de ses compagnons et estimé de tous ses maîtres. Il n'avait pas dix ans et demi, que déjà il disputait aux élèves de la première, presque tous plus âgés que lui, cette croix qui fait battre si délicieusement le cœur, et qui pro-

met quelquefois beaucoup moins encore que l'avenir ne donnera.

Le frère de *la première* était un jeune religieux distingué par ses talents et plus encore par sa piété. Fidèle à tous les devoirs qu'impose la charge si intéressante mais si difficile d'élever la jeunesse, il ne s'étudiait pas seulement à former l'esprit de ses écoliers en leur rendant agréables et faciles les premiers éléments de la science, et leur jugement en leur apprenant à se faire des idées justes de chaque chose, mais il donnait les plus grands soins à bien diriger leur cœur, en le portant à l'amour des vertus chrétiennes et sociales; leur faisant surtout aimer celles qui, en perfectionnant l'individu, contribuent également au bonheur et à la tranquillité publics. Ainsi il leur recommandait souvent la charité et la sincérité; et, quand il surprenait dans la conduite de quelque élève un mensonge ou une fourberie, il s'attachait à le couvrir de confusion, pour inspirer aux autres la plus grande horreur de ce vice.

Ce bon frère aimait d'un amour égal tous les enfants confiés à ses soins et à sa sollicitude, parce qu'il savait que tous sont également chers à Dieu, et qu'il ne voulait, pas plus que son adorable Maître, faire acception des personnes [1]. Cependant, lorsqu'il voyait dans un élève des dispositions toutes particulières, et que la Providence paraissait avoir des vues plus élevées sur l'avenir de cet enfant, il s'attachait avec un soin spécial à préparer cet avenir et à entrer dans les intentions du Dieu qui demandera un jour beaucoup à celui à qui il aura beaucoup donné [2].

Joseph était évidemment de ce nombre; aussi le

[1] Non est personarum acceptor Deus. ACT. X. 34.

[2] LUC. XII. 48.

frère de la première lui donnait-il, indépendamment des avis généraux, certains conseils particuliers dont il pouvait profiter mieux que d'autres, et qui, malgré sa jeunesse, n'étaient pas trop relevés pour lui.

« Mon enfant, lui disait-il quelquefois, vous ne savez pas à quoi la Providence vous destine. Vous êtes né dans une condition obscure, et vous y resterez peut-être toujours ; mais là, comme ailleurs, on peut se rendre utile, et il en faut prendre dès aujourd'hui les moyens.

» Peut-être aussi le bon Dieu vous appellera-t-il à occuper dans le monde une position distinguée ; et, dans ce cas, il veut que vous vous en rendiez digne et capable. Songez-y de bonne heure, les premiers pas dans une carrière décident souvent des derniers, et quand on veut sauter bien loin, il faut prendre un vigoureux élan. Avec de l'instruction, une bonne conduite, du temps et de la persévérance, vous pouvez atteindre le haut de l'échelle dont vous occupez aujourd'hui le degré le moins élevé. Mille autres sont partis d'aussi bas, pour arriver aux plus belles positions dans la société, et qui vous a dit que vous n'auriez pas le même sort ?

» Sans doute, mon cher enfant, la religion, au nom de laquelle je dois vous parler, condamne et réprouve *l'ambition*, c'est-à-dire *l'amour déréglé des grandeurs*, qui fait qu'on ne peut y parvenir que pour en jouir à l'aise sans songer à se rendre utile aux autres, et qu'uniquement occupé de s'élever sur la terre on néglige ce qu'un véritable chrétien doit faire pour s'élever aussi dans le ciel.

» Mais la religion ne défend pas cette noble *émulation* qui fait qu'on aspire à ce qu'il y a de plus grand en commençant par bien faire ce qu'il y a de

plus petit, et qui pousse l'homme à se rendre capable de servir un jour utilement sa patrie, sa famille, lui-même. Loin de défendre cette émulation, elle la prêche, elle la recommande; et c'est cette religion sainte, mon enfant, qui vous dit par ma bouche que vous seriez dès aujourd'hui coupable devant Dieu, si vous négligiez de prendre les moyens d'avancer dans la carrière que vous voulez parcourir. Oui, dès aujourd'hui votre paresse pourrait être criminelle si, en vous empêchant d'acquérir les connaissances premières qui sont le fondement de toutes les autres, elle vous empêchait de remplir plus tard les grands desseins que Dieu a peut-être sur vous. C'est quelque chose sans doute que d'être toute sa vie un bon manœuvre; mais ce n'est pas assez pour ceux que Dieu appelait à devenir d'habiles entrepreneurs, des architectes distingués, et qui, en négligeant l'étude et le travail, ont végété toute leur vie dans l'obscurité et la misère, et n'ont été utiles ni à eux-mêmes ni aux autres.

» Si donc vous sentez au fond de votre âme le germe des talents qui peuvent vous faire avancer, ne l'étouffez pas par une coupable négligence; développez-le au contraire par l'étude et l'application, car vous aurez un jour à en rendre compte à Dieu.

» Apprenez de bonne heure, non-seulement à bien lire et à bien écrire, mais à bien posséder l'arithmé tique, la géométrie, la grammaire. J'ai connu des hommes à qui il n'a manqué que cela pour devenir quelque chose dans le monde. Ils avaient de l'expérience et de la bonne volonte; ils avaient même des protecteurs, des amis dévoués qui auraient pu les servir et les pousser; mais que peuvent les protecteurs les plus puissants pour ceux qui n'ont pas su se pro-

téger eux-mêmes en acquérant certaines connaissances indispensables que la bonne volonté et la bonne conduite même ne peuvent pas toujours remplacer. »

Ces conseils, dictés par une haute sagesse, Joseph les recueillit et les grava en caractères ineffaçables dans son cœur.

Il était le modèle des écoliers de sa classe : docile à ses maîtres, comme il l'avait toujours été à sa mère, il ne voulait leur offrir dans sa vie que des roses : assez d'autres se chargent de faire pousser des épines sous leurs pieds.

« Vois-tu, Arthur, disait-il un jour à un de ses camarades avec qui il se promenait dans la campagne, vois-tu cette terre qu'on vient de labourer et d'ensemencer? quelque bon que soit le grain qu'on y a mis, quelque talent qu'ait eu le laboureur pour bien l'y mettre, si la terre maintenant ne le conserve pas, ne l'échauffe pas et ne lui envoie pas des sucs nutritifs, tout sera perdu et on ne trouvera rien au temps de la moisson.

» Ainsi en est-il de nous. Par rapport à nos études, nous avons des maîtres excellents et bien dévoués, tu le sais. Mais ils ont beau faire, si nous n'écoutons pas leurs leçons avec docilité, et si nous négligeons de les faire fructifier en nous, leur peine aura été inutile, et ils en auront la récompense sans que nous en ayons le profit.

— Tu oublies une chose, dit Arthur, dans la belle petite comparaison : c'est que pour échauffer, humecter et nourrir le grain qu'on lui a confié, cette terre a besoin de la rosée du ciel, et nous quel besoin n'avons-nous pas aussi de la grace divine ; pour féconder la parole de nos maîtres ? puisque c'est Dieu qui donne l'accroissement aux vertus, aux talents,

comme aux plantes, et que notre pauvre cœur sans lui serait nécessairement frappé de stérilité, nous devons donc prier surtout pour demander son secours.

— C'est vrai, dit Joseph, et je te remercie de m'y faire penser. »

Ces deux jeunes enfants étaient l'un pour l'autre comme deux frères. Depuis qu'ils avaient lu les détails de l'amitié si célèbre et si chrétienne de saint Bazile et de saint Grégoire de Nazianze, ils avaient résolu d'imiter parfaitement ce beau modèle, et ils y réussirent. Cette amitié était aussi pure que vive, et personne n'en souffrait; au contraire, Joseph et Arthur étaient aimés et en quelque sorte vénérés de leurs compagnons d'étude; et ce dernier ayant eu une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, ce fut comme une désolation dans l'école tout entière : on ne parlait que de lui; on en demandait à chaque pas des nouvelles à Joseph, qui avait le privilège de pouvoir aborder journellement ce cher malade, et qui se faisait un bonheur de rapporter aux autres les traits édifiants de la patience de son ami.

« Si vous le voyiez dans ce lit, disait Joseph, il a l'air d'un ange : vous ne sauriez croire avec quelle fermeté et quelle force il se raidit contre les douleurs atroces qu'il endure; le médecin lui-même en est tout étonné chaque fois qu'il le visite. Hier ce pauvre ami consolait sa mère, qui pleure presque continuellement dans la crainte de perdre celui qu'elle appelle son trésor. Il a eu, l'autre jour, deux ou trois heures de délire; hé bien, il ne parlait que du bon Dieu et de notre école; il t'a nommé, Frédéric..... Oh! prions tous le bon Dieu pour qu'il guérisse notre ami. »

Arthur se rétablit en effet au bout de quelques se-

maines, et Joseph en fut aussi heureux que s'il eût échappé lui-même à la mort.

Ce que Joseph était en classe, il l'était à l'église, dans les rues, chez lui, partout. On ne le voyait pas s'arrêter inutilement dans sa route, ni se livrer à des jeux trop prolongés, encore moins à des disputes; car il les avait en horreur. Dans les rues, il suivait exactement l'ordre prescrit par ses maîtres, qui, comme on le sait, tracent eux-mêmes à leurs élèves la route qu'ils doivent suivre, en les distribuant en autant de groupes qu'ils ont de quartiers différents à parcourir, et les surveillent, pour ainsi dire encore, quand ils ne sont plus sous leurs yeux.

Joseph n'aurait pas fait un pas, n'aurait pas dit un mot en-dehors de l'obéissance, et quoique le silence ne fût point prescrit le long des rues, il évitait cependant les clameurs, les chants, la dissipation, qui impriment trop souvent à la physionomie des écoliers, lorsqu'ils sortent de classe, un air de vagabondage. Il se serait fait un grand reproche d'insulter en passant les vieillards ou les personnes contrefaites, qui sont ordinairement victimes de la malice des écoliers. Joseph se contentait de les plaindre, et si quelques-uns de ses amis les lui faisaient remarquer en s'en moquant, Joseph leur fermait la bouche par ces paroles : « Tu es bien heureux de n'en avoir pas autant ; mais qui t'a dit qu'un jour tu ne seras pas difforme toi-même ! Serais-tu bien aise alors qu'on se moquât de toi ? »

C'est surtout à l'église que la sagesse de notre vertueux écolier brillait du plus vif éclat. Les yeux attachés sur son livre ou sur l'autel, il lisait et priait sans s'occuper du bruit qui pouvait se faire au loin ou auprès. Le cher frère, il est vrai, se trouvait près de

lui ; mais ce n'était pas sa présence ni ses regards qui rendaient Joseph si sage, c'était le sentiment du devoir qui remplissait toujours son âme ; c'était le souvenir du Dieu qui est alors si près de nous, et du sacrifice auguste qui lui est offert ; et quand même il eût été seul à l'église, Joseph s'y serait tenu aussi bien qu'en public et sous les yeux de ses maîtres.



CHAPITRE V

Une demi-douzaine de camarades.

Tous les élèves de l'école des Frères n'étaient pas aussi sages qu'Arthur; et Joseph, qui avait l'œil trop fin pour ne pas s'apercevoir des désordres de quelques-uns d'entre eux, et qui savait qu'on prend ordinairement les défauts de ceux qu'on fréquente, faisait tout son possible pour ne pas aller trop souvent dans leur compagnie. Il n'avait pourtant pas l'air de les fuir; mais il savait toujours leur échapper, et Arthur en faisait autant.

Ce dernier, dont les parents jouissaient d'une honnête aisance et se livraient avec succès à un petit commerce de quincaillerie, avait eu à se reprocher dans son enfance une grosse vilaine faute, mais il la pleura bien long-temps et n'y retomba jamais : c'est un vol dont il se rendit coupable à neuf ans.

Ses parents ayant laissé sur le comptoir une trentaine de sous, Arthur, au lieu de les faire tomber dans le tiroir, comme il avait coutume, leur fit prendre adroitement le chemin de sa poche. C'était un samedi; il se proposait de les convertir en bonbons le lendemain à la promenade. Mais il fallait arriver là, et cette nuit devait être une des plus orageuses de la vie d'Arthur. Quand on a une âme si belle, on ne porte pas sans fatigue le poids d'une si mauvaise

action. Il semblait toujours à Arthur qu'on allait découvrir cet argent sur lui, et quand il se déshabilla le soir pour se coucher, il mit en tremblant sous son chevet le petit vêtement où était renfermé le fatal dépôt.

Une longue insomnie, de l'agitation, des rêves affreux, voilà ce qui dut faire comprendre à Arthur que les fruits cueillis sur l'arbre défendu sont souvent bien amers, et portent avec eux une punition qui n'est que le prélude de celle que Dieu leur réserve pour plus tard.

Dans la soirée du dimanche, il se gorgea de bonbons, et comme il avait le cœur généreux, il en paya largement à ses amis. Parmi eux se trouvait un de ses petits cousins, qui fut extrêmement frappé de l'opulence d'Arthur et de ses largesses inaccoutumées; et comme la vérité s'échappe facilement à cet âge, il ne put retenir sa langue, et parla le soir même, chez son oncle, des bonbons qu'il avait mangés. On se regarda; Arthur rougit, et, ne pouvant plus déguiser son larcin, il fondit en larmes, tomba à genoux les mains jointes, et demanda pardon.

Sa contrition était sincère, mais elle ne le sauva pas de la pénitence qui lui était due. La verge parut dans les mains du père, et deux ou trois coups appliqués quelque part, firent une impression assez vive sur la peau, mais plus profonde encore sur l'âme d'Arthur, qui comprit la laideur de sa faute, jura de n'y plus retomber, et devint dans la suite le meilleur enfant du monde.

Isidore, autre ami de Joseph, était à Arthur ce que la nuit est au jour. S'il y eût eu un prix de malice à gagner, cet écolier aurait certainement pu y prétendre. L'amour effréné du jeu l'avait rendu paresseux,

disputeur, voleur. On l'entendait d'un bout de rue à l'autre crier, s'agiter comme un petit démon, quand ses camarades ne voulaient pas lui rendre un liard qu'il croyait leur avoir gagné. Les cheveux ordinairement en désordre, les habits sales et déchirés, une voix rauque et déjà puissante pour son âge, un œil de feu, et des mains qui semblaient toujours prêtes à tomber sur le bien d'autrui ou à montrer le poing pour se battre : voilà à quels signes on pouvait reconnaître Isidore sur une place publique.

L'école, il s'en souciait peu, et n'y arrivait jamais que le dernier, en traînant les pieds, où il était rare qu'on ne vît pas une savate à côté d'un soulier. C'était le type du désordre. On le surprit vingt fois, pendant les classes, échangeant des marbres, jouant avec des épingles, escamotant des plumes, dérangeant ses voisins et se permettant même d'insulter à ses maîtres par des gestes pleins de mépris, qu'il faisait avec adresse sans qu'ils pussent s'en apercevoir.

Isidore demeurait tout près de la maison de Joseph ; c'était pour le pauvre enfant un bien mauvais voisinage ; mais il sut se préserver de la contagion, et il eut d'autant plus de mérite à cela, qu'Isidore était très-habile à persuader le mal aux autres. C'était une de ses jouissances ; il battait des mains dès qu'il voyait deux de ses camarades aux prises, et il soufflait le feu dans toutes les querelles. Mais Joseph sut résister à ses insinuations, et il avait toujours présente à l'esprit la parole de sa mère, qui ne cessait de lui dire : « Je t'en prie, mon ami, ne va pas avec Isidore. »

Robert ne valait guère mieux, quoique d'un genre tout différent. Esprit faux, dissimulé, jaloux, il se plaignait sans cesse de ses maîtres, et par malheur il avait des parents qui l'écoutaient. C'était toujours lui

qui avait raison, et ses moindres rapports étaient transformés en oracles. Au lieu de lui fermer la bouche en pareil cas, ou de le confronter, du moins, avec ses maîtres, pour s'assurer de la vérité, ils croyaient toujours Robert sur parole, et les pauvres frères étaient fort mal habillés dans ce quartier-là. On les déchirait à belles dents : c'étaient des hommes vindicatifs, grossiers, colères, pleins de partialité, qui assommaient les enfants, et dont l'école enfin ne méritait pas la réputation que les dévôts se plaisaient à lui faire; et pour prouver l'exactitude de tous ces reproches, on n'avait que ce petit mot qui revenait sans cesse : « Robert l'a dit. »

Il avait grand tort de le dire; car le frère de *la troisième*, dont il recevait les leçons, était un bon maître qui n'exigeait jamais de ses élèves plus qu'ils ne pouvaient faire, écoutait volontiers leurs raisons, ne les brusquait pas, avait pour eux mille attentions, n'agissait jamais par caprice, et, quoique d'une santé faible qui lui rendait l'enseignement très-pénible, n'avait pourtant rien de mélancolique dans le caractère, rien qui ressentît la mauvaise humeur, et il n'aurait pas voulu rendre ses élèves victimes des souffrances auxquelles la Providence le condamnait.

Il est vrai que le cher frère était en même temps plein de fermeté et qu'il se serait fait un cas de conscience de tolérer le plus petit désordre en classe; mais il était là dans son droit et dans son devoir, et si les parents de Robert, au lieu d'écouter leur fils avec tant de complaisance, s'étaient informés à de bons élèves, de la manière dont les choses se passaient à l'école, ils n'auraient pas dit à tort et à travers sur les Frères de l'Ecole chrétienne tant de pa-

roles inconvenantes qui allaient tomber en définitif sur la religion.

Robert n'était pas meilleur pour ses condisciples que pour ses maîtres : grossier dans ses manières, il ne faisait jamais attention à ce qui pouvait blesser les autres ou les contrarier, et pourvu que rien ne le gênât lui-même, il croyait que tout allait bien, et il était content.

D'un caractère plein de fausseté et d'hypocrisie, il parvenait quelquefois à se faire *adopter*, aux dépens de beaucoup d'autres qui valaient mieux que lui, et dont il disait du mal tout bas, comme le serpent qui mord sans faire de bruit le pied du voyageur dans l'ombre des broussailles. Mais la Providence ne laissait presque jamais impunie la conduite de Robert. Tôt ou tard, les personnes honorables qu'il était parvenu à tromper découvraient ses fourberies, et comme il n'est rien de plus détestable ni de plus détesté qu'une personne qu'on reconnaît pour fausse après l'avoir crue franche et droite pendant long-temps, Robert était méprisé par ceux mêmes qui dans le principe l'avaient le plus aimé.

Que dire de Fabien ? C'était un enfant chez qui l'impiété se révéla, pour ainsi dire, par instinct, avant même qu'elle eût pu devenir l'effet d'un calcul et d'une malice effectée. Dès l'âge de six ans, Fabien crachait au visage de sa mère quand elle lui disait de prier le bon Dieu ; et les blasphèmes qui sortaient alors de sa bouche paraissaient à peine croyables quand on ne les avait pas entendus.

Ce misérable enfant avait un talent prodigieux pour saisir sur les lèvres des incrédules toutes les objections lancées contre la foi chrétienne, tous les raisonnements les plus subtils, tous les faits les plus

scandaleux, et il se plaisait à en remplir les oreilles de ses condisciples. Les mauvais livres étaient sa pâture favorite, et un jour il poursuivit Joseph pendant trois quarts-d'heure, pour le forcer à voir des gravures obscènes, dont cet enfant, plein de sagesse et de modestie, détournait les yeux avec horreur.

Fabien parut se convertir à sa première communion; mais il ne tarda pas à retourner à son vomissement et à se rouler encore dans la fange qui avait sali la robe d'innocence de son baptême.

La première fois que Fabien rencontra le curé de sa paroisse, après la première communion, il ôta sa casquette et fit un salut respectueux. La seconde fois, il porta la main à sa tête avec un air d'embarras et comme à regret. Une autre fois il se tourna de côté, sifflant et regardant voler une hirondelle, comme s'il n'eût ni aperçu ni reconnu son digne pasteur, qui était à trois pas de lui.

Deux mois plus tard, il se battait avec un mauvais gamin sur une place publique; et le curé ayant paru tout-à-coup au moment où ils s'arrachaient les cheveux, quelqu'un lui dit : « Fabien ! voilà M. le curé... — Qu'est-ce que ça me fait à moi, » répondit Fabien du ton le plus insolent, et il continua avec fureur son duel au petit pied.

Voilà ce qu'était Fabien trois ou quatre mois après la première communion.

Ce n'est qu'à regret que nous présentons ces hideux tableaux, et uniquement pour inspirer de l'horreur d'une semblable conduite. Nous n'avons pas besoin de dire que la grande majorité des enfants de l'école chrétienne se rapprochaient par leur sagesse beaucoup plus de Joseph et d'Arthur que d'Isidore et de Fabien. Ils avaient cependant tous des défauts,

car qui n'en a pas sur cette pauvre terre? Ainsi Albert et Julien, l'un parent, l'autre voisin de Joseph, étaient deux bons petits enfants, pleins de candeur, de docilité, d'application au travail; mais le premier, un peu épris de lui-même et idolâtre des qualités dont il était pourvu, montrait beaucoup trop de joie quand on lui faisait des compliments, paraissait même les rechercher, et avait toujours des larmes prêtes quand on lui adressait des reproches, des observations, ou qu'on ne paraissait pas faire autant d'attention à lui qu'il l'aurait voulu. Ses parents ne voyaient en cela qu'une sensibilité extrême; ils auraient mieux fait d'y voir une susceptibilité réelle; et c'eût été rendre un grand service à l'enfant que de l'accoutumer à triompher de bonne heure d'une passion qu'il est si difficile de guérir dans l'âge mûr, et qui devient la source de tant de désagréments pour celui qui en est esclave et pour ceux qui en sont victimes.

Quant à Julien, c'eût été un enfant par excellence, s'il n'avait pas tenu un peu trop à ses idées, et qu'il se fût plié plus facilement aux volontés de ses parents. Mais il y avait dans son caractère un peu de raideur, et il était sujet à de petites crises d'entêtement qui causaient quelquefois de la peine à sa famille. Les bons exemples de Joseph et leurs communes prières contribuèrent beaucoup à le guérir de cette maladie, et plus tard l'opiniâtreté disparut pour faire place à une fermeté de caractère pour laquelle Julien se distingua toujours et qui lui fut très-utile.

On est heureux quand on peut déraciner ainsi ses vices, et mettre à leur place les vertus qui viennent sur le même terrain et se nourrissent pour ainsi dire

des mêmes sucs; c'est à quoi les parents devraient s'appliquer, dans le véritable intérêt de leurs enfants; et, sans prétendre changer le fond même des caractères, ce qu'on ne doit ni espérer ni tenter, ils arriveraient avec les secours de la religion, à leur faire porter des fruits précieux et très-doux, au lieu des fruits amers qui venaient d'abord sur la même racine. L'enfant vif et colère serait plus tard un homme généreux et plein de résolution; et celui qui aurait apporté en naissant un caractère froid et désespérant par sa lenteur, deviendrait dans la suite un homme grave, réfléchi et propre à donner d'utiles conseils. Cette belle observation appartient à saint Augustin [1].

[1] Cont. Faust.



CHAPITRE VI

Le catéchisme de persévérance.

Joseph avait fait une excellente première communion. Marguerite ne croyait pas que cela dût être assez pour son fils ; elle le regardait comme un voyageur qu'on vient de mettre sur la bonne route et qui doit la suivre sans jamais en sortir. Elle ne se dissimulait point les difficultés qui allaient naître sous les pas du vertueux Joseph et sur le terrain brûlant où il lui faudrait marcher. Marguerite sentait que la main d'une mère n'était peut-être pas assez forte pour le soutenir.

Elle fondait ses meilleures espérances sur une institution utile qui avait pris naissance depuis longtemps dans la paroisse et qui produisait chaque année les plus heureux fruits. Nous voulons parler d'un catéchisme que de pieux pasteurs avaient établi dans l'intérêt de la jeunesse, qui y trouvait des enseignements plus forts, plus développés et par conséquent plus utiles, que les leçons élémentaires qu'on donne dans le catéchisme des petits enfants. Ici c'est le lait de l'enfance ; là c'est le pain solide et fortifiant de la jeunesse et de l'âge mûr.

Joseph se distingua par son assiduité à ce grand catéchisme, où il se fit un devoir de paraître régu-

lièrement jusqu'à l'époque où il quitta sa ville natale pour aller à son tour courir la France.

Il faisait plus qu'écouter les instructions ; il prenait la peine d'en recueillir la substance et de faire une analyse exacte et étendue des leçons qui lui étaient données. Il les relisait ensuite fort souvent, et il eut le bon esprit de les conserver toute sa vie; ce fut pour lui un véritable trésor.

On les a retrouvées dans ses papiers au moment de sa mort; et comme ces simples notes, rédigées par Joseph, nous ont paru renfermer un abrégé fort utile de l'histoire de la Religion, nous avons cru faire plaisir au lecteur en les reproduisant telles que sa plume les a tracées. C'est un immense tableau réduit aux plus minces proportions, mais auquel rien ne manque, et qu'on a l'avantage de pouvoir embrasser tout entier d'un seul regard.



Notes recueillies par Joseph au catéchisme de persévérance, et trouvées dans ses papiers, après la mort de ce vertueux ouvrier.

HISTOIRE DE LA RELIGION.

« Nos premiers parents ont à peine commis cette désobéissance si funeste à eux-mêmes et à leur postérité, que Dieu, par l'effet d'une miséricorde qui surpasse incontestablement toutes ses œuvres, s'empresse de leur laisser entrevoir ce qu'il prépare dans l'avenir pour le salut du monde, dont ils viennent de causer la perte. Il leur annonce le Sauveur, qui naîtra d'une fille d'Eve, et par qui l'homme, arraché à la puissance du démon, pourra mériter le royaume céleste, auquel la rédemption lui donnera des droits[1].

[1] Gen.

» Pour que le souvenir de ce libérateur promis n'échappe pas à la mémoire des hommes, Dieu veut que des sacrifices sanglants offerts à sa divine majesté rendent continuellement sensible l'immolation de la Victime adorable que l'univers attend.

» Heureux les hommes s'ils eussent été fidèles à cette religion si simple, mais si belle, qu'ils tenaient de la bonté de Dieu! Mais ils ne tardèrent pas à méconnaître leur bienfaiteur, à tomber dans l'idolâtrie et à couvrir la terre de crimes [1].

» Le déluge vient en faire justice. La famille de Noé, seule épargnée par le fléau, repeuple la terre.

» Les hommes ont bientôt oublié cette épouvantable leçon; ils se mettent encore à diviniser leurs passions, au préjudice du Dieu véritable, le seul qu'ils n'adorent plus.

» Dans ce grand naufrage de la foi, Dieu veut en conserver la première semence chez un peuple qu'il choisit, et auquel il donne, par ce choix et par la protection qu'il lui accorde, une importance que n'auront pas les peuples les plus célèbres de l'univers.

» Abraham sera la tige de cette nation élue; une alliance s'établit entre Dieu et ce saint patriarche. La promesse du Rédempteur lui est faite avec solennité [2], et Dieu la renouvelle à Isaac et à Jacob ses descendants [3].

» Ce peuple, conservateur des traditions premières et des oracles de la vérité, se multiplie en Egypte, où les enfants de Jacob étaient venus s'établir, et d'où la persécution de Pharaon le fait sortir pour arriver, après un séjour de quarante années dans le désert, à une terre choisie, promise par Dieu même et où

[1] Ibid. VI. [2] Ibid. XXI. 18. [3] Ibid. XXVI. 4.

doivent s'opérer les grands mystères de la religion.

» C'est Moïse que Dieu a chargé de conduire ce peuple dont il s'est déclaré lui-même le premier conducteur et le roi ; et c'est par le ministère de cet homme admirable qu'il donnera des lois et une constitution aux Hébreux.

» Mais il est nécessaire que cette loi porte le cachet d'une origine céleste ; il ne faut pas qu'on puisse la soupçonner d'imposture, car elle servira de prélude à une autre loi bien plus parfaite, qui doit être pour le monde entier une loi de grace. Il faut donc que la mission de Moïse porte des caractères divins et qu'on y reconnaisse le doigt du Tout-Puissant.

» Le pouvoir d'opérer des prodiges est donné à ce grand législateur ; il les raconte lui-même avec la candeur et la simplicité du plus grave historien, et il prend à témoin de la vérité de ces faits merveilleux tout un peuple qui les a vus.

« Annoncé par des prophéties qui peignaient à l'avance les destinées du peuple juif, il reçoit lui-même à son tour l'esprit des prophètes, et soulève le voile de l'avenir. Le temps a pris soin de justifier les oracles du saint législateur. Sa vie, du reste, est celle d'un homme que l'esprit de Dieu remplit et anime. Dévoré du zèle de la gloire de son Maître, il semble s'oublier lui-même, et met toujours ses intérêts personnels après ceux de Dieu et du peuple dont il est chargé. Sa douceur est incomparable [1], sa prudence merveilleuse, son désintéressement parfait [2].

» Les lois qu'il donne sont évidemment dictées par la Sagesse éternelle. Dieu fait plus pour ce peuple que pour tous les autres. On sent qu'il y a

[1] Num. XII. 3. [2] Exod. XVIII et alib.

pour lui une Providence spéciale, des soins minutieux, uniques dans leur genre.

» Il a lui-même la conviction que Dieu l'a choisi pour être son *peuple particulier;* il en trouve la preuve dans les prodiges que Dieu sème sous ses pas et dans une foule d'oracles qui le concernent, qui ont pour objet les moindres phases de son existence et que l'évènement vient toujours justifier.

» La constitution de ce peuple n'éprouve point les changements que subissent celles des autres nations en roulant à travers les siècles. C'est toujours Dieu qui les dirige, même après qu'ils ont demandé un roi pour les conduire. Cependant son action particulière est moins sensible à mesure qu'approche le temps où cette loi doit être abrogée; car elle n'a pas de promesses d'immortalité; l'Evangile seul en aura.

» Les Juifs eux-mêmes portent écrits dans les livres de leurs prophètes les oracles qui annoncent que leur loi imparfaite fera place un jour à une loi meilleure. Un autre Législateur, semblable à Moïse et plus grand que lui, a été annoncé par Moïse lui-même [1]. Mille autres voix sont venues après la sienne répèter cet oracle et redire la même chose en termes différents. On promet un nouveau sacerdoce qui n'aura point son origine dans celui d'Aaron; de nouveaux sacrifices où coulera un autre sang que celui des boucs et des génisses; un nouveau peuple enfin qui se formera de toutes les nations de la terre.

» Cette loi de Moïse, faite pour une certaine époque, pour des circonstances particulières, n'est pas celle qui convient à tous les temps et à tous les lieux; elle doit donc tomber pour faire place à des institutions

[1] Deut. XVIII. 15.

religieuses qui répondront aux besoins de l'homme en quelque position qu'il se puisse trouver.

» Le temps arrive où Dieu, qui, toujours maître de ses graces, les avait données jusqu'alors avec mesure, devait enfin les répandre en abondance sur l'univers régénéré. Un nouveau Législateur, sorti du sein même de Dieu dont il est le Fils et l'égal, puisqu'il possède, lui aussi, la plénitude de la divinité, va paraître enfin sur la terre.

» S'il a fallu à la mission de Moïse un cachet divin, il faut à celle du Sauveur Jésus une sanction bien plus haute encore, elle l'aura. Le premier a fait des miracles pour prouver qu'il était envoyé de Dieu; celui-ci en fera pour attester qu'il est le Fils bien-aimé de ce Dieu qui met en lui toutes ses complaisances[1] : les éléments lui obéiront; les morts entendront sa voix au fond des tombeaux; les esprits de ténèbres fuiront loin des âmes qu'ils possèdent; les maladies se retireront à l'approche de ce Jésus, qui, après avoir vaincu la mort dans les autres, en triomphera dans sa personne par sa propre résurrection; et ces miracles si éclatants ne seront que le prélude du plus étonnant de tous, qui consistera à changer la face du monde et à substituer aux horreurs de l'idolâtrie et aux ténèbres de la superstition le culte le plus pur et le plus propre à honorer Dieu et à sanctifier l'homme.

» Ses disciples feront également des miracles, mais en son nom; la souveraine puissance est en lui comme dans sa source, il peut la communiquer[2].

» L'histoire où sont consignés tous ces faits, et qu'on nomme Évangile ou *bonne nouvelle*, porte un cachet de simplicité, de grandeur et de vérité, qui

[1] JOAN. XIV. 12. [2] JOAN. XIV.

ne permet pas qu'on puisse raisonnablement y soupçonner de l'imposture.

» Rien n'égale, du reste, la sublimité des enseignements qu'il renferme, et pourtant la raison, qui doit s'incliner sous les hauts mystères que présente cette doctrine céleste, sent que, loin d'être écrasée par eux, elle est au contraire dirigée par leur lumière, qui vient suppléer à l'insuffisance de la sienne. Les mystères la surpassent, en ce sens qu'elle ne peut les comprendre; mais elle comprend parfaitement que ces mystères viennent de Dieu, et qu'émanés d'une semblable source ils méritent nos respects et doivent être reçus avec la plus entière confiance.

» La morale de l'Evangile est si pure, ses préceptes si sages, qu'ils ont forcé l'admiration des ennemis mêmes de la révélation.

» Adorer Dieu en esprit et en vérité; craindre sa justice divine; se confier en la bonté de Dieu, se soumettre en tout à sa volonté sainte; l'aimer de tout notre cœur, et montrer cet amour par des témoignages extérieurs; lui rendre grace du bien qui est en nous et lui en rapporter la gloire; le prier et chanter ses louanges : voilà ce qu'en mille endroits l'Evangile prescrit par rapport à Dieu.

» Aimer nos frères, c'est-à-dire tous les hommes sans exception, et donner à cet amour les caractères que saint Paul, le meilleur interprête de l'Evangile, présente en peu de mots dans son épître aux Corinthiens [1].

» Etre doux, patient, désintéressé, soigner la pureté du cœur, sans laquelle on ne peut voir Dieu, et celle du corps dans lequel ce grand Dieu veut habiter comme dans son temple; supporter les peines avec

[1] I. Cor. XIII.

patience, goûter les biens et les plaisirs avec sagesse et modération : voilà quelques-uns des principaux traits de la morale évangélique.

» Cette foi si pure éprouve, de la part du monde qu'elle vient réformer, des contradictions, des mépris et quelquefois même de sanglantes persécutions. Mais le Sauveur promet à ceux qu'il envoie pour la prêcher, qu'il sera avec eux et les fera triompher [1].

» Le prodigieux changement qui s'opère, le jour de la Pentecôte, dans ces hommes ignorants et timides, est déjà une preuve de la puissance du Dieu qui les soutient. Ce miracle sera à jamais inexplicable aux ennemis de la foi chrétienne, et pourtant il ne leur sera pas possible de le contester.

» Le peuple chrétien se forme sous la conduite des Apôtres, et prend le nom d'Eglise. Le même esprit qui leur a été donné pour la conduite passe à ceux qui doivent la diriger après eux, et cette effusion permanente de l'Esprit-Saint est un miracle continuel et sensible qui explique l'inébranlable fermeté de ce royaume spirituel qui ne doit point avoir de fin.

» Les Prophètes ont annoncé l'éternelle durée de l'Eglise, et le monde la voit en effet traverser, sans que rien puisse arrêter sa marche, les siècles qui se succèdent et qui la retrouvent toujours la même au milieu des changements qui varient la scène du monde, et toujours debout, malgré les persécutions sanglantes et les attaques secrètes et insidieuses de ses plus cruels ennemis.

» La mission de l'Eglise est de recueillir, jusqu'à la fin des temps, les enfants de Dieu, et de diriger leurs pas vers le ciel, où d'éternelles récompenses

[1] Matth. cap. ult.

sont promises à leur fidélité et doivent payer leurs efforts constants et leur persévérance.

» Voilà l'histoire de cette Religion sainte, dans laquelle tout œil attentif et non prévenu devra nécessairement découvrir l'œuvre de Dieu travaillant au salut des hommes. »

Telle est la substance du petit écrit que Joseph avait tracé au catéchisme de persévérance, sous la dictée de son pieux pasteur, qui croyait avec raison que rien n'est plus efficace, pour porter les hommes à pratiquer la religion, que de leur rendre sensible la divinité de son institution, en leur développant avec clarté, force et simplicité, sa merveilleuse économie.



CHAPITRE VII

Le tailleur de pierres. — Une bibliothèque de paroisse.

Toutes les professions que les lois humaines autorisent et que la religion approuve sont honorables. Toutes doivent être remplies pour le bien de la société; et la Providence y a pourvu en donnant aux hommes des goûts presqu'aussi variés que les traits de leurs visages, et en permettant qu'il n'y ait point d'état si obscur, si pénible, si dangereux même, qui n'ait des charmes pour quelqu'un et qui ne trouve des bras pour l'exercer.

Il n'y a donc point de profession avilissante par elle-même, point d'état déshonorant; le vice seul abaisse l'homme et le dégrade. Si mes pieds sont couverts de poussière et quelquefois même d'ordure, tandis que mes yeux, placés au sommet de la tête, se conservent dans une netteté éblouissante, je n'estime pourtant pas moins les uns que les autres; car si mes yeux dirigent ma marche, ce sont mes pieds qui l'exécutent. Ainsi en est-il dans la société : les fonctions les plus humbles en apparence sont souvent de première nécessité, comme les plus brillantes; et où en seraient ceux qui habitent des palais, s'il n'y avait pas eu de maçons pour les leur bâtir?

Joseph ne méprisait donc aucune des professions qui se présentaient à lui; mais il ne pouvait en choi-

sir qu'une seule, et la préférence devait être pour celle qui lui offrait le plus d'avantages réels, et qui était le plus en rapport avec ses goûts et son aptitude.

Dès son enfance, il avait aimé à tracer des lignes sur le sable ou sur le papier, et à combiner des proportions. On voyait qu'il y avait du géomètre dans cette petite tête, et Marguerite disait souvent à ses amis : Vous verrez que Joseph sera tailleur de pierres.

En effet, il lui fallait une profession où il pût, à la fois, faire jouer ses bras et exercer son esprit à mesurer des surfaces. Dès l'âge de huit ou dix ans, il s'arrêtait devant les édifices de construction remarquable et semblait dire : Je serai bien heureux quand je pourrai mettre la main à de semblables travaux.

Ce n'était pourtant pas le seul instinct naturel que Joseph eût voulu suivre en choisissant un état : il avait des vues plus hautes; il était chrétien, et un chrétien doit mettre son salut avant tout dans la balance, quand il s'agit d'un semblable choix.

Joseph consulta sa mère, ses parents, son curé. Ce dernier lui dit : « Mon enfant, si je vous croyais appelé à faire un bon ouvrier dans une de ces professions où l'apprentissage offre tant de dangers, et où il est si difficile de conserver sa foi et ses mœurs, j'aurais le courage de vous dire : Allez de ce côté-là ; Dieu, qui vous y appelle, sera bien assez puissant pour vous y garder, fallût-il renouveler en votre faveur le miracle qui préserva Daniel et ses trois jeunes amis de la corruption de Babylone et des flammes allumées par un roi impie. Oui, je crois qu'un jeune homme qui aime le travail, qui prie Dieu, qui ne se trouve avec les impies que par nécessité, qui fréquente les sacrements, peut se sauver partout.

» Mais cependant je ne puis m'empêcher de vous

dire que j'éprouve beaucoup de joie en voyant que vos goûts vous portent vers une profession moins dangereuse que d'autres. Dans les ateliers où les jeunes gens réunis, rapprochés, entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ne se quittent jamais et sont dans un perpétuel contact, que de discours licencieux ils peuvent tenir, que de chansons impies doivent s'échapper de la bouche des ouvriers libertins, lorsqu'animés et échauffés par le travail, peut-être même quelquefois par le plaisir et par le vin, ils se trouvent renfermés dans un étroit espace, comme dans une fournaise, où les flammes de l'amour divin ne peuvent guère prédominer! Comment échapper aux dangers d'une pareille position? J'ai entendu dire à des ouvriers pleins de franchise et de bonne foi, qu'il y avait là un écueil bien redoutable pour les mœurs, et je n'ai pas besoin de beaucoup d'efforts pour arriver à le comprendre et à le croire.

» Dans la profession que vous avez choisie, au contraire, il y a des dangers sans doute, mais celui que je viens de signaler y est moins commun; je vous en félicite. Le tailleur de pierres n'a pas du matin au soir ses compagnons sur les épaules; il va, vient, monte, descend, et le bruit des paroles mauvaises, qui peuvent circuler autour de lui, se perd facilement dans l'espace. C'est un avantage, mon enfant; vous le sentirez plus tard, et vous en profiterez.

» Je puis même ajouter à cela d'autres considérations, que je ne ferais pas devant un jeune homme moins instruit de sa religion. Il me semble que l'état que vous voulez embrasser rappelle tout naturellement une foule de bonnes pensées qui peuvent nourrir et consoler votre foi. Ainsi, quand on a sans cesse à la main une règle pour mesurer des surfaces, une

équerre, un plomb pour s'assurer que la moindre pierre est bien assise et que l'édifice aura de la solidité, pourrait-on ne pas penser quelquefois que l'homme chrétien a aussi une règle pour diriger ses actions; que cette règle, c'est la loi de Dieu, et qu'il en faut faire à chaque pas une rigoureuse application ! Oseriez-vous donner moins de soin à perfectionner votre vie qu'à tailler une pierre brute ? Oh ! non ; il y aurait pour vous trop à rougir.

» Que dirai-je encore ? Ceux qui habitent les maisons ne songent guère aux fondements qui portent les murailles, et sans lesquels pourtant l'édifice ne tiendrait pas. Mais vous, vous apprécierez à sa juste valeur ce trésor caché, et vous direz : Ces fondements si bas, si obscurs, si peu remarquables en apparence, si nécessaires pourtant, sont une image de la foi, qui porte tout le reste, et qui prête à la morale et aux bonnes actions un appui qui peut seul leur donner une vraie consistance; car celui qui ne croit ni à Dieu ni aux récompenses qu'il promet à la vertu, comment pourra-t-il prendre la peine de la cultiver soigneusement, constamment? Puis, quand vous verrez les pierres se lever les unes sur les autres comme par enchantement, vous songerez que les chrétiens sont appelés dans l'Ecriture des pierres vivantes[1], qui doivent rentrer dans l'édifice de la Religion d'abord, et plus tard dans celui du Ciel. Pour arriver à la place qui les attend, combien de coups de marteau les pierres ne reçoivent-elles pas ? Elles s'en plaindraient peut-être, si elles avaient du sentiment; mais ce serait à tort, car plus la main de l'ouvrier multiplie les coups sur elles, plus elles deviennent précieuses, et plus elles contribuent à la beauté de l'édifice.

[1] Lapides vivi. I. Pet. II. 5.

» Ainsi, Joseph, la Providence pendant notre vie ne nous épargne pas les coups de marteaux, c'est-à-dire les tribulations et les peines, à ceux surtout d'entre nous qu'elle destine à occuper dans le ciel les places les plus distinguées. Ne murmurons donc point quand la main de cet adorable Ouvrier nous taille et nous façonne au moyen des épreuves dont il sème ici-bas notre carrière.

» J'ai remarqué que les Pères de l'Eglise, et en particulier saint Augustin, n'étaient jamais plus éloquents que quand ils développaient aux fidèles cette pensée si consolante, que vous n'oublierez pas, mon enfant, et qui pourra vous consoler au besoin.

» Je n'ignore pas que la profession que vous allez embrasser a, comme toutes les autres, son côté faible, ses épines ; mais il y a un remède au mal, et la Religion ne manquera pas de vous le présenter.

» Je sais que par votre état vous serez plus que d'autres exposé aux intempéries des saisons; qu'il vous faudra quelquefois essuyer la pluie, la brume, les frimas, et qu'en bâtissant des maisons pour d'autres, vous serez vous-même à découvert, tantôt au milieu d'un atmosphère glacial, tantôt exposé pendant des journées entières aux rayons d'un soleil dévorant, lorsque vous aurez à blanchir ou à ravaler une façade qui en recevra d'aplomb tous les feux ; mais, mon cher Joseph, n'êtes-vous pas du nombre de ceux qui doivent manger leur pain à la sueur de leur front? n'avez-vous pas des fautes à expier, une pénitence à faire, une croix à porter, un ciel à gagner? Et la pénitence d'un ouvrier ne consiste-t-elle pas, aux deux tiers et demi, dans les travaux rigoureux que la Providence lui impose? Il ne s'agit que de les supporter en vrai chrétien.

» Je sais également qu'obligé par état de monter jusqu'au sommet des édifices les plus élevés, vous verrez plus d'une fois vos jours en péril; mais la crainte d'un accident vous rappellera, dans ces circonstances, la pensée si utile de la mort, et cela ne pourra que vous être avantageux. Vous sentirez que la prudence, la sagesse, la tempérance, sont particulièrement nécessaires aux hommes dont la vie est plus exposée que celle des autres, et vous vous efforcerez d'acquérir ces belles et importantes vertus. »

Joseph remercia son pasteur des excellentes choses qu'il venait de lui dire, et il sut les mettre à profit dès lors et plus tard. Sa mère avait fait choix pour lui d'un bon maître, et le jeune homme s'en montra digne par son application au travail et son intelligence dans l'étude des règles de son art.

Il s'occupait du matin au soir sans perdre une minute, et en venant chez lui prendre ses repas, que Marguerite avait soin de tenir prêts à l'heure voulue, il ne s'amusait point de côté et d'autre; il ne passait jamais loin du chantier que le temps rigoureusement nécessaire.

Ce n'était pas seulement à son maître que Joseph obéissait; il se montrait docile à la voix des ouvriers plus âgés et plus instruits que lui, et paraissait toujours disposé à leur rendre service et à écouter leurs observations; aussi était-il aimé de tous ses compagnons, qui le regardaient à juste titre comme un bon enfant.

Quand Joseph avait soupé et terminé, le soir, tous ses petits travaux, il s'occupait à lire de bons livres, et pour faire plaisir à sa mère, il lisait tout haut, pendant qu'elle travaillait à côté de lui. C'était pour Joseph une double jouissance que d'amuser sa mère

en s'instruisant par des lectures utiles. On ne saurait dire combien les soirées d'hiver lui étaient précieuses sous ce rapport, et le profit qu'il en tirait.

Il y avait dans sa paroisse une petite bibliothèque gratuite, fondée par le curé et soutenue par le simple produit d'une quête faite annuellement dans l'église à un jour marqué. Pauvres et riches y contribuaient, et les livres, se multipliant d'année en année, la bibliothèque put bientôt suffire à tous les besoins de la classe ouvrière de cette paroisse. C'était en général des livres d'histoire, car il s'agissait de procurer à ces jeunes intelligences un délassement réel, mais en même temps utile. Joseph les lisait avec le plus vif intérêt, sans néanmoins y passer trop de temps, car il avait besoin de se reposer la nuit, et ses lectures, quelque agréables qu'il les pût trouver, se terminaient toujours vers dix heures.

« Je ne sais pas quel plaisir tu peux prendre, lui disait un de ses camarades, à lire des ouvrages si simples et qui ne doivent avoir d'intérêt que pour des enfants ; j'aurais honte, à quinze ans, de tenir ces brimborions dans mes mains.

— Pas moi, dit Joseph ; je les trouve très-agréables, précisément parce qu'ils sont petits. Quand je lis pour étudier, j'en choisis de gros, si je crois y trouver plus de science qu'ailleurs ; mais quand je ne cherche qu'à me délasser et à m'amuser, j'aime beaucoup mes petits volumes. Là tout est clair, rapide, naturel ; on sait d'où l'on vient et où l'on va. L'esprit ne se fatigue point, le cœur se remplit de bons sentiments, la morale est toujours pure ; tandis que tes grands romans, qui n'en finissent jamais et qui entassent et entremêlent les choses les plus bizarres et souvent les plus dangereuses, me cassent

la tête et m'ennuient. Encore heureux quand ils ne sont que fatigants; mais je ne sais ce qu'ils valent sous le rapport de la moralité. Si l'on y trouve çà et là deux ou trois bonnes paroles, elles sont noyées parmi des exemples si mauvais et des détails si obscènes, que c'est vraiment les acheter trop cher que de se les procurer à ce prix. Je n'irai jamais me jeter dans un gros buisson d'épines pour cueillir une petite rose sauvage, pendant que j'en ai dans mon jardin qui sont beaucoup plus belles et que l'on peut prendre avec la main sans craindre de se blesser.

» Ne sais-je pas que tous les romans ne cherchent qu'à effacer la honte qui doit couvrir le vice et à le peindre des plus belles couleurs, pendant qu'ils ont soin de rendre la vertu moins attrayante en l'affublant de ridicule ou en mettant toujours le malheur à ses trousses?

» Puis-je ignorer que quelques-uns de ces dangereux écrivains vont encore plus loin et qu'ils cherchent à prouver, dans leur prétendue peinture de mœurs, qu'il n'y a pas un seul être vertueux dans le monde; que la vertu n'est qu'un nom; que l'entraînement des passions les plus dégradantes est une condition de l'existence humaine, et qu'il n'est pas possible de résister à cette inévitable fatalité?

» Et puis, pour achever de me mettre bien avec eux, n'ai-je pas découvert qu'ils poussent aujourd'hui la fourberie jusqu'à donner de faux titres à quelques-uns de leurs ouvrages, et qu'ils nous amènent ainsi des loups cachés sous une peau de brebis? Je ne suis pas encore revenu de l'indignation que j'en ai éprouvée l'autre jour.

» Robert m'avait prêté un ouvrage qu'il n'avait pas lu, et dont le titre promettait de beaux préceptes de

morale et des récits vraiment édifiants. Le premier volume en effet n'était pas mauvais, il pouvait se lire; mais ce n'était qu'une amorce pour couvrir l'hameçon. Le second volume était plein d'ordures et faisait horreur. J'ai eu peine à en lire quelques pages ; et, jetant bien vite le livre loin de moi, je me suis écrié : Infâmes, ne prenez donc pas l'enseigne de la vertu quand vous voulez vendre du vice, on saura du moins ce qu'on achète chez vous...

» Tiens vois-tu, Julien, tous ces livres-là empoisonnent le cœur, faussent les idées, tuent la conscience, font perdre le temps, jettent l'âme dans un vague que rien ne peut satisfaire ni combler, et causent à la société les plus grands maux.

» Quoique tu en dises, j'aime infiniment mieux mes petits ouvrages, qui ne me font pas voyager parmi des chimères comme font les tiens, mais qui me tracent clairement mes devoirs, me les font aimer, reposent mon esprit et guérissent même au besoin les blessures de mon cœur. Je me trouve toujours meilleur, ou disposé à l'être, quand j'achève ces lectures ; aussi ne puis-je qu'applaudir à la pensée qu'a eue notre bon curé de faire mettre au dessus de sa collection les belles paroles qu'un roi d'Egypte inscrivait sur les murs de la fameuse bibliothèque de sa capitale : TRÉSOR DES REMÈDES DE L'AME. »



CHAPITRE VIII

Le tour de France.

Joseph était ouvrier, mais il avait besoin de se perfectionner en travaillant sous d'autres maîtres que ceux qui lui avaient suffi jusqu'alors, et il sentait, comme toujours à cet âge, le désir de voir un peu le pays, et d'étendre en courant le cercle de ses connaissances.

Il y avait là un besoin réel, un avantage même sous le rapport de l'art; mais ni Joseph ni Marguerite ne se dissimulaient les risques que court la moralité d'un jeune homme dans ses excursions lointaines. C'était la première fois que cette mère si bonne, si attentive, si prévoyante allait se séparer de son enfant. Joseph avait le cœur trop bien fait pour mépriser les larmes de sa mère et cette tendre sollicitude qui semblait redoubler alors. Il lui fit toutes les promesses possibles, et elles étaient sincères.

Marguerite n'eut pas besoin de lui donner, au départ, une médaille miraculeuse pour le mettre sous la protection de la sainte Vierge; il y était depuis long-temps; il y avait toujours été. Mais elle l'engagea à prendre les précautions ordinaires aux voyageurs chrétiens et à recevoir les sacrements avant son départ.

Joseph se confessa et communia avec beaucoup de

religion ; et quand le prêtre, celui-là même qui l'avait dirigé depuis sa première communion, déposa l'adorable Hostie sur les lèvres de ce bon jeune homme, et prononça, avec une intention bien marquée, le beau souhait que l'Eglise fait toujours alors, mais qui devient plus touchant en pareille circonstance : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam* [1] etc., Joseph, qui savait ce que ces paroles voulaient dire, unit avec ferveur sa prière à celle du prêtre, et demanda au Sauveur de le *garder* avec plus de soin que jamais, puisque ses autres gardiens allaient lui manquer dans le moment même où il aurait le plus besoin de leur secours.

Le bâton de voyage est dans la main de Joseph ; le dernier baiser se donne, des larmes coulent, on se sépare. Le chant des compagnons qui viennent faire la conduite à leur ami retentit au loin, et semble destiné à soutenir ce jeune cœur au milieu des émotions qui l'ébranlent.

Joseph devait s'attendre à avoir des jours de pluie et des jours de soleil, du bon et du mauvais temps ; c'est le sort de tous ceux qui voyagent. Il se préparait à supporter les peines avec courage, et à jouir, avec un sentiment profond de reconnaissance, des avantages qui lui seraient offerts.

Après quelques jours de marche, il s'arrêta dans une grande ville pour y chercher de l'ouvrage ; et, en ayant trouvé, il s'y fixa ; car il ne voulait pas être dans un perpétuel mouvement, et il savait que pierre qui roule toujours n'amasse pas mousse.

Il eut le bonheur de rencontrer un camarade, nourri dans les mêmes principes que lui ; ils se lo-

[1] Que le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ *garde* votre âme, etc.

gèrent ensemble et vécurent comme deux frères. Chacun payait à son tour la chandelle qui les éclairait le soir, et les leçons de géométrie et de dessin linéaire qu'ils prenaient en commun. Leur bonne conduite les fit remarquer, estimer, et ils avaient souvent de l'ouvrage quand d'autres en manquaient.

Le produit des journées de Joseph suffisait à son entretien, quoique pourtant il eût résolu de se soigner d'une manière convenable et digne d'un ouvrier qui se respecte. Le dimanche, sa tenue était irréprochable et donnait bonne idée de lui. Au travail il était comme tous les autres, mais mieux que beaucoup d'autres, il n'aurait pas voulu voir sur son corps des vêtements en lambeaux.

Joseph pensait souvent à sa mère, et chaque semaine il mettait à part une pièce d'argent pour former comme un dépôt destiné à soulager Marguerite. Il lui envoyait tous les trois mois cette petite réserve.

Pour ne pas être exposé à dépenser trop facilement son argent, il avait l'habitude de n'en porter que très-peu sur lui; assez pour pouvoir au besoin rendre une politesse à un ami et ne pas paraître avare; trop peu pour pouvoir faire des pertes considérables, s'il venait à se trouver engagé malgré lui dans des dépenses indiscrètes et inutiles.

Au bout de quelques mois, les circonstances l'appelèrent dans une autre ville; il s'y rendit. Joseph ne manquait jamais d'étudier, dans ses voyages, en connaisseur et en homme qui veut profiter, les monuments publics dont nos grandes villes sont décorées; il prenait des notes, consultait des hommes instruits, et grossissait ainsi le trésor de son expérience, en attendant qu'il pût un jour en faire des applications larges et utiles. On eût dit qu'il avait le

pressentiment des destinées que la Providence lui réservait.

Les monuments religieux attiraient surtout son attention, et il ne voyait jamais la façade d'une cathédrale gothique, ou d'un temple moins ancien mais remarquable dans un autre genre, sans l'étudier sous toutes ses faces, pour en emporter le plan soigneusement levé sur son petit album.

L'intérieur des églises lui offrait souvent de belles études à faire ; il les faisait toujours en ouvrier chrétien. Joseph avait appris de bonne heure à distinguer la maison de Dieu de celles qui sont habitées par les hommes ou destinées à leurs affaires et à leurs plaisirs ; aussi entrait-il à l'église tout autrement que dans un lieu ordinaire.

Le sentiment de foi dont il était animé se joignait au sentiment des convenances pour diriger alors sa conduite. Ainsi, en mettant le pied sur le seuil d'une église, Joseph, qui savait qu'on ne doit entrer nulle part sans saluer le maître de la maison, cherchait des yeux l'autel où reposait le Saint-Sacrement et s'y dirigeait tout d'abord avec une contenance grave et modeste.

Après avoir prié un instant à genoux, pour rendre ses hommages au Dieu caché dans le tabernacle, et payé ainsi le tribut exigé par la religion, il se permettait de faire à petits pas le tour de l'église pour en examiner toutes les parties, bien persuadé que les ornements n'ont été prodigués dans nos temples qu'afin d'attirer nos regards, d'exciter notre admiration et d'élever par là nos esprits et nos cœurs jusqu'à Dieu. Mais pour lui les plus brillants décors d'un temple n'étaient jamais qu'une chose secondaire. Dieu passait avant tout, et en tenant une autre con-

duite, Joseph aurait cru être un enfant, un ignorant ou un impie.

Les dimanches, pendant les offices, sa tenue était plus édifiante encore : il portait toujours un livre à l'église, et ne rougissait point de s'en servir. Il aurait eu grand tort d'en rougir, car ce livre, véritable ornement dans ses mains, donnait à Joseph une contenance tout-à-fait distinguée et le rendait très-remarquable, quoiqu'il ne fît rien dans le but de se faire remarquer.

Dans les petites villes de province, où la piété n'est point à l'ordre du jour, et où le respect humain éloigne de nos églises des hommes qui y seraient pourtant si bien placés, Joseph excitait l'admiration de ceux qui l'entouraient. On se sentait ému, en voyant ce beau jeune homme se délasser dans la prière des rudes travaux de la semaine, et montrer clairement qu'il n'y avait en lui qu'une seule crainte, la crainte du Seigneur. Tous les mouvements de Joseph étaient bien réglés, parce que chez lui la religion remplissait le cœur, et qu'il n'avait qu'à paraître ce qu'il était et à laisser l'intérieur se refléter au dehors, pour faire très-convenablement toutes choses.

Son mérite semblait ressortir encore davantage quand autour de lui circulaient dans l'église deux ou trois de ces jeunes gens aux allures dégagées, au regard profondément dissolu, qui se font un jeu de transformer l'église en promenade publique et la maison de prière en un lieu de libertinage secret ; de ces jeunes gens qui traitent avec dédain et du haut de leur prétendue grandeur ce qu'il y a de plus vénérable dans nos mystères ; qui en troublent par des conversations toujours inconvenantes, quelquefois scandaleuses, la sainte gravité, et qui, loin de se cour-

ber sous les bénédictions qui viennent de l'autel, affectent de se détourner pour ne les pas recevoir et dirigent vers des créatures l'adoration qu'ils refusent à Dieu.

L'indécence de leur conduite était encore plus frappante quand ils se trouvaient auprès de Joseph, et tous leurs efforts pour se faire admirer leur attiraient beaucoup moins d'admiration et d'estime que Joseph n'en avait acquis par ses habitudes modestes et religieuses. On se disait tout bas que ces jeunes gens, mieux élevés en apparence péchaient cependant de la manière la plus grave contre la loi des convenances, et que les honneurs de la bonne tenue étaient certainement pour le jeune ouvrier.



CHAPITRE IX

Un pèlerinage.

Joseph était bon marcheur, et la route ne lui faisait jamais peur. Il laissait volontiers partir les voitures, pour se donner la jouissance d'aller à pied, surtout quand il avait peu d'argent dans sa bourse et beaucoup de temps devant lui.

On lui disait quelquefois que ce système ne valait rien et que c'était une économie mal entendue.

« C'est possible, répondait Joseph, mais il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs. En voyageant ainsi, j'apprends mieux à connaître le pays; et, lorsque je rencontre des monuments remarquables, je puis les contempler à l'aise et m'instruire en les étudiant; avantage que je ne pourrais me procurer en diligence. »

Un jour que Joseph se rendait d'une ville à l'autre dans la compagnie d'un ouvrier de son âge, moins instruit et moins sage que lui, ils entendirent parler d'un pèlerinage très-célèbre qui se trouvait à deux ou trois heures de la route.

« Voulez-vous, dit Joseph, puisque nous en avons le temps, que nous allions voir un peu cette merveille du pays? Nous y trouverons peut-être une belle chapelle, et nous nous mettrons sous la protection du saint qu'on y vénère.

— Bah ! dit l'autre, est-ce que vous donnez dans toutes ces rêveries-là ? Passe encore aux bonnes femmes et aux dévotes ; mais vous qui avez du bon sens, que voulez-vous aller faire dans ces pèlerinages ! Est-ce que Dieu n'est pas partout, et ne peut-on pas le prier aussi bien dans un endroit que dans un autre ?

— Il est vrai, répondit Joseph, que Dieu est partout ; mais nous ne sommes pas partout également disposés à sentir sa présence et à lui adresser nos prières. Il y a des temps, des lieux, des circonstances qui ajoutent nécessairement à notre dévotion, et je crois que l'Eglise catholique a été fort sage et a très-bien compris les intérêts et les besoins du cœur de l'homme quand elle a établi des pratiques de ce genre.

» Dites-moi, Antoine, vous connaissez le capitaine Pomard, qui a servi sous la république et qui aime tant à raconter les victoires de nos anciens généraux ?

— Oui, eh bien ?

— Croyez-vous que si on lui proposait aujourd'hui une promenade à Fleurus ou dans les plaines de Valmy, il ne ferait pas, malgré ses soixante ans, un saut jusqu'au plancher ? Croyez-vous que ce ne serait pas un bonheur pour lui d'aller chercher, sur les lieux mêmes qui ont été le théâtre de nos victoires, des émotions mille fois plus vives encore que celles qu'il peut ressentir ailleurs ? et qui oserait nommer enfantillage ou folie un pareil sentiment ?

» Croyez-vous que si M. de Chateaubriand, ce grand écrivain dont le nom est si célèbre partout, faisait maintenant un voyage en Orient ou en Grèce, son âme ne serait pas mille fois plus heureuse qu'ailleurs, lorsqu'il se verrait sur cette terre si riche en souvenirs pour ceux qui connaissent l'histoire ancienne ?

» Hé bien, moi, qui suis chrétien, je sens que sur les lieux auxquels se rattache le souvenir de quelques-uns de nos mystères, ou de quelque faveur miraculeuse obtenue de la bonté de Dieu, ma dévotion devra s'accroître et ma piété se nourrir mieux qu'ailleurs.

» Oh ! si je pouvais aller jusqu'à Jérusalem, comme j'ai entendu dire que le faisaient autrefois les hommes les plus saints et les plus savants, tels que saint Jérôme et mille autres, que j'embrasserais de bon cœur la terre où le Sauveur des hommes a été crucifié pour nous ! et si vous étiez là, oseriez-vous me tourner en ridicule ?

— Non, dit Antoine, je n'en aurais pas le courage, et il me semble que vous pouvez avoir raison dans ce que vous dites là ; je le comprends du moins quand il s'agit de Jérusalem ou de Rome ; mais votre petit pèlerinage d'ici auprès vaut-il la peine qu'on s'en occupe ?

— On ne s'occupait guère de Bethléem ni de Nazareth, reprit vivement Joseph, quand notre Seigneur naissait dans l'une de ces bourgades, et quand il habitait dans l'autre ; et pourtant jamais grande ville a-t-elle mérité de fixer davantage l'attention du monde ? Quand il plaît à Dieu de signaler quelque part sa bonté et sa toute-puissance, ce lieu devient sacré pour nous, et acquiert dès lors une importance qu'il n'avait point par lui-même.

— Est-ce que vous croyez, dit Antoine, que Dieu fait des miracles dans ce village qui est par-là ?

— Pourquoi pas, dit Joseph ? Allons-y, nous verrons ce qui s'y passe, et nous ne serons peut-être pas fâchés de notre peine. »

Les deux voyageurs se dirigèrent alors du côté de

la chapelle, et ne mirent pas grand temps à faire les trois lieues qui les en séparaient.

« Je pense bien, dit Antoine, que vous ne m'obligerez pas à adorer les statues et les images que nous allons trouver là ?

— Pas plus, dit Joseph, que je ne voudrais les adorer moi-même; car j'ai assez de bon sens pour savoir que Dieu seul doit être adoré, et qu'une créature, quelle qu'elle soit, ne peut pas mériter les honneurs suprêmes. Je n'adorerais pas les saints eux-mêmes, comment voulez-vous que je puisse seulement avoir l'idée d'offrir mes adorations à leurs images ? Mais je vous préviens que je les honorerai beaucoup, à cause de ceux qu'elles représentent, et, au lieu de me blâmer si vous êtes raisonnable, vous ferez comme moi.

— Il me semble que je rêve, dit Antoine, en pensant que me voilà devenu pèlerin, moi qui ai entendu dire de si vilaines choses de ces pèlerinages et des abus auxquels ils ont donné lieu.

— Oh ! je sais bien, reprit Joseph, tout ce que vous voulez dire; mais, mon ami, les abus ne sont pas la chose, et s'il fallait retrancher ou détruire tout ce qui fournit aux hommes l'occasion de quelques désordres, on serait réduit à faire disparaître les meilleures institutions. Mieux vaut, je crois, faire comme l'Eglise, qui, en travaillant sans relâche à corriger les abus, sait pourtant tolérer avec patience le mal qu'elle désapprouve, dans l'espérance de voir arriver le bien qu'elle désire, et qui ne s'expose point à arracher le bon grain en voulant faire disparaître tout d'un coup l'ivraie qui s'y trouve mêlée ?

» Les pèlerinages sont établis dans un but excellent : raviver la dévotion, expier les péchés par la fatigue du voyage, rappeler au chrétien qu'il est

étranger sur la terre et que le ciel doit être le terme du pèlerinage de la vie, voilà les bons effets que la religion veut produire en pareil cas, et qu'elle produit effectivement sur un grand nombre de personnes.

» A côté de cela maintenant, il y a des abus, mais qui n'ôtent rien au mérite de la chose, pas plus que l'ivrognerie des gourmands n'enlève au vin les propriétés excellentes qu'il renferme et qui le rendent précieux pour les gens sobres qui savent en faire un bon usage.

» Ainsi il y a des personnes qui donnent trop d'importance à ces pratiques extérieures, et qui font presque consister en cela l'essentiel de la religion : elles ont tort ; elles devraient se rappeler la parole de l'Evangile : Faites ceci et ne négligez pas cela [1]. C'est de la part de ces personnes une religion peu éclairée, j'en conviens ; mais aimeriez-vous mieux qu'elles n'eussent pas de religion du tout, et croyez-vous que ceux qui n'ont aucune foi, aucune loi, aucuns principes, soient préférables ? pour moi je ne le crois pas.

» D'autres passent trop de temps en prière et négligent ainsi les devoirs de leur état ; ils ont tort. Ce n'est pas la religion qui leur dit de le faire ; elle ne cesse au contraire de leur dire que les pèlerinages, les chapelets et autres pratiques de ce genre ne doivent venir que quand les devoirs de l'état sont remplis et qu'elles doivent précisément nous aider à les bien remplir. Il y a des gens qui ne comprennent pas cela ; c'est un malheur. Je suis le premier à dire qu'ils ont tort et à les plaindre. Mais comptez donc, je vous prie, ceux qui perdent le temps au café, au jeu, à la toilette, et dont on ne dit rien. Allons,

[1] Luc. xi. 42.

Antoine, rendons justice à qui de droit, et ne nous laissons pas égarer par d'aveugles préventions. »

C'était à Notre-Dame de Verdelais que la Providence conduisait nos deux voyageurs. Impossible de dire les impressions heureuses qu'ils ressentirent l'un et l'autre dans cet asile de paix, où ils reconnurent que le Ciel ouvrait pour des milliers d'âmes une source abondante de bénédictions. Quand ils virent ce sanctuaire pieusement orné, ces nombreux visiteurs, cette confiance en Marie qui se lisait sur tous les visages, cette ferveur dans la prière, ces vœux si ardents, ces douces larmes, ces actions de graces dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres; quand ils entendirent raconter, par des témoins oculaires ou bien informés, les merveilles de tout genre dont ce saint lieu devenait journellement le théâtre, ces guérisons de corps et celles non moins surprenantes des âmes, si infirmes et si languissantes quelquefois, nos jeunes voyageurs ne purent se défendre de partager le sentiment général de religion qui remplissait autour d'eux tous les cœurs.

« Je vous remercie, disait Antoine à Joseph, d'avoir dirigé mes pas vers ce saint lieu. Je vois clairement aujourd'hui que dans tout ce qui se rattache à la religion et dans tout ce qu'elle approuve il y a des consolations réelles et des graces vraiment abondantes. C'est un mystère pour ceux qui s'obstinent à repousser la foi ou à la dédaigner; mais ils devraient bien au moins ne pas blasphémer ce qu'ils ignorent. »

Nos deux ouvriers demandèrent avec ferveur les graces dont ils avaient besoin pour le voyage qu'ils faisaient alors, et pour celui bien plus important encore de la vie tout entière; car c'en est un.

Joseph, qui portait toujours sur lui un petit livre

de piété, lut à demi-voix, auprès de son ami, l'hymne *Ave maris stella*, et il répéta deux fois, avec un attendrissement visible, ces paroles qui convenaient si bien à leur position actuelle : Ecartez de nous les dangers du voyage : *Iter para tutum*....



CHAPITRE X

Une lettre.

C'est un âge terrible que celui de l'adolescence, et Joseph avait eu à soutenir de bien rudes combats pour arriver à ses dix-neuf ans, sans avoir donné dans aucun des excès si ordinaires à la jeunesse. Ce n'est pas que les occasions de se perdre lui eussent manqué; il en avait trouvé mille pour une. Le sang vif et ardent qui bouillonnait dans ses veines était déjà un écueil pour son innocence; car il se sentait violemment porté au plaisir, et du plaisir on passe vite au désordre quand on ne sait pas se modérer. Toute la puissance de sa raison n'aurait pas suffi à Joseph pour le retenir sur cette pente rapide; heureusement que la religion était là profondément enracinée dans son âme, et c'est en elle que Joseph trouvait les encouragements, les consolations, la force surtout, et les autres moyens de persévérance qui n'auraient pu lui venir d'ailleurs.

La piété sans doute ne glaçait pas son âme; mais elle en régularisait le feu et y empêchait l'incendie. De fréquentes et ferventes prières, de bonnes lectures, l'éloignement des compagnies mauvaises, des rapports discrets et utiles avec un bon confesseur : voilà les principaux secours que la religion fournissait au jeune ouvrier, et qui le maintenaient dans la route du bien.

Mais il y avait peut-être au fond de cette âme, si bonne d'ailleurs, quelqu'orgueil secret, quelque vaine complaisance pour elle-même, et Joseph avait sans doute besoin de faire une expérience sensible de sa faiblesse qui le portât à se défier encore davantage de lui-même. Il lui fallait une de ces leçons effrayantes et sévères dont le souvenir influe sur toute la vie et préserve plus tard de bien des chutes qu'on eût peut-être fait sans cela.

Joseph s'était lié imprudemment avec un jeune homme qui ne méritait pas d'être son ami. Beau comme Narcisse dont il portait le nom et dont l'âme molle et voluptueuse semblait être passée en lui, cet ouvrier possédait au plus haut degré le talent de plaire, et Joseph ne sut point tenir contre une si puissante séduction. Il n'aima d'abord dans Narcisse que les belles qualités dont la nature l'avait doué; mais il les aima avec tant de violence que son amitié passa les bornes, et arriva bientôt à trouver tout aimable dans ce jeune homme, même ses défauts. Il le voyait presque tous les jours; et quand il était un jour sans le voir, il se croyait malheureux. L'esprit sans cesse occupé de Narcisse, il ne trouvait de plaisir qu'à penser à lui, qu'à se rappeler ses paroles, le son de sa voix, les charmes de sa personne, et qu'à songer qu'il le reverrait et lui parlerait bientôt.

Ce ne fut que lentement que Joseph en vint jusque-là; mais il y vint pourtant, malgré les terreurs et les reproches de sa conscience, dont il fit taire peu à peu la voix, et malgré les avertissements de son directeur qu'il s'accoutuma à visiter moins souvent. Il cherchait, du reste, à se tranquilliser et à se rassurer lui-même, en se disant qu'il n'avait pas l'intention de faire du mal; qu'après tout, Narcisse n'était pas une

femme, auprès de laquelle une affection de ce genre eût pu être criminelle ou pleine de dangers. C'était un jeune homme comme lui, un bon camarade de travail, un véritable frère; ne lui était-il donc pas permis de l'aimer?

Sans doute; mais il y avait dans cette affection plus de danger que Joseph n'en apercevait. Il y avait là, comme partout, des règles à suivre, des précautions à prendre, plus peut-être même que dans une liaison d'un autre genre, et malheureusement Joseph se laissait aller sans crainte et sans alarmes à la dérive de son cœur, ne soupçonnant pas les écueils contre lesquels il allait donner et le triste naufrage qui peut-être l'attendait.

L'âme toute pleine de cette malheureuse affection, il sentit peu à peu l'amour de Dieu diminuer en lui; il n'osait plus prier, s'en croyant quelquefois indigne; et pourtant la prière eût pu seule charmer ses maux et les guérir. Joseph le sentait bien; mais il se persuadait toujours n'être pas si mal, et peut-être même avait-il peur de guérir.

Ses exercices habituels de religion, qui n'avaient pas tardé à lui paraître insipides, lui devinrent bientôt après fatigants et insoutenables. A l'église comme ailleurs, c'était Narcisse qui remplissait son cœur, où l'on eût dit qu'il ne restait plus de place pour personne, pas même pour Dieu.

Pauvre Joseph! on ne le reconnaît plus, il ne se reconnaît plus lui-même; on le trouve dans des lieux qu'auparavant il n'aurait osé fréquenter. Mais Narcisse l'entraîne; mais d'autres amis du même genre se joignent à eux. En les fréquentant, Joseph s'aperçoit bientôt qu'il leur ressemble. Ils en triomphent entre eux; ils se félicitent d'une si belle victoire. Ils ont

amené Joseph à rougir moins facilement du mal ; ils espèrent bien le pousser jusqu'au bout. Un infernal complot a été organisé par eux, ils veulent le mener jusqu'aux dernières limites du libertinage; de fête en fête, de plaisir en plaisir, ils arrivent jusqu'à lui faire promettre que le lendemain il noiera les restes de sa vertu dans une orgie dont la seule pensée fait horreur. Joseph, pauvre victime qui obéit à la main du bourreau, ne trouve plus dans son cœur la force de résister à un entraînement si puissant. Il a tout promis, tout juré; il est vendu au crime, demain il doit être sacrifié.

Mais si Joseph oubliait son Dieu, le bon Dieu ne l'oubliait pas. Il y avait quelque part une pieuse veuve qui priait pour cet enfant, objet de sa vive tendresse; et le Seigneur, selon la parole de nos livres saints, ne méprise point la veuve qui répand ses gémissements devant lui [1]. Marguerite était loin de là, mais les distances devaient se rapprocher, et cette bonne mère allait, sans le savoir, sauver son fils du naufrage.

Joseph, après une nuit orageuse, s'était levé triste, abattu, mélancolique, et déjà comme fatigué du poids d'un jour qui ne faisait pourtant que de naître, mais qui devait en apparence lui être si fatal. Il est seul dans sa chambre, livré à ses réflexions. On frappe; c'est le facteur.

Joseph a saisi rapidement la lettre qu'on lui présente; il reconnaît du premier coup-d'œil l'écriture de sa pauvre mère.

Tout le monde ne sait pas ce qu'il y a de délices pour un voyageur, à toucher seulement un objet qui lui vient de sa patrie. Quand nous sommes à cent lieues du pays qui nous a vu naître, une ligne, un

[1] Eccli xxxv. 17.

mot, un rien qui en arrive, excite en nous les plus vifs transports; et quand c'est une lettre écrite par une bonne mère, oh! alors il n'y a plus dans le langage humain d'expressions pour rendre ce qu'on éprouve.

Joseph tourne et retourne cette précieuse lettre dans ses doigts; il la couvre de baisers, il l'arrose de larmes, et pourtant il craint de la lire. Sa mère si bonne, si courageuse, si sainte! lui si faible, si lâche, si impur déjà! que va-t-elle lui dire, cette mère? Ah! ce n'est pas sa colère que Joseph redouterait; c'est la tendresse, la bonté de Marguerite dont il a peur. Il s'en reconnaît si indigne!

Et cependant une voix intérieure semble lui crier, comme autrefois à Augustin dans les angoisses de sa conversion : « Prenez, lisez; prenez, lisez [1]. »

Joseph se décide enfin; il ferme sur lui la porte de sa chambre, pour s'isoler complètement et dérober à ses amis qui pourraient survenir le secret de son agitation; il lit en tremblant ce qui suit :

« MON CHER ENFANT,

» Ta dernière lettre s'est-elle perdue? Voilà bien long-temps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Oh! que mon cœur souffre! je t'écris au hasard; que le bon Dieu daigne conduire ma lettre, et la faire arriver jusqu'à toi.

» J'ai bien souffert, Joseph, depuis quelques mois. Une maladie longue et douloureuse m'a menée jusqu'aux portes du tombeau. J'ai cru pendant un moment que tu n'aurais bientôt plus de mère. Grace à Dieu, je suis guérie, mais faible encore et pourtant

[1] Tolle, lege; tolle, lege. CONF. VIII. 12.

bien affligée par ailleurs. Nous avons eu des peines dans la famille, on m'a suscité un procès; il m'a fallu essuyer mille désagréments, faire une foule de démarches pénibles, et cela pour conserver le petit héritage que nous a laissé ton pauvre père et auquel je tiens à cause de toi.

» Oh! oui, j'ai eu des peines, mon fils, mais je les compte pour rien quand je pense à mon Joseph. Le bonheur de posséder un fils sage et vertueux fait oublier à une mère toutes ses peines. Tu seras toujours sage, n'est-ce pas Joseph, pour être la consolation et la fortune de ta mère? Je connais si bien ton cœur! oh! conserve-le pur, pour Dieu et pour moi.

» Il y a quelque temps, j'ai eu grand peur : je rêvais que tu étais devenu un mauvais sujet. Je te voyais passer dans une rue, donnant le bras à de jeunes libertins de ton âge. Tu avais les yeux en feu, la démarche insolente, et tu chantais avec les autres des couplets obscènes. Je te fis un signe au moment où tu passais près de moi; mais ce fut peine inutile, tu paraissais ne plus connaître ta mère. Je tressaillis de douleur et me réveillai tout en larmes; heureusement ce n'était qu'un rêve.... »

Joseph poussa un profond soupir et se frappa la tête en levant les yeux au ciel; il souffrait le martyre. Il eut cependant encore la force de continuer sa lecture.

« Ah! me disais-je, si mon pauvre fils était réellement dans cet état, que ferais-je pour l'en retirer? Je crois que j'irais à pied d'un bout de la France à l'autre, me jeter à ses genoux pour le conjurer de ne pas se perdre. Te souviens-tu, Joseph, de ce beau tableau qui est chez M. Rochebrun, ton bienfaiteur, et que tu regardais avec tant d'intérêt quand tu étais petit, tu sais bien, la lionne de Florence emportant

un enfant, et cette mère si courageuse qui va le lui disputer? Ah! je n'aurais pas moins de courage qu'elle, sois-en sûr, et si je venais jamais à apprendre que le lion infernal t'aurait saisi quelque part, j'y volerais, et il n'aurait pas le dessus.

» Mais je t'afflige, mon enfant, par toutes ces suppositions et ces craintes exagérées, qu'il faut bien pardonner à un cœur de mère. Non, tout cela n'est qu'un rêve ; tu es bon Joseph, et tu demeureras bon avec le secours du Ciel. Tu sais par expérience, mon enfant, tout ce qu'on gagne à être vertueux : le Ciel d'abord, car une piété constante nous en assure la possession, et puis cette paix du cœur qui ne se trouve point dans les jouissances criminelles et qui conserve au corps sa vigueur, pendant que le vice altère et ruine les plus fortes constitutions.

» Que dirai-je encore? Un jeune homme sage et reconnu pour tel obtient l'estime et la considération publique, ce qui est une fortune, Joseph, et la plus solide de toutes. Oh! combien de jeunes gens en se rendant méprisables se sont rendus malheureux! Le monde a beau être vicieux lui-même, il n'estime encore et n'estimera jamais que la vertu, et il se trouve comme forcé de lui donner tôt ou tard la préférence.

» Oh! sois donc toujours sage, Joseph, pour conserver ton âme, ton corps, ta santé, ton avenir, et aussi pour conserver ta pauvre mère; car le jour où j'apprendrais que tu aurais perdu ton innocence et que tu serais devenu un libertin, tout serait fini pour moi sur la terre; le chagrin me tuerait en peu d'instants, et tu aurais conduit ta mère au tombeau. »

Joseph n'y tenait plus; son cœur était gros de soupirs, et il étouffait sous le poids de ses remords. Il se jette à terre, se roule dans la poussière, pleure à

chaudes larmes et ne peut trouver dans sa bouche que ces paroles désolantes : « Je serai donc le bourreau de ma mère !.... »

Mais voilà que tout-à-coup il se passe dans l'âme de ce pauvre jeune homme quelque chose de merveilleux. Joseph, égaré, perdu, vient de se retrouver lui-même. La grace a porté un coup puissant ; son cœur ne résiste pas cette fois. Après un moment de silence, il se relève tout-à-coup. Les mouvements convulsifs qui l'agitaient ont cessé. Son visage est plus calme ; ses yeux, encore baignés de larmes, sont pleins d'espérance et presque de bonheur.

« Mon Dieu, dit-il d'une voix attendrie, je vous demande pardon de n'avoir pas fait pour l'amour de vous, ce que je vais faire pour ma mère ; mais, au fond, c'est vous qui remportez la victoire, car si ma mère a écrit cette lettre, c'est bien vous, mon Dieu, qui la lui avez dictée. Non, non, le fils de Marguerite ne sera pas plus long-temps indigne de sa bonne mère. Je sens tout ce qu'il y a eu de déréglé dans ma conduite, tout ce qu'il y a d'affreux dans mon état ; mais, mon Dieu, tout n'est pas perdu. L'édifice tombe en ruine, mais les fondements tiennent encore. La foi est dans mon cœur, et là-dessus on peut toujours bâtir avec facilité. Oui, mon Dieu, je redeviendrai bon avec le secours de votre grace et l'appui de ma mère. C'en est fait, je me lève comme l'enfant prodigue, et je viens à vous.... »

Joseph, appuyant alors sa tête sur ses mains, pleura et se soulagea ; ses larmes étaient plus douces dans ce moment.

Mais quel parti prendre pour échapper aux perfides amis qui ont juré sa perte ? Il n'y en a pas deux ; il faut fuir. Joseph n'a rien qui le retienne ; quoique li-

vré depuis quelque temps aux plaisirs, il a été assez heureux pour ne pas faire encore de dettes; personne ne pourra crier après lui. Son maître le regrettera sans doute, mais il ne sera pas en droit de le retenir ni de lui demander compte de son départ précipité.

Oui; mais il a donné sa parole d'honneur de se trouver le soir au fatal rendez-vous. Sa parole d'honneur! avait-il le droit de la donner? Une parole donnée pour un crime pourrait-on la tenir sans un crime nouveau? Il faut fuir et ne songer à rien autre chose.

Joseph vole à la diligence; elle doit partir dans deux heures; c'est plus qu'il n'en faut pour faire le paquet d'un ouvrier. En chemin il rencontre un de ses camarades de débauche.

« Où vas-tu donc si vite, Joseph?

— Je vais par-là.

— A ce soir!.... »

Joseph ne répond rien; c'est déjà trop d'avoir sur la conscience une promesse criminelle. Il ne songe qu'à échapper à ce dangereux ami.

Le moment du départ est arrivé. Joseph se glisse par des rues peu fréquentées jusqu'au lieu où se trouve la diligence. En un clin-d'œil il est sur l'impériale; les chevaux s'élancent au galop; Joseph est sauvé.



CHAPITRE XI

Les cours du soir.

Où allait Joseph sur cette route? Il n'en savait rien lui-même et ne s'en occupait guère. L'essentiel pour lui était de mettre un espace considérable entre sa vertu, si tristement compromise, et cette société de jeunes gens qu'il avait laissés sur le théâtre de leurs désordres. Il s'arrêta enfin dans une grande ville, où la sagesse de sa conduite, qu'il régla entièrement sur ses anciens principes, ne tarda pas à lui mériter l'estime publique. Il eut de l'ouvrage, et le bon Dieu, bénissant son repentir, lui fit trouver mieux encore qu'il n'avait laissé là-bas. Il reprit ses habitudes calmes et réglées, et, comme autrefois, il retrouva le bonheur dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

Une des choses qui contribuèrent le plus à raffermir Joseph dans la vertu, à laquelle il venait de rendre son cœur, fut l'assistance régulière aux leçons données par les Frères de l'Ecole chrétienne, à la classe ouvrière et connue sous le nom de *Cours du soir*.

Ces maîtres infatigables, après avoir consacré une grande partie de la journée à enseigner aux enfants pauvres les premiers éléments de la science, trouvent encore assez de temps et de forces pour réunir, à la chute du jour, les adultes dans une classe où on leur donne des leçons proportionnées à leur intelli-

gence et propres à en faire d'excellents ouvriers. La ville où se trouvait alors Joseph était en possession d'une école de ce genre, et il se promit bien de mettre à profit un si précieux avantage. Les soirées, perdues dans l'oisiveté ou consacrées au plaisir, venaient de lui être trop funestes pour qu'il ne saisît pas avec empressement le moyen de les utiliser maintenant par une occupation innocente et fructueuse. Changer de travail pour un jeune homme c'est se délasser, et à cet âge, quoique les bras aient fatigué tout un jour, l'esprit peut être encore assez libre pour s'occuper à son tour sans que les intérêts de la santé aient à souffrir. Joseph le comprenait sans peine, et les deux heures qu'il passait le soir dans cette intéressante réunion avaient pour lui tous les charmes d'une récréation véritable et tout le profit d'un travail consciencieux.

« Tu crois peut-être, disait-il à un de ses amis, que nous n'apprenons qu'à écrire et à compter dans ces réunions du soir ? Eh bien, pas du tout ; nous apprenons aussi à obéir, à nous connaître et à nous aimer les uns les autres, ce qui contribue beaucoup à entretenir la paix dans une ville ; nous apprenons à bien employer notre temps, à mettre de l'ordre à nos affaires, à éviter la débauche, à devenir de bons citoyens, et à savoir faire autre chose que fumer un cigarre et chanter au cabaret. Pour moi, je suis tout-à-fait heureux d'avoir rencontré ici ces écoles d'adultes ; si je les avais eues six mois plus tôt, j'aurais été plus heureux encore et je me serais épargné bien des chagrins. Crois-moi, profitons-en, et regardons cette institution-là comme une des plus utiles qu'on ait pu imaginer dans ce siècle où l'on invente tant de choses. »

Ce que Joseph conseillait aux autres il le pratiquait lui-même tout le premier; il était de la dernière exactitude à se rendre aux heures désignées, et, observant fidèlement la règle tracée par le directeur de l'école, il ne fit jamais rien qui méritât le moindre reproche ni la plus légère punition.

Les jours de dimanche, la réunion du soir avait lieu dans la chapelle des Frères de l'Ecole chrétienne, et un ecclésiastique dévoué à cette œuvre excellente faisait aux ouvriers un cours d'instructions destiné à les affermir dans la foi, en leur développant les preuves de la religion d'une manière aussi solide que simple et familière.

Ainsi il établit d'abord, comme fondement de toute la doctrine chrétienne, le dogme de l'existence de Dieu, dont il présenta avec beaucoup de netteté les trois principales preuves, qui n'ont rien perdu à être si souvent reproduites et qui ne doivent pas faire moins d'impression sur les hommes graves d'aujourd'hui que sur ceux des siècles précédents. L'existence du monde, qui ne peut s'être fait lui-même, le bel ordre qui y règne et qui nécessite un suprême Ordonnateur, et le témoignage du genre humain, qui a toujours cru à l'existence d'un Être indépendant, éternel et tout-puissant : voilà ce qui ne permet pas à un homme sage de révoquer en doute l'existence de Dieu.

Mais si Dieu existe et si nous sommes ses créatures, il doit y avoir des rapports entre Dieu et nous. De tous temps les sages l'ont cru, et il est évident que l'honneur de Dieu exige qu'il conserve son œuvre, et qu'il demande compte aux êtres libres et intelligents de l'existence qu'il leur a donnée. D'un autre côté les besoins de l'homme, sa faiblesse, néces-

sitent de sa part un recours incessant à son Auteur. L'enfant se tourne naturellement vers ses père et mère ; la plante cherche le soleil qui doit la nourrir et la féconder ; tous les effets, en un mot, se rattachent à leur cause. Comment donc l'homme pourrait-il raisonnablement s'isoler de Dieu et chercher à se passer de son Créateur ?

Mais ces rapports entre Dieu et l'homme ne sauraient être arbitraires ni réglés par les hommes eux-mêmes, car alors les uns en feraient trop et tomberaient dans la superstition, les autres en feraient trop peu et donneraient bien vite dans l'indifférence et l'impiété. Aussi Dieu, pour rattacher l'homme à lui, a-t-il établi d'abord la religion naturelle, qui se bornait à quelques dogmes fondamentaux, aux premiers principes de la morale et à un certain nombre de différents sacrifices. Plus tard il donna à Moïse une loi plus riche, plus développée, mais pourtant encore bien imparfaite en comparaison de celle que Jésus-Christ son Fils est venu apporter depuis au monde, et qui répond si bien à tous les besoins de l'homme, soit qu'on le prenne isolément, soit qu'on le considère dans ses rapports avec ses semblables.

Il est vrai qu'à côté de la religion révélée, il y en a toujours eu de fausses et de mensongères ; mais leur existence ne saurait préjudicier aux droits de la vérité, pas plus que la fausse monnaie, mise en circulation, n'enlève le mérite et la valeur de la bonne ; pas plus que les raisonnements faux et captieux d'un sophiste n'empêchent qu'il n'y ait des esprits droits et solides qui sachent bien raisonner.

Ces rapports entre Dieu et l'homme supposent l'immortalité de notre âme ; car évidemment nous ne recevons pas sur cette terre tout ce qui nous est dû

en fait de récompenses et de châtiments, et la justice divine se trouverait en défaut, si elle n'avait pas un moyen de réparer les désordres apparents qu'elle laisse subsister sous nos yeux dans le monde. Il faut donc nécessairement qu'elle retrouve l'homme après cette vie, et qu'ainsi il ne descende pas tout entier dans le tombeau. Aussi cette croyance de l'immortalité de l'âme a-t-elle été remarquée dans tous les temps et chez tous les peuples; ce qui prouve qu'elle a une origine céleste et qu'elle a été imprimée en nous par la main du Créateur.

Il est vrai que la fin de l'homme ressemble beaucoup à celle de la bête qui meurt tout entière; mais l'intelligence, le génie, la liberté mettent une différence essentielle entre l'un et l'autre ; et pour concilier toutes choses, il faut dire que l'homme, étant un *animal raisonnable*, doit avoir dans sa destinée quelque chose qui le rapproche de la bête, et quelque chose par quoi il ressemble à Dieu.

Mépriser une croyance si respectable, c'est avoir plus de légèreté que de bon sens ; se tenir dans l'indifférence à cet égard, c'est hasarder de gaîté de cœur ses plus graves intérêts ; y croire et ne pas vivre conformément à cette croyance, c'est se rendre coupable de la plus triste inconséquence.

Tel fut l'objet des conférences de cet ecclésiastique pendant l'année où Joseph en suivit le cours ; mais il ne borna pas là ses instructions. Après avoir posé ces premières pierres, il fallait montrer comment la religion catholique s'élève sur ce fondement ; il fallait prouver la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et développer les titres de sa mission divine. L'orateur le fit dans un discours où il parla des miracles du Sauveur, recueillis par des témoins

oculaires qui ne pouvaient ni se tromper sur ces faits palpables ni avoir intérêt à nous tromper nous-mêmes, et il traita en particulier du grand prodige de la résurrection de Jésus-Christ : prodige avoué par ses ennemis eux-mêmes qui firent les derniers efforts pour en atténuer l'effet ; prodige invoqué avec tant de hardiesse par les apôtres, sur le lieu même où il s'était opéré, et dont l'évidence paraissait telle dans les premiers siècles, qu'il suffisait de prêcher cette vérité pour opérer d'innombrables conversions et peupler la terre de martyrs ; prodige enfin qui n'a pas pu cesser d'être vrai pour nous, s'il l'a été réellement pour ceux qui vivaient alors ; car le temps peut faire vieillir la vérité, mais il ne saurait jamais la détruire. Un fait, quand il est prouvé et incontestable, ne perd plus sa valeur ; et, pour être un fait passé, il n'en est pas moins un fait certain.

Les prophéties qui avaient annoncé la venue du Sauveur et les miracles opérés par lui et par ses disciples étant les preuves les plus sensibles de la divinité de la religion, l'orateur crut devoir consacrer à chacun de ces deux sujets une conférence particulière.

Après avoir rappelé ce que dit quelque part le grand Bossuet, que les prophéties sont la gloire et le fondement de la religion, et qu'on a tort de négliger cette preuve, il montra que la connaissance de l'avenir n'appartenant qu'à Dieu, et les hommes ne pouvant avoir naturellement que des prévisions incertaines, il fallait nécessairement reconnaître l'intervention divine là où se rencontraient des prophéties justifiées par les évènements. Voilà pourquoi Notre-Seigneur lui-même attachait tant d'importance à cette preuve, recommandant d'étudier les saintes Ecri-

tures, qui rendaient, disait-il, témoignage à sa céleste mission [1].

Saint Paul et les autres apôtres accablaient les Juifs du poids des prophéties, dont l'accomplissement était visible pour eux et les réduisait à se convertir ou à garder le silence [2].

Les hommes apostoliques des premiers siècles ont constamment suivi cet exemple, s'appuyant toujours sur l'accomplissement des prophéties pour prêcher l'Evangile; et les esprits les plus éminents de cette époque, tels que saint Justin, Tatien le Jeune, et autres qui abandonnaient le paganisme, disaient avoir été entraînés vers la foi chrétienne par la force de cette preuve.

Les apologistes, et en particulier Origène et Tertullien, opposent sans cesse à l'opiniâtreté des incrédules l'accomplissement visible des prophéties.

Pourquoi cette preuve ne serait-elle plus admissible aujourd'hui? On veut du positif; mais il n'y en a point de plus rigoureux que les faits accomplis à l'origine du christianisme; et si, à travers l'obscurité des temps, ces prophéties nous apparaissent moins fortes et moins puissantes, celles qui s'accomplissent chaque jour sous nos yeux ne doivent-elles pas nous frapper et nous ébranler? Cette promesse solennelle faite par Jésus-Christ à son Eglise, que les puissances de l'enfer ne parviendraient jamais à l'ébranler, n'en voyons-nous pas dans l'histoire passée et contemporaine le parfait accomplissement? La ruine de Jérusalem si divinement prédite et si terriblement accomplie; celle de l'idolâtrie non moins précise, non moins sensiblement réalisée dans tout l'univers; cette parole prononcée par une sim-

[1] JOAN. v. 39. [2] ACT. XVIII. 28.

ple fille de Judée, mère de Celui qui s'annonce comme le Rédempteur du monde : « Voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse [1] : » ne sont-ce pas là des évènements dont il était impossible d'avoir à l'avance une connaissance précise, à moins d'une lumière surnaturelle que Dieu n'a pu communiquer aux hommes que pour établir la réalité de son intervention dans l'affaire de leur salut.

Abordant ensuite la grave question des miracles, le jeune orateur fit comprendre à son auditoire, qu'en réglant les lois de la nature d'une manière fixe et invariable, Dieu a pu se réserver le droit de les suspendre quelquefois, et qu'il en a certainement le droit; que ces opérations extraordinaires et merveilleuses, étant comme une espèce de témoignage qu'il se rend à lui-même, il a dû s'en servir pour démontrer et rendre sensible aux hommes la divinité de la religion chrétienne, qui s'appuyait sur une semblable base.

Puis, s'emparant des faits miraculeux dont l'histoire évangélique et les écrits des apôtres sont remplis, il en a fait toucher au doigt la certitude et la vérité. Ils ont été écrits pendant la vie de ceux mêmes qu'on dit en avoir été témoins, et qui avaient tant d'intérêt à ne pas laisser prévaloir, si elle eût été fausse, la doctrine chrétienne si peu faite pour flatter les passions.

« Nous voyons, a dit l'orateur, l'apôtre saint Paul rappeler aux Thessaloniciens et aux Corinthiens, dans les lettres qu'il leur adresse, les prodiges qu'il avait opérés lui-même sous leurs yeux pendant le cours de ses prédications. Mais si les miracles dont il parle n'avaient pas eu lieu, comment oser écrire à toute une ville pour lui en rappeler le souvenir ?

[1] Luc. I. 48.

N'était-ce pas dire tout haut : Regardez-moi comme un insensé ? Qu'un roi, par exemple, ou un prince, passe aujourd'hui dans cette ville, continua l'orateur ; qu'il vienne visiter nos cours du soir, et qu'après être de retour dans sa capitale, il lui prenne envie de nous écrire une lettre dans laquelle il nous dirait : « Vous savez tous, jeunes ouvriers, que tel jour j'ai assisté à une de vos réunions, et que mon passage parmi vous a été marqué par des prodiges de tout genre ; que j'ai guéri un malade, ressuscité un mort, etc. » Ne diriez-vous pas que ce prince a perdu l'esprit, et que sa place est aux petites maisons ; car vous n'auriez dans sa visite rien vu de semblable ? Comment donc saint Paul aurait-il eu le front d'écrire de semblables choses à toute une ville, si les faits auxquels il faisait allusion n'eussent pas été constants et avérés ? Les hommes d'alors n'avaient-ils pas des yeux comme nous et un esprit qui valait le nôtre ? Ils n'étaient peut-être pas si avancés que nous le sommes dans certaines branches de l'industrie, et les arts n'avaient pas fait encore les progrès qu'ils ont faits depuis ; mais le siècle qui nous a laissé les poésies de Virgile et d'Horace, les discours de Cicéron, et qui a bâti Pompéïa et Herculanum, n'était certes pas un siècle où l'on pût faire croire à des villes entières et aux premières villes de l'univers, que des faits miraculeux s'étaient accomplis dans leur sein, pendant qu'il n'y en aurait pas eu l'ombre. Il est donc impossible, quand on raisonne, de refuser sa croyance à ces faits, et c'est sur eux que repose la divinité de notre foi.

» Mais pourquoi ne se fait-il plus de miracles aujourd'hui ? Dites plutôt pourquoi s'en fait-il moins que dans les premiers siècles ? Saint Augustin vous

répondra : « C'est qu'ils ne sont plus nécessaires comme ils l'étaient alors, puisque nous sommes pour toujours en possession de ceux qui ont eu lieu à l'origine du christianisme. Il faut bien moins de frais pour entretenir un édifice que pour le bâtir. » Et puis n'est-ce pas un miracle toujours subsistant que la foi du monde entier traversant les siècles et se conservant pure et entière malgré les attaques qui lui viennent de toutes parts? S'il y a moins de faits miraculeux dans l'Eglise, il y en a pourtant toujours, et cette preuve sensible de l'assistance divine n'a manqué à la religion dans aucun siècle. »

Les élèves des *Cours du soir* recueillaient avec autant d'avidité que de reconnaissance les instructions religieuses qui leur étaient données; ils en parlaient souvent entre eux, et chaque fois que le hasard ou plutôt la Providence leur faisait rencontrer quelque part l'ecclésiastique à qui ils devaient ce précieux avantage, ils lui demandaient de nouveaux éclaircissements et lui adressaient une foule de questions, que le respect dû à la parole divine ne permet pas de faire au prêtre quand il est dans l'exercice de la prédication.

Un jour que Joseph et un de ses amis rencontrèrent ce digne prêtre : « Permettez-nous, lui dit Joseph, de devenir ici les interprètes de tous nos compagnons, pour vous remercier du service si important que vous nous rendez. Pour moi, je goûte fort vos instructions ; je sens qu'elles raffermissent ma foi et me font le plus grand bien ; mais permettez-moi de vous dire qu'il est un sujet que vous n'avez pas encore traité et que nous aimerions à vous voir aborder courageusement. Vous nous avez démontré l'immortalité de l'âme, mais vous n'avez rien dit de sa des-

tinée dans l'autre vie. Auriez-vous peur de nous parler de l'enfer? c'est pourtant un sujet que les incrédules ont couvert de leurs railleries, et nous aimerions à recevoir de vous des armes pour défendre ce dogme sacré mais terrible.

» Certes, je crois à l'enfer comme à toutes les autres vérités de la religion ; car il me semble que la foi est un tout qui se compose de mille pièces unies par Dieu et que nous n'avons pas le droit de séparer ce qu'il a uni. La même autorité qui me fait croire à la divinité de Jésus-Christ et au paradis, m'oblige aussi à courber ma tête sous le dogme des peines éternelles. Tout ce que Dieu nous a dit doit être également vrai ; mais pourtant il me vient quelquefois de mauvaises pensées sur l'enfer ; je ne sais comment concilier son existence avec la justice et la bonté de Dieu. Il me semble que c'est bien rigoureux de sa part de punir si long-temps des fautes commises quelquefois avec tant de légèreté.

— Mon ami, reprit le digne prêtre, je vous remercie de me parler avec cette franchise qui vous honore, mais soyez bien persuadé que l'existence de l'enfer se concilie facilement avec les attributs de Dieu et ne les blesse en rien.

» Vous remarquerez d'abord que les fautes vénielles, quelque nombreuses qu'elles puissent être, ne sont point punies par les feux éternels ; c'est déjà une grande bonté de la part de Dieu.

» Quant aux fautes mortelles, il en est qui sont tellement atroces, tellement indignes d'une créature raisonnable, qu'elles doivent mériter un châtiment effroyable. Croyez-vous, par exemple, que ce soit trop d'un enfer pour celui qui plonge le poignard dans le sein de son bienfaiteur, pour celui

qui ne craint pas de flétrir lui-même l'innocence d'une personne sur laquelle il était chargé de veiller, pour celui enfin qui passera quarante ou cinquante ans de sa vie sans faire un seul acte de religion et sans s'occuper plus de Dieu que si c'était une ombre de divinité ? Oh ! non, ce n'est pas trop d'un enfer en pareil cas ; vous en conviendrez sans peine ?

— Oui, dit Joseph, mais il y a des péchés mortels de fragilité, de faiblesse, et pour ceux-là un châtiment éternel me paraît bien rigoureux.

— Mon ami, reprit l'ecclésiastique, si Dieu n'avait pas donné à l'homme le moyen de devenir fort et de se prémunir contre sa propre fragilité, évidemment il serait cruel de le punir ainsi pour des fautes qu'il n'aurait presque pas pu éviter ; mais croyez-vous, Joseph, au mystère de la Rédemption ? Voyez-vous le sang d'un Dieu qui coule sur le Calvaire et qui arrive ensuite jusqu'à nous par les sacrements ? Mettez donc cela dans la balance, et vous pourrez alors mieux juger la question de l'enfer. Ah ! sans doute, si on le prend, cet enfer, isolément et sans le rapprocher des autres vérités révélées, on ne pourra jamais rien comprendre à cette justice épouvantable de Dieu ; mais, mon cher Joseph, vous le disiez tout-à-l'heure avec raison, il n'est pas permis de démembrer ainsi la religion ; il faut la prendre et l'étudier dans son ensemble. Il faut voir non-seulement les supplices dont Dieu nous menace, mais aussi les secours abondants qu'il nous donne pour les éviter. Vous êtes faible ! qui en doute ? mais qui vous empêche de prier, et par la prière l'homme faible ne se revêt-il pas de toute la force de Dieu ? Qu'il ose donc ensuite se plaindre de sa faiblesse. Ce serait comme celui qui se plaindrait de mourir de

soif ayant auprès de lui une source limpide et abondante dans laquelle il ne voudrait pas puiser.

» Quant à ce qui regarde la bonté de Dieu, que vous ne pouvez concilier avec l'existence de l'enfer, un mot seulement, Joseph.

» Dussiez-vous d'abord vous scandaliser de cette parole, je dis qu'à mes yeux l'enfer est la plus grande preuve de la bonté de Dieu pour nous. Cette bonté en effet ne consiste-t-elle pas à prendre les moyens les plus efficaces pour procurer notre salut? Or quoi de plus utile que la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, et qui est le premier pas pour arriver à l'amour divin? Si Dieu nous épouvante d'un côté par la vue de cet enfer, ne nous tend-il pas les bras de l'autre pour nous recevoir dans sa miséricorde? Il a dit : Les hommes seront peut-être insensibles à mes bienfaits; je les obligerai par la crainte des châtiments à se tourner vers moi. Oui, l'enfer est une preuve de sa bonté, puisque cet enfer n'a pour but que de nous forcer à l'aimer. Dieu ne se plaît pas à nous y voir victimes de sa colère; et la preuve, c'est qu'il nous avertit à l'avance, comme un père qui menace ses enfants, parce qu'il ne voudrait pas être obligé de les châtier. Un ennemi, au contraire, quand il veut frapper, n'avertit pas.

» Vous voyez, Joseph, par ces quelques paroles jetées à la hâte, que j'aurais beaucoup à dire sur ce sujet, et qu'il me serait moins difficile que vous ne le pensiez d'abord de concilier l'existence de l'enfer avec la justice et la bonté de Dieu. »

Joseph déclara qu'il n'avait rien à objecter à des considérations si raisonnables et si justes, et il renouvela les témoignages de sa reconnaissance à son vénérable interlocuteur.

CHAPITRE XII

Une chute. — L'Hôpital.

Personne n'aurait pu en montrer à Joseph pour la taille des pierres. Comme il travaillait toujours avec application, que son bon goût le dirigeait jusque dans les moindres choses, et que tous ses coups de marteau étaient de la plus grande sûreté, il n'y avait rien à revoir après lui; on ne pouvait que dire : C'est bien.

Il avait aussi la réputation d'un excellent poseur, et il la méritait. Aussi les ouvriers n'étaient-ils jamais plus contents que quand ils voyaient Joseph chargé de cette partie de la besogne, car il s'en acquittait avec tant de soin qu'il ne leur laissait jamais de bévues à corriger ni de travail à reprendre.

Un jour cependant il faillit être victime de la préférence qu'on lui donnait toujours en pareil cas.

On était arrivé sans encombre jusqu'au couronnement d'une magnifique maison qui s'achevait dans un des plus beaux quartiers de la ville. C'était vraiment un petit triomphe pour Joseph; il allait mettre la dernière main à son œuvre, et planter le bouquet que les ouvriers se préparaient à arroser autrement qu'avec de l'eau pure, quand tout-à-coup la joie générale fit place à une horrible consternation. Une planche de l'échafaudage venait de se briser sous les

9

pieds de Joseph, et le malheureux jeune homme, n'ayant pu se retenir, avait été entraîné jusque sur le pavé de la rue, où il devait naturellement se briser tous les membres.

Par bonheur, un second échafaudage très-léger se trouvait sur son passage, et, sans arrêter entièrement la chute, il en atténua pourtant l'effet et empêcha qu'elle ne fût mortelle.... Joseph se brisa une jambe, sans parler d'une large blessure faite à la tête et de beaucoup de contusions. Le pavé était tout couvert de son sang.

Les ouvriers qui virent tomber Joseph avaient poussé un grand cri. On accourut avec empressement pour lui donner des soins; il revint à lui au bout de quelques minutes, car la violence de sa chute avait provoqué un évanouissement. La première pensée de ce bon jeune homme fut alors de remercier Dieu de lui avoir conservé la vie, et sa première parole, celle-ci : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! »

On alla chercher en toute hâte un brancard, sur lequel Joseph fut placé avec des précautions infinies. Quatre des plus robustes ouvriers le chargèrent sur leurs épaules; l'entrepreneur, désolé, marchait auprès d'eux en tenant la main de Joseph; il y avait des larmes dans tous les yeux.

C'est à l'hospice-général qu'on le portait. Joseph en était bien-aise, car il savait qu'on lui donnerait là des soins qu'on ne peut guère se procurer ailleurs. Il bénissait la Providence, qui, par les mains de la religion, a ainsi ouvert partout un asile aux étrangers malheureux. Le calme et la résignation se peignaient sur la figure du pauvre patient. Il semblait moins ému que tous ceux qui l'entouraient; on remarqua seulement qu'il versa quelques larmes pen-

dant le trajet; ce fut au moment où le souvenir de sa pauvre mère, qui était si loin de lui, se présenta vivement à son cœur.

Joseph souffrit avec un courage vraiment héroïque l'opération douloureuse à laquelle il fut soumis, et fit un nouvel acte de résignation quand le médecin lui dit : « Mon bon ami, préparez-vous à la patience; vous en aurez pour quarante ou cinquante jours sur ce lit de douleur.

La fièvre donna d'abord quelques inquiétudes; mais les symptômes alarmants disparurent bientôt. Joseph était doué d'un tempérament robuste et heureux, qui le servit beaucoup en cette triste circonstance; un corps usé par les plaisirs et par de longs excès n'eût probablement pas résisté à une si forte épreuve.

Les amis de Joseph venaient le voir fréquemment, et ils avaient obtenu la permission de lui apporter divers objets propres à raffermir sa santé, ou à lui procurer quelques distractions dans les journées ordinairement si longues pour les malades qui se trouvent parmi des étrangers. C'était quelques fruits savoureux, un peu de vin, le meilleur que les ouvriers pouvaient se procurer, et des livres à la fois édifiants et récréatifs.

« Es-tu toujours content, Joseph, lui disait un de ses amis intimes, de la manière dont on te traite à l'hôpital.

— Toujours, mon ami, et je ne crois pas qu'il soit possible de demander raisonnablement des soins plus empressés, plus assidus et mieux ménagés. J'avais entendu parler de l'hôpital par des personnes qui s'en plaignaient amèrement; mais je suis convaincu aujourd'hui que ces personnes étaient trop exigeantes

et qu'elles avaient tort de faire sonner si haut leurs murmures.

» Sans doute on ne peut pas avoir ici toutes les douceurs qu'on se procurerait chez soi au sein d'une brillante fortune ; on ne peut pas se croire en droit d'obtenir tout ce que le caprice ou la fantaisie peuvent faire désirer, et ceux qui y viennent avec de fortes préventions et avec un caractère difficile à contenter y verront bien des choses en noir et y maudiront peut-être leur sort ; mais quand on adopte franchement sa position ici, qu'on en supporte les inconvénients et qu'on en apprécie les avantages ; quand on y montre un caractère doux et patient, et qu'enfin on sait s'y faire aimer, je crois qu'on n'y est pas malheureux ; et, pour ce qui me concerne, je ne pense pas avoir jamais rien trouvé de plus compatissant et de plus charitable que le cœur de cette bonne religieuse qui me soigne depuis quinze jours.

— Il est certain, dit l'autre, qu'elle paraît bien dévouée à tous ces pauvres malades, et qu'on dirait qu'elle en est la sœur ou la mère.

— C'est qu'en effet, dit Joseph, la religion lui a donné un cœur de mère ; et il le fallait bien, pour qu'elle pût surmonter les dégoûts, les ennuis, les difficultés de sa position. Comprends-tu, Georges, ce qu'il faut de courage pour soigner, pendant trente ou quarante ans peut-être les plaies de gens qu'on ne connaît point, qui sont souvent très-désagréables, et qui n'ont quelquefois aucun sentiment de reconnaissance ? Oh ! mon ami, si je ne croyais point à la divinité de la religion, cela suffirait peut-être pour m'y faire croire, car jamais une institution purement humaine ne produirait ce dévouement si difficile et pourtant si soutenu.

» Je comprends que dans un moment d'exaltation, et une fois en passant, tout le monde soit capable de secourir son prochain et de se dévouer pour un inconnu ; mais le faire avec tant de courage, de constance, de désintéressement, ce n'est certainement pas le fait de ceux qui ne voient que la terre. Il faut pour cela croire au ciel et l'espérer ; il faut être soutenu par une grace de Dieu et trouver quelque part des forces que la nature toute seule ne donnerait pas.

» Jamais je ne saurais te dire jusqu'où va ma vénération pour ces anges de la terre qui se sont faites les servantes des pauvres et qui remplissent si bien leur belle mission. Oui, toute ma vie j'aurai présent à mon cœur le beau spectacle que leur vertu m'offre dans ce moment, et partout où je les trouverai, je leur rendrai tout l'honneur qui leur est dû.

— Tu as raison, Joseph, dit Georges, il faut honorer le mérite partout où on le trouve, et n'honorer que lui. Une des choses qui me font le plus souffrir dans le temps où nous vivons, c'est de voir une foule de gens prodiguer leurs louanges, leurs politesses, leurs égards à des êtres dont la conduite est déréglée, et n'avoir aucune considération pour ceux qui pratiquent la vertu et qui se conduisent bien. Pour peu que cela continue, dans quelques années il n'y aura plus de différence entre un homme et une femme qui se respectent, et ceux qui ne se respectent pas. Vois-tu, Joseph, cela m'indigne, et je crois découvrir là une des plus grandes plaies de la société actuelle.

» Sans doute il faut avoir de la charité, de la tolérance pour tout le monde ; mais il ne faut avoir de l'estime que pour ce qui est bon ; autrement la jeunesse, qui verra qu'on entoure de prévenances et d'égards ceux et celles qui affichent l'immoralité,

s'imaginera que tout dans ces personnes est respectable et que le vice n'est pas un si grand mal. Pour moi, je voudrais que ceux qui ont du bon sens et surtout ceux qui ont de la religion, s'étudiassent à rendre toujours sensible la différence qui existe entre la sagesse et la dépravation des mœurs. Il ne s'agirait pas pour cela de maltraiter les méchants ni de refuser de les secourir ; mais il s'agirait de faire sentir qu'en aimant leur personne on désapprouve et on blâme leurs désordres. Certes, si une femme de mauvaise vie ou de mœurs équivoques tombait à l'eau devant moi, je m'y jetterais pour l'en retirer, sans demander ce qu'elle vaut ; si elle mourait de faim, je lui donnerais la moitié de mon pain ; mais mon estime, mes égards, mon salut respectueux, elle ne l'aura jamais si elle ne change pas de conduite ; je les réserve pour la femme honnête, la bonne mère de famille, qui ont tant de difficultés quelquefois et tant de mérite à être vertueuses. Voilà mes principes, mon ami, ou plutôt les nôtres ; car je ne sais pas trop sur quoi nous ne pensons pas l'un comme l'autre.

— C'est vrai, dit Joseph, et j'admirais en silence ta noble indignation ; tu ferais un bon orateur à la chambre des députés. Oui, mon ami, je souscris des deux mains à tout ce que tu viens de dire, et je donnerais volontiers de mon sang, autant qu'il en faudrait pour l'écrire dans le cœur de tous ceux qui nous entourent, si cela était possible. »

Georges serra la main à Joseph et lui dit au revoir.

Le lundi suivant, Joseph eut la visite d'un autre ami, qui lui apportait avec une indicible joie quelques gouttes de malaga, dont un négociant charitable lui avait fait cadeau.

« Je voulais te l'apporter hier, dit-il en rentrant,

mais je n'ai pu m'échapper, nous avons travaillé presque tout le jour.

— L'ouvrage pressait donc bien à votre chantier, dit Joseph après avoir fait un geste de remercîment.

— Eh! non; mais tu sais comme est mon bourgeois; avec lui il n'y a ni fêtes ni dimanches, il n'y a pas une ombre de repos; tous les ouvriers s'en plaignent, on crie à la tyrannie; mais il est sourd à nos plaintes et va toujours son train.

— Est-il possible, dit Joseph en levant les yeux au ciel, d'abuser ainsi de sa position et de forcer les hommes à perdre en même temps leur santé et leurs principes de religion! Oui, il y a des maîtres qui refuseraient de l'ouvrage pendant la semaine à ceux qui ne voudraient pas travailler le dimanche, et pourtant il faut vivre! Ah! si le jour du Seigneur est méconnu, ce n'est pas précisément aux ouvriers qu'il faut s'en prendre; c'est surtout à ceux qui les emploient et qui ne veulent pas les laisser respirer.

— Mais crois-tu, Henri, que ces bourgeois-là n'y perdent pas plus qu'ils n'y gagnent?

— Oh! certainement, dit Henri; car le repos est nécessaire à l'homme, et quand on n'en prend pas le dimanche, on doit travailler sans cœur et assez mal les jours suivants.

» Et puis tu sais ce que deviennent les ouvriers chez qui on éteint la foi, en les mettant dans l'impossibilité de recevoir aucune instruction religieuse et de prier à l'église; ils tombent dans l'impiété; et quand ils en seront venus à méconnaître et à mépriser leur Dieu, dis-moi, je te prie, comment ils devront traiter leur bourgeois. Oh! ils leur feront avaler tôt ou tard de rudes couleuvres, sois-en sûr.

» Tu connais M. de la Roche? tout le monde sait

qu'il affecte de démoraliser ses ouvriers, en blasphémant sans cesse à leurs oreilles et en ne leur laissant pas même le temps de songer qu'il y a un dimanche. Eh bien! l'autre jour, il a manqué une superbe affaire, faute d'avoir pu se procurer assez d'hommes pour l'expédier sur-le-champ. Ils étaient tous à riboter dans la campagne, où ils ont passé trois ou quatre jours de la semaine. Et crois-tu que cela n'arrive qu'une fois?

— Non vraiment, reprit Joseph, mais je n'en suis pas surpris. Il n'y a rien qui pousse les ouvriers à la débauche comme le travail du dimanche. N'ayant pas le temps de respirer, ils s'ennuient d'une vie si fatigante, d'une vie qui ne serait pas même bonne pour un cheval; et que font-ils alors? Pour se délasser et se venger à leur manière, ils se plongent dans mille désordres.

» Crois-tu que, si on leur permettait d'assister aux offices du dimanche, si on leur en donnait même le conseil et l'exemple, si on les laissait s'amuser honnêtement et franchement ce jour-là, ils ne seraient pas plus calmes et plus tranquilles dans leurs habitudes? Mon ami! ils béniraient leurs maîtres, s'attacheraient à eux, comme à des pères, et les serviraient avec respect et dévouement. Mais non; on les écrase, on leur fait presque croire qu'ils ne sont que des bêtes de somme; aussi, regarde comme ils sont toujours prêts à envoyer promener leurs maîtres et à s'aller promener eux-mêmes. Ils ont tort sans doute; mais qui pourra le leur persuader, si la religion n'est pas là pour le dire?

— Heureusement, dit Henri, que tous les maîtres ne sont pas aussi durs que ceux dont nous parlons. Il y en a qui sont humains, charitables, qui ont même

des principes religieux ; avec ceux-là il y a plus de ressource, surtout quand on sait s'y prendre comme il faut.

— Oui, dit Joseph, tu as raison ; un ouvrier sage, réglé, bon travailleur, se rend par ses qualités si précieux pour son maître, que celui-ci y tiendra nécessairement beaucoup, et lui fera d'utiles concessions. Il y a long-temps que j'ai compris cela et que j'ai résolu de ne point m'écarter de cette ligne. Je fais en sorte de ne pas perdre une minute dans la semaine ; je suis toujours prêt à faire ce que veut mon maître ; je deviens pour lui un ouvrier presque nécessaire, et alors je n'ai pas peur qu'il me congédie quand je lui demanderai un peu de repos le dimanche. Il a trop de bon sens pour cela, et il entend trop bien ses vrais intérêts.

» Quand l'ouvrage commande, et qu'il y aurait beaucoup de perte à l'interrompre, je suis le premier à dire : bourgeois, il faut marcher, puisque la nécessité le commande. Laissez-moi seulement aller à la messe, et je suis à vous. Mais en toute autre circonstance, je le prie de ne pas me forcer la main, et je lui dis : Tenez, vous vous plaignez d'un tel et d'un tel, qui vous servent mal et font votre tourment ; soyez persuadé, bourgeois, que je deviendrais pire qu'eux si je perdais ma foi ; et je la perdrais si je ne la nourrissais pas. Voilà mon système.

— Approuvé, dit l'autre en souriant ; mais je crois que me voilà au bout de ma demi-heure. On me l'avait donnée à cause de toi, il ne faut pas que j'en abuse. Adieu ; courage, patience, tu seras bientôt à nous.

CHAPITRE XIII

Le retour au pays.

Joseph était parfaitement guéri ; il reprit ses travaux avec un courage plus grand que jamais, et il eut bientôt réparé le temps perdu. Mais, au bout de quelques mois, il ressentit les atteintes d'un mal qu'il n'avait point encore connu, et qu'on appelle le mal du pays. Joseph eut envie de revoir sa famille, sa mère ; il y avait cinq ans qu'il en était séparé, et pour un cœur comme le sien c'était une très-longue absence. Marguerite avait de son côté le même désir ; elle souhaitait ardemment voir son fils, et elle lui avait déjà écrit plusieurs fois pour le prier de hâter son retour. Il y pensa donc sérieusement, et finit par se décider tout de bon à regagner ses foyers.

Le retour a bien des charmes en pareil cas. Joseph les goûta dans toute leur plénitude. Il apportait à Marguerite le reste de ses épargnes, de petits souvenirs recueillis dans le voyage et surtout dans les lieux que la piété des peuples a rendus célèbres, une fleur cueillie près du tombeau d'un saint, une médaille rare et précieuse ; mais ce qui valait mieux encore, Joseph rapportait à sa mère un cœur bon, sage, chrétien, disposé à la rendre toujours heureuse.

Il lui raconta fort au long ses aventures, et n'oublia pas le naufrage que sa vertu avait été sur le point

de faire, et auquel le bon Dieu l'avait presque miraculeusement arraché. Marguerite l'embrassa une fois de plus, et ce fut surtout alors qu'elle comprit toute la puissance qu'exerce sur le cœur de ses enfants, une mère qui a su s'en faire aimer.

Joseph revit tous ses amis; il en fut accueilli comme il devait l'être. Arthur n'avait point attendu sa visite, il était accouru le premier. C'était plutôt un frère qu'un ami.

« Donne-moi bien vite des nouvelles de nos camarades, dit Joseph après l'avoir embrassé : Robert?

— Mort.

— Comment mort! il aurait vendu de la santé à tout un régiment, et il promettait de devenir fort comme un Hercule.

— Mon ami, Robert n'a pas su se conserver; tu sais qu'il avait un oncle fort riche, qui le protégeait et qui lui faisait faire ses classes ici? Eh bien! cet oncle l'a envoyé à Paris pour étudier la médecine. Robert n'a fait que s'amuser; il a eu le sort de l'enfant prodigue, mais non pas son retour. Après avoir vécu deux ou trois ans dans la débauche, et avoir épuisé par mille excès sa bourse et sa santé, il est arrivé ici à moitié consumé par le mal, et trois mois après nous le mettions en terre.

— Oh le malheureux! dit Joseph. Et Fabien?

— Mort.

— Pas possible!

— Si, vraiment, et d'une manière bien triste même.

— Tu sais comme il était impie dans son enfance. Eh bien! le misérable, en grandissant, l'était devenu plus encore. L'ombre même d'une église lui aurait fait peur; et quand on lui parlait des prêtres, il se

mettait en colère. A ses yeux, la vie n'était qu'un jeu, la vertu qu'un nom, l'immortalité qu'une chimère; et pourvu qu'il se procurât de l'argent, n'importe de quelle manière, il était content.

» Ses parents le destinaient au commerce. Il entra comme garçon dans un riche magasin. Dieu seul peut savoir ce qu'il y fit pendant dix mois; mais au bout de ce temps-là, il se rendit coupable d'un vol de confiance tellement affreux, que toute la ville, qui en eut connaissance, en fut indignée. Fabien n'était pas assez fort pour supporter son infamie, ni assez courageux pour chercher à s'en laver. Il ne trouva dans son âme toute païenne que le désespoir et la mort. Un matin il se fit sauter la cervelle.

— Je frémis, dit Joseph, et n'ose plus rien te demander. Sont-ils donc tous morts?

— Non, reprit Arthur; mais il y en a pourtant encore un qui manquera à l'appel; c'est Adolphe. Il n'y a pas huit jours que nous l'avons conduit au cimetière. Figure-toi que ce pauvre jeune homme s'est laissé aller au vin dès l'âge de quinze ans. Quand il n'était pas au chantier, on était sûr de le trouver au cabaret. Si encore il n'eût fait que s'y rafraîchir! mais il s'y gorgeait de vin, et, par malheur, on ne savait pas lui en refuser quand il l'aurait fallu.

» A force de s'enivrer il était devenu tout hébêté, et j'ai cru pendant un moment qu'il perdait tout-à-fait la tête. C'était pourtant bien dommage, car il était adroit comme une fée, et il n'y avait personne pour travailler mieux que lui quand il avait son bon sens. On voulait le marier avec une excellente petite fille qui aurait commencé sa fortune et fait son bonheur; il avait en main, comme on dit, la plus belle boule. Eh bien! mon ami, tout cela est perdu. On

l'a tiré, jeudi dernier, du fond de la rivière, où le vin l'avait précipité.

— Ah! mon Dieu, que de misères! Enfin, quand il n'y aurait à être sage d'autre profit que de se bien porter et de conserver les avantages qu'on a dans ce monde, ce serait déjà quelque chose qui devrait rendre la sagesse bien précieuse aux jeunes gens. Mais enfin n'auras-tu pas quelques nouvelles plus agréables à m'apprendre?

— Si, vraiment: tu te souviens d'Isidore?

— Crois-tu?

— Eh bien! mon ami, il n'est plus reconnaissable; bon comme un ange aujourd'hui, et le meilleur des ouvriers qu'on puisse trouver. Ah! j'ai quelquefois entendu dire qu'on ne pouvait pas se corriger malgré tous ses efforts, et que quand on était porté à la malice, c'était une fatalité, il fallait être méchant. Je t'assure qu'Isidore a donné un fameux démenti à cette maxime.

» Il faut avouer qu'il a eu bien de la peine à triompher de ses mauvaises inclinations; mais il n'en a que plus de mérite et n'en aura que plus de gloire. Non-seulement il est sage et réglé, mais il est bon chrétien, et depuis qu'il pratique la religion il n'a pas bronché une seule fois. On lui en a pourtant bien fait de toutes les façons; mais il a supporté tout avec courage, et il a même fini par fermer la bouche à ceux qui l'insultaient ou qui se moquaient de lui.

» Dans l'atelier où il travaille, les ouvriers s'entretenaient un jour de choses impures; et, comme on lui demanda ce qu'il en pensait, il fit connaître que tout cela lui paraissait trop vil et trop bas pour qu'un homme qui se respecte pût prendre plaisir à en entendre parler.

» Il se fit une explosion de rires, et on le traita de fanatique et de dévot.

» Se tournant alors vers les douze ou treize ouvriers qui l'entouraient, Isidore leur demanda ce qu'ils entendaient par le mot dévot ; mais n'ayant eu aucune réponse, il leur dit : « Eh bien ! je vais vous l'apprendre, moi. Dévot signifie dévoué à quelqu'un, et rien n'est plus beau que le dévouement. Un bon soldat se dévoue pour son prince et en est chéri ; et moi je me dévoue au Prince des princes et au Roi des rois ; nous verrons si j'y perdrai. »

» Isidore se remit alors au travail, et personne n'osa plus rien lui dire.

— Bien, bien ! fit Joseph en battant des mains ; et avec tout cela, Isidore comment se porte-t-il ?

— Parfaitement.

— A la bonne heure ; en voilà un à qui nous pourrons serrer la main avec une joie pleine et entière. »



CHAPITRE XIV

Un beau modèle.

Joseph n'était pas encore rendu au pays, que déjà il y était embauché. Un entrepreneur, qui connaissait son mérite et qui voulait se l'attacher, avait promis à Marguerite que son fils ne manquerait pas d'ouvrage, et l'avait assurée d'avance de sa bienveillante protection.

En effet, dès que Joseph eut donné quelques jours au repos dont il avait besoin et aux exigences de l'amitié, il se mit au travail, et tout le monde peut se convaincre que cet ouvrier valait encore mieux que sa réputation.

Le tour de France n'avait point donné à Joseph un de ces airs d'indépendance et de malhonnêteté que les ouvriers y prennent quelquefois. On peut dire, au contraire, qu'il avait gagné quelque chose en bonne tenue et en politesse. Il traitait toujours son bourgeois et les autres personnes de distinction avec des égards voulus. Ce n'était pourtant point une politesse affectée; et Joseph, quoique dans une condition obscure, avait l'âme trop noble et sentait trop sa dignité de chrétien pour pouvoir descendre à de basses flatteries et à d'indignes courbettes auprès de ceux dont il avait à ménager la protection. S'efforçant de mériter leur estime, il n'avait jamais l'air de la

mendier. Mais cette noblesse de sentiments se trouvait jointe chez lui à ce savoir-vivre qui devient aujourd'hui de plus en plus rare, et qui fait qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, on rend aussi à tous ses supérieurs le respect, l'honneur, la déférence qui leur vont de droit.

Cètte bonne disposition de Joseph lui attirait en retour les égards de ceux qui le faisaient travailler; on aurait rougi de maltraiter en paroles ou autrement un ouvrier qui se tenait si bien. Tant il est vrai que quand l'homme veut être respecté, la première chose qu'il a à faire est de se rendre respectable.

Avec ses amis, Joseph était franc, sincère, cordial. Il aimait les bons, supportait les méchants, rendait service à tous. Son amitié n'était pas de celles qui semblent ne se nourrir qu'à table et ne vivre que de bombance. Joseph savait reconnaître ses amis quand ils étaient dans le malheur, et il ne se retirait point, comme dit l'Ecriture, au jour de l'affliction et de la nécessité [1]. Son amitié était aussi solide que pure et sincère. Il ne ressemblait point à ces hommes que l'on voit toujours prêts à rompre avec leurs amis pour un rien, pour une politesse qu'on aurait oublié de leur faire, un service qu'on n'aurait pas pu leur rendre et autres choses semblables. Avec Joseph on pouvait marcher sans crainte, et les affections chez lui n'étaient pas assez fragiles pour se briser au moindre choc. Il jugeait du cœur de ses amis d'après le sien, et ne leur supposait jamais de mauvaises intentions, à moins qu'il n'en eût la preuve évidente.

« L'amitié, disait-il quelquefois, est un pacte véritable; c'est une alliance réelle entre deux cœurs, et puisqu'on tient aux autres engagements, pourquoi

[1] Eccli. vi.

ne pas respecter encore davantage celui-ci? J'ai vu, disait-il, dans une de nos grandes villes de France, une belle statue de marbre représentant l'Amitié à la manière antique. Le statuaire avait eu l'heureuse pensée de graver sur la robe de l'Amitié ces mots en grands caractères : ÉTÉ ET HIVER, DE PRÈS ET DE LOIN, LA MORT ET LA VIE, comme pour donner à entendre que l'amitié véritable doit être à l'épreuve de tout, et demeurer invariable pendant que tout change et varie autour d'elle.

» Je ne sais pas, disait-il un jour à Arthur, comment les autres sont faits; mais j'en vois à qui l'amitié semble peser et qui sont toujours prêts à saisir les occasions de s'en débarrasser comme d'un fardeau ; je ne comprends rien à cela, moi. La vie n'est pourtant pas trop longue pour qu'on puisse se lasser d'aimer ses vrais amis, et je n'ai pas de plus grande joie que de me promettre de les aimer encore et pour toujours dans le ciel.

— Tu as raison, dit Arthur ; mais il faut pour cela que nos amitiés soient de nature à nous y conduire; qu'elles ressemblent à celles des saints, qui ne voulaient posséder le cœur des autres que pour les rendre bons ou meilleurs.

— Approuvé, dit Joseph en tendant la main à Arthur. C'est parce que je te vois dans ces sentiments que je tiens à ton amitié plus encore qu'à toutes les autres. Cultivons-la, mon ami, en nous voyant souvent et toujours d'une manière utile. Je me rappelle avoir entendu citer par un prédicateur cette parole de l'Écriture qui me plaît beaucoup : « Le fer aiguise le fer, et la vue de l'ami entretient et excite l'amitié [1]. »

[1] Ferrum ferro exacuitur, et homo exacuit faciem amici sui. PROV. XXVII. 17.

Joseph ne rendait pas service seulement à ses amis ; il était bon pour tout le monde. Tout près de chez lui demeurait un jeune homme de treize à quinze ans, qui apprenait le métier de menuisier, et sur qui ses parents ne veillaient pas autant qu'ils l'auraient dû faire. Joseph, qui savait que l'expérience des hommes faits doit être une seconde Providence pour les jeunes gens qui les entourent, tâchait de prévenir celui-ci contre les dangers inévitables de sa position. Il lui donnait fréquemment de très-bons conseils avec l'autorité que lui donnaient son âge et ses principes de religion bien connus.

« Prends garde, Théodore, lui disait-il un jour, je crois que tu commences à te laisser influencer par les mauvais discours et surtout par les exemples des ouvriers libertins. Tu crois te donner de l'importance et de la valeur en les imitant : tu te trompes. Je crains qu'il n'en soit de toi comme de beaucoup d'apprentis que j'ai connus. Ils étaient d'abord timides et retenus ; mais bientôt cette timidité s'est changée en une véritable effronterie. Ils ont voulu se mettre de niveau avec les ouvriers plus âgés qu'eux, les imitant partout : à l'église, où ils n'osaient plus fléchir le genou ; dans les rues, où ils ne paraissaient jamais qu'avec une cigarette à la bouche, et dans les ateliers surtout, où ils les entendaient jurer et tenir de mauvais discours ; ils juraient sur le même ton, par bravade ou pour se faire bien venir d'eux. Encore une fois, prends garde, Théodore, il ne faut pas grand temps pour se perdre ; je t'ai vu déjà plusieurs fois sortir du café avec deux ou trois jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans. Dis-moi, je te prie, si tu es de taille à marcher avec eux et si tu peux gagner quelque chose dans cette compagnie. Ne ferais-tu

pas mieux de porter à ta pauvre mère les petits profits que tu peux faire dans ton atelier ? »

Théodore ne savait que répondre ; mais malheureusement les remontrances de Joseph ne l'empêchaient pas de prêter aussi l'oreille aux funestes conseils des ouvriers qui cherchaient à le perdre, et qui étaient en cela trop bien secondés par le chef même de l'atelier, homme léger et sans principes, qui était toujours le premier à rire de ceux qui paraissaient vouloir faire mieux que les autres.

Joseph, quoique d'un tempérament sanguin et d'un caractère vif, était pourtant ennemi des disputes, et n'aimait pas qu'on troublât l'eau quand elle était tranquille. On ne le vit jamais prendre part aux querelles ni se mêler aux émeutes, petites ou grandes Il apprit un jour que des ouvriers mutinés venaient de se mettre en grève pour obliger les maîtres à hausser leur salaire, et qu'ils menaçaient même, si on ne se rendait pas à leur désir, d'aller plus loin encore et de se porter chez les riches pour piller leurs maisons.

« Belle entreprise qu'ils font là, dit Joseph en levant les épaules ! s'imaginent-ils avoir le dessus, par hasard, et y gagner beaucoup ? Ils ont beau faire tapage, force restera toujours à la loi, tant qu'il y aura quelqu'un pour la faire respecter ; et, après qu'ils ouront pillé des maisons, il leur faudra cracher le lendemain ce qu'ils auront mangé la veille, perdre deux ou trois années en prison, et n'en sortir qu'avec une mauvaise note qui ne s'effacera pas de long-temps.

» Espèrent-ils qu'on les imitera partout et que l'anarchie deviendra générale ? Ce serait bien pis encore ; que pourrait-il leur en revenir de bon ?

Quelques-uns des plus hardis, des meneurs pêcheront peut-être en eau trouble ; voilà ce que je vois de plus clair ; mais il faudra que la masse des ouvriers recommence encore à travailler comme auparavant, et peut-être même avec un salaire bien moins élevé. Ils auront changé de maître, et puis c'est tout. Auront-ils gagné au change ? Je n'en sais rien, et j'en doute très-fort. »

Tels étaient les sages raisonnements de ce vertueux jeune homme, et ils n'étaient pas sans influence sur les ouvriers avec lesquels il entretenait des rapports journaliers. Aussi disait-on quelquefois au chantier que Joseph valait mieux seul qu'une brigade de gendarmes, attendu que les gendarmes ramassaient les émeutiers après coup, et que Joseph, par ses bons avis et l'autorité de ses exemples, contribuait beaucoup à empêcher et à prévenir les émeutes.



CHAPITRE XV

Les prêtres.

Joseph et un de ses amis se rendaient, par une belle matinée de printemps, à leur chantier, qui était assez loin hors de la ville. En traversant une rue déjà pleine de monde, ils firent la rencontre d'un prêtre qui les salua fort poliment et auquel Joseph rendit son salut.

Il avait à peine remis son chapeau sur sa tête, que Thomas, c'était le nom de son camarade, tirant du fond de son estomac un crachat qui semblait là tout exprès, le lança avec bruit dans la direction que suivait l'ecclésiastique.

« Un peu plus, dit Joseph, tu crachais sur lui.

— Mais, c'est bien sur lui que j'ai craché.

— Bah ! est-ce qu'il n'y avait pas de place à terre ?

— Si; mais je déteste ces gens-là, vois-tu ; je les regarde comme des monstres qui nous mangeraient tout vifs s'ils le pouvaient.

— Tu badines, Thomas, dit Joseph en riant; moi, j'ai regardé ce prêtre avec attention, car je crois le connaître un peu, et je ne lui ai certes pas trouvé la figure d'un antropophage.

— Hé bien, moi; je dis que c'est une mauvaise engeance que tous ces prêtres-là; et si je les tenais

dans un mortier, je t'assure que je pilerais de bon cœur. Comment ! des êtres qui passent leur vie à ne rien faire pendant que nous nous tuons à travailler : des êtres qui ne cherchent qu'à voler notre argent et qui boiraient jusqu'à notre sang s'ils étaient les maîtres !...

— Eh ! mon ami, dit Joseph, tu es donc arriéré de soixante ans ? Ton grand-père n'en aurait pas plus dit en 93. Tu ne connais pas les prêtres, Thomas, et tu les juges en homme prévenu.

— Ah ! bah ! c'est que tu es un cagot, toi.

— Non, je ne crois pas être un cagot ; mais je tâche d'avoir du bon sens et de m'en servir. Tu ne vois dans les prêtres que des fainéants parce qu'ils ne travaillent pas comme toi ; mais ne sais-tu pas qu'il y a bien d'autres manières de s'occuper utilement, et que les travaux de l'esprit, auxquels ils sont condamnés par état, sont quelquefois plus pénibles que les travaux du corps ? J'ai connu des prêtres qui se levaient tous les jours à quatre heures du matin et qui avaient fait plus d'ouvrage à l'heure qu'il est maintenant, que nous n'en ferons, nous, dans une demi-journée.

» Tu les vois passer tranquillement dans la rue pendant que tu travailles, et tu t'imagines qu'ils ne font rien ; mais il faut bien leur donner le temps d'aller là où le travail les appelle, je veux dire au chevet des malades, dans les maisons des indigents, à l'église, dans les prisons, partout où il y a des consolations à donner et des maux à adoucir, car c'est là qu'on les trouve.

» Tiens, Thomas, vois comme la haine que tu portes aux prêtres te rend injuste à leur égard. Presque tous les jours tu rencontres quelques-uns de nos

camarades qui perdent leur temps de la manière la plus complète et la plus indigne. qui entourent le billard dès neuf heures du matin et qu'on y retrouve encore le soir, et pourtant l'idée ne te vient pas de leur jeter la pierre : pourquoi la jettes-tu donc aux prêtres, dont les moments, certes, sont bien mieux employés?

» Ce n'est pas tout ; ne t'arrive-t-il pas journellement de voir passer dans de belles voitures, ou la canne à la main, une foule de gens riches qui n'ont plus aujourd'hui d'autres peines que celle de tendre la main pour toucher leur revenus, et qui, après avoir mis à peine huit ou dix ans à gagner une fortune qui n'est pas toujours le fruit d'un travail consciencieux, passent vingt ans, trente ans à se reposer, à jouir de la vie, à courir de plaisir en plaisir? t'est-il jamais venu dans l'idée de cracher sur eux quand tu les rencontrais dans la rue? Non, certes, et tu as bien fait; car si leur fortune est acquise légitimement; ils ont le droit d'en jouir; et si elle est le fruit de larcins et d'injustices secrètes, Dieu les jugera, ce n'est pas notre affaire. Mais puisque tu es si indulgent pour eux, dis-moi donc pourquoi tu te montres si sévère contre les prêtres? est-ce parce qu'ils travaillent toute leur vie comme des mercenaires et qu'ils n'attendent de repos que dans le ciel? Où est la justice, Thomas? as-tu donc deux balances quand il s'agit de peser les hommes?

» Tu dis que les prêtres ne cherchent qu'à voler notre argent : en tous cas ils n'y réussissent guère, car je n'en ai pas encore trouvé beaucoup qui eussent fait fortune dans ce siècle-ci. Eh! mon ami, ne vois-tu pas que s'ils reçoivent un peu d'argent d'une main, ils ont mille occasions de le donner de l'autre?

Peux-tu ignorer que les prêtres sont les confidents des misères secrètes et cachées aussi bien que des besoins extérieurs des pauvres ; que pour peu qu'ils aient de charité, il ne leur est pas possible de tenir contre un pareil spectacle, et qu'il leur faut alors ouvrir le cœur et la main pour assister les indigents ? Mais comment donneront-ils de l'argent s'ils n'en ont pas du tout ? veux-tu qu'ils en fassent ou qu'ils en volent ?

» Tu les regardes comme des gens qui nous méprisent et nous fouleraient aux pieds s'ils le pouvaient : erreur, mon pauvre Thomas, erreur, je te l'assure. Je connais mieux que toi les prêtres, car je les ai un peu plus fréquentés ; eh bien ! je suis sûr qu'ils t'aiment, quoique tu ne les aimes pas. Oui, lorsqu'en passant à côté d'eux, dans les rues, tu leur présentes un visage à la glace, et que tu leur lances un coup-d'œil qui les fendrait en deux si c'était un coup de sabre, je suis certain, moi, qu'ils t'aiment de tout leur cœur, même sans te connaître ; qu'ils n'ont par rapport à toi que des pensées de paix, et que s'ils pouvaient te rendre service, te faire du bien, te donner leur sang, il n'y en a pas un qui ne fût prêt à le faire.

» Mon ami, quand nous étions tout petits, tu sais comment nous regardions les soldats. Les bruits de guerre nous avaient tant effrayés, nous avions la tête tellement farcie de Russes et de Cosaques, que la seule vue de l'habit militaire nous faisait frissonner ; il nous semblait que sous cet habit-là ne pouvaient se loger que des tigres. Hé bien ! aujourd'hui que nous avons du bon sens, nous regardons les soldats comme nous regardons tout le monde, et nous savons que, sous cette poitrine de brave, se cache une

âme bonne comme la nôtre, et quelquefois même plus généreuse et plus compatissante. C'est la même chose pour les prêtres, mon ami ; il ne faut pas juger de la couleur de leur âme par celle de leur soutane. Tout ce que nous avons de bon, ils l'ont comme nous, et, qui plus est, ils sont tenus par état à devenir meilleurs. Finissons-en donc avec toutes nos rêveries d'enfance, et puisqu'on voit si clair aujourd'hui dans toutes les affaires, n'allons donc pas nous aveugler volontairement dans celle-ci.

— Cela est fort beau, dit Thomas ; mais tout le monde ne parle pas comme toi, et je soutiens que ces hommes-là ne valent rien et ne peuvent rien valoir. Ah ! si tu savais tout ce qu'on en dit dans notre quartier, et tout ce que j'en lis sur mon journal !

— Oh ! je n'ai pas besoin que tu me l'apprennes, je l'entends comme toi; mais, mon ami, as-tu quelquefois réfléchi sur la position des prêtres dans le monde, sur tout ce qu'elle a de délicat, de difficile, de dur dans un siècle où la foi est si faible et si peu éclairée? Donne-toi la peine d'y songer un peu, et tu t'expliqueras ce déluge de murmures, de plaintes, de calomnies que tu vois tomber tous les jours sur ces pauvres prêtres. Obligés qu'ils sont de faire une guerre continuelle aux vices, peuvent-ils ne pas déplaire aux gens vicieux? La morale qu'ils prêchent peut-elle convenir à ceux qui ne cherchent de jouissances que dans l'immoralité? Voilà déjà passablement de monde contre eux, n'est-ce pas? et pourtant ce n'est pas tout!

» Les prêtres sont appelés à donner des conseils ; peuvent-ils le faire de manière à contenter tout le monde ? Ce n'est guère possible. Combien d'hommes qui s'imaginent que les prêtres poussent leurs péni-

tentes à négliger les devoirs de leur état, pour se livrer uniquement aux pratiques de dévotion, pendant qu'ils font tout le contraire et qu'ils suent sang et eau pour amener une femme de ménage à soigner ses enfants et à se rendre agréable à son époux ! J'en ai la preuve, Thomas, et je n'oublierai jamais ce qui s'est passé dans une ville où je demeurais il y a quelques années.

» Un prêtre, encore assez jeune, venait d'être nommé curé. Un homme riche dont la femme avait de la religion, mais dont la tête était, comme on dit, près du bonnet, s'imagina que ce prêtre donnait à sa femme de mauvais conseils ; il osa même venir le lui reprocher en face, ajoutant qu'il allait aller de porte en porte, dans la paroisse, dénoncer le curé comme un perturbateur du repos des familles. S'il l'a fait, que n'aura-t-on pas cru pouvoir dire sur ce prêtre ? Et pourtant la vérité est que cet homme, sans le savoir, était redevable au prêtre de toute la paix dont il jouissait au foyer domestique. Il l'a bien reconnu depuis, et il a eu le courage et le bon esprit d'en venir faire ses excuses au pauvre curé, qui lui a pardonné de bon cœur. Mais les paroles qu'il avait pu lancer n'en étaient pas moins en circulation, et avaient laissé dans bien des cœurs des impressions qui ne s'effaceront peut-être jamais.

» Tu t'étonnes de voir les prêtres chargés de tant de reproches : mais ne sais-tu pas qu'on les rend responsables des travers de tous ceux qui entendent mal la religion et qui ne la pratiquent pas bien ? Qu'une personne de dévotion fasse une fausse démarche, elle n'en portera pas seule la responsabilité ; on croira toujours que le prêtre est de moitié dans tout cela, quoique bien souvent il n'en

sache rien ou qu'il ait tout fait pour l'empêcher.

» Crois-tu que ceux qui sont passionnés pour l'argent, et qui entendent dire tous les jours que les prêtres sucent les familles riches, au moyen des dévotes, comme on sucerait une orange avec un chalumeau ; crois-tu, dis-je, que ces gens-là ne feront pas mille suppositions contre les prêtres et ne s'imagineront pas les entendre dire sans cesse, Apporte, apporte, pendant qu'ils ne sont occupés qu'à faire régner la justice et rendre à chacun ce qui lui est dû ? et après cela, quelle figure veux-tu qu'on leur fasse ? Quelque vertu que puisse avoir le prêtre, pourra-t-il forcer l'estime et l'amour de ceux qui croient leurs intérêts les plus chers compromis par lui ? Non, mon ami, non ; l'argent est une puissance, vois-tu ; quand il parle à certains cœurs, tout se tait.

» Pauvres prêtres ! songe donc, Thomas, que leur position est telle qu'ils ne peuvent même pas faire du bien à une personne sans faire involontairement du mal à d'autres et les blesser. Sais-tu ce que c'est que la jalousie ? sais-tu où cette passion ne se trouve pas ? Elle est au fond de tous les cœurs, mon ami, et ceux qui ne l'ont jamais combattue en sont quelquefois les esclaves sans le savoir. Hé bien ! crois-tu maintenant que quand un prêtre aura fait à une pauvre famille une légère aumône, les voisins pauvres à qui il ne l'a pas faite, et qui la croiront mille fois plus grosse qu'elle l'est, ne s'en plaindront pas avec amertume et ne feront pas voler à la tête du bienfaiteur toute autre chose que des bénédictions ? Mon ami, apprends donc un peu à connaître le cœur humain, et tu deviendras peut-être plus indulgent pour les prêtres que je ne le suis moi-même.

» Je ne t'ai encore rien dit des embarras qu'un

prêtre éprouve quand il s'agit par exemple de faire faire la première communion à un mauvais sujet. Pour lui, prêtre, c'est une affaire de conscience, une affaire de religion ; pour certains parents, c'est une affaire de coutume, d'intérêt, d'amour-propre. Accommode tout cela ensemble, si tu le peux. Ne vois-tu pas que le prêtre devra nécessairement reculer devant l'idée d'admettre à la table des anges un enfant qui s'obstine à ne vouloir être qu'un démon. Les parents savent bien ce que vaut l'enfant, ils en conviennent franchement et à pleine bouche avec leurs voisins, qui le savent aussi ; crois-tu qu'ils en conviendront aussi facilement avec le curé? Quelquefois, oui ; toujours, non. Il en est qui s'obstineront à présenter un enfant indigne ! que veux-tu que fasse le prêtre alors? Il parle, il prie, il conjure les parents de ne pas chercher à lui forcer la main. L'écoutera-t-on? Mais ce serait, à leur avis, se donner un dessous.

» Va maintenant dans le quartier où habitent ces gens-là ; écoute tout ce qui se dit à tort et à travers contre le pauvre prêtre, devant les voisins, les amis, les étrangers, les enfants eux-mêmes, et tu seras assez bon, Thomas, pour t'imaginer que le prêtre seul peut avoir tort en pareille occasion? et tu t'étonneras de tout ce qu'on en dit et de la haine aveugle qu'on lui porte?

» Tu me parles aussi de ton journal qui trouve toujours le moyen d'insérer dans ses colonnes une histoire de prêtre plus ou moins scandaleuse. Mais dis-moi donc, Thomas, est-ce qu'il ne serait pas permis de mettre un peu en doute sur cet article la sincérité de ton journal, dont tout le monde connaît les antipathies pour le clergé?

» Franchement parlant, mon ami, je ne te croyais pas si facile à prendre. Tu te vantais l'autre jour, dans une compagnie d'ouvriers, de ne croire à rien, pas plus à l'Evangile qu'à tout le reste, et d'être enfin un incrédule par excellence ; mais je vois bien aujourd'hui que c'est tout le contraire, et tu m'as l'air passablement crédule pour un esprit qui se dit fort. Eh ! mon ami, ne vois-tu pas que ton journal qui veut gagner de l'argent, et pour cela plaire à ses abonnés, dont il sait que plusieurs n'aiment pas les prêtres, se fera un devoir de conscience de leur en donner un à déguster tous les jours ? Ne vois-tu pas que, dans toute la France qui est si grande, il ne lui sera malheureusement pas difficile de trouver quelque prêtre qui aura oublié ses devoirs ou qui les remplira mal ? Et, s'il n'en trouve pas, comme il lui faut absolument du scandale pour vivre, crois-tu qu'il lui en coûtera beaucoup d'en faire et d'en supposer ? Il sait bien qu'on ne prendra pas la peine de le démentir, ni de rétablir les faits qu'il invente ou dénature. Et puis, notre ami Thomas, qui se ferait mettre en pièces plutôt que de croire aux miracles de l'Evangile, prendra avec un religieux respect tout ce que lui offre son journal, et jurera sur la parole de gens qui se moquent tout bas en lui servant ce petit plat.

— Mais ! fit Thomas en relevant la tête, qui est-ce donc qui t'a chargé de plaider la cause des prêtres avec tant de chaleur ? Serais-tu jésuite, par hasard ? Tu as beau faire et beau dire, mon ami, tu ne m'empêcheras jamais de répéter mon refrain favori : Les prêtres sont des hommes tout comme les autres.

— Oui et non, répliqua Joseph, car il faut s'entendre ici et lever toutes les équivoques.

» Veux-tu dire que les prêtres sont composés d'un corps et d'une âme ainsi que les autres hommes, qu'ils ne sont pas de purs esprits, qu'ils ont naturellement toutes nos infirmités et toutes nos faiblesses, qu'ils sont capables de tomber dans toutes les fautes que nous commettons nous-mêmes? Oui, mon ami, tu as mille fois raison; les prêtres sont des hommes tout comme les autres sous ce rapport, et par conséquent fragiles. Je crois que c'est saint Augustin qui a dit: « Il n'y a point de péchés commis par un homme qu'un autre homme ne puisse commettre, si le bon Dieu ne le soutient et ne l'en préserve. Sans la vigilance et la prière, ils ne tiendraient pas plus que les autres dans la route si glissante de la vertu. » Je sais tout cela comme toi.

» Mais veux-tu dire qu'il n'y a pas dans le prêtre un caractère qui le distingue des autres hommes, et qui mérite toujours nos respects, lors même que l'individu par sa conduite ne les mériterait plus? Non, mille fois non. Si la religion est vraie, Thomas, et ni toi ni d'autres ne m'en ont encore démontré la fausseté; si la parole de l'Evangile est une parole divine, ainsi que l'ont cru depuis dix-huit siècles tant de milliers d'hommes saints et éclairés, c'est-à-dire si c'est la parole d'un Dieu, car il faut reconnaître Jésus-Christ pour tel ou cesser d'être chrétien; et si ce Dieu veut réellement nous conduire au ciel par le ministère de ceux à qui il a dit: « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; ceci est mon corps, ceci est mon sang, faites ceci en mémoire de moi: » si tout cela, Thomas, n'est pas un enfantillage, vois-tu quel cachet honorable Dieu a imprimé sur le prêtre et quelle puissance spirituelle il lui a donnée?

« Ne t'étonne pas, après cela, si ceux qui ont de la foi, de la religion, environnent le prêtre de tant de respect, et si, quand il lui arrive d'oublier ses devoirs et de passer par le chemin qu'a frayé Judas, les âmes chrétiennes, tout en rougissant et en pleurant sur lui, n'en conservent pas moins tout ce qu'elles doivent à son caractère profané ? A leurs yeux, le prêtre n'est pas la religion, mais il en est le ministre; ils ne rendent jamais la religion responsable des fautes que peut commettre le prêtre, car ce serait une injustice, mais ils tiennent toujours compte au prêtre, en quelqu'état qu'il soit, du sacerdoce qui est en lui et dont il ne peut jamais se dépouiller.

» Nous voilà rendus, Thomas. Avant de nous séparer, je t'en conjure de nouveau, apprends donc à mieux connaître les prêtres, et tu ne les auras plus en horreur. Ne t'en rapporte donc pas à tous les bruits qui circulent dans la rue; examine la chose en homme raisonnable. Tiens ! je me rappelle qu'un jour je passais devant la maison d'un prêtre dont la position est fort distinguée et dont le public s'occupe beaucoup. Une femme sortait de chez lui; c'était une pauvre revendeuse. Cette femme, qui me connaissait un peu et qui avait besoin d'épancher la joie de son âme, me saisit par le bras et me dit : « Ah ! si vous saviez, Joseph, ce qui vient de m'arriver ! On me disait que ce prêtre était fier, méprisant, orgueilleux, et je le croyais tout bonnement. Mais je viens de chez lui, et il m'a reçue avec une bonté sans pareille. Croiriez-vous qu'il m'a fait asseoir dans un fauteuil, moi qui ne suis pourtant pas une grande dame, il s'en faut de beaucoup ! Je crois vraiment qu'il n'aurait pas mieux reçu la femme du général. Oh ! si cet homme-là était fier comme on le dit, il

n'aurait pas pris tant de peine pour moi. Il est vrai que sa maison est belle et sa chambre riche ; mais si ses parents lui ont laissé de beaux meubles en héritage, et si ses amis lui ont fait de beaux cadeaux, faut-il donc l'obliger à jeter ça par les fenêtres pour essayer de contenter tout le monde ? »

» Cette femme avait raison, Thomas ; ayons autant de bon sens qu'elle. »

Ainsi causaient en marchant Joseph et Thomas. Quelques instants plus tard nos deux amis étaient à l'ouvrage.



CHAPITRE XVI

Où il est question d'un mariage.

Marguerite avançait en âge, et ses forces diminuaient un peu. Il lui fallait un appui, et à Joseph une compagne. Il avait bien déjà songé au mariage, mais il ne se pressait pas. Tant d'autres qu'il avait connus s'étaient trop pressés dans cette affaire, il ne voulait pas s'exposer comme eux à un amer repentir.

« Est-ce que tu ne te maries pas bientôt ? lui disait Albert ; te voilà vieux garçon tout-à-l'heure, et il serait temps de fixer enfin tes irrésolutions.

— Eh oui, dit Joseph, tu as raison ; mais !...

— Comment ? mais !.... tu vises au trop parfait, mon ami, et tu voudrais, je le vois bien, une femme sans défauts. Oh ! alors tu peux faire un voyage à la lune, car on prétend qu'elle est habitée, elle aussi ; tu en trouveras peut-être là, mais sur la terre n'y songe pas.

— Une femme sans défaut, dit Joseph, c'est beaucoup dire, je n'aspire point là. J'en cherche une qui ait les qualités essentielles, qui puisse me rendre heureux, et je sais qu'on en peut trouver d'aussi bonnes sans aller les chercher dans la lune. Mais, mon ami, les apparences sont trompeuses quelquefois ; on ne connaît pas le bon vin au cercle.

— C'est vrai, dit Albert en se pinçant les lèvres ;

mais enfin, voyons : quelles qualités veux-tu donc trouver dans une femme pour en faire ton épouse sans trop d'inquiétude? Tu veux qu'elle soit sage, cela va sans dire.

— Oui, reprit Joseph, et qu'elle sache faire bouillir le pot, car je ne me fie pas beaucoup à la sagesse passée ou future d'une femme qui ne s'applique point aux affaires du ménage. Je veux bien que la mienne sache lire et faire sa toilette, mais je veux qu'elle sache encore mieux coudre et tenir ma maison en ordre. Je suis impitoyable sur cet article, et une femme n'aura jamais grace devant moi si elle n'étudie pas avant tout l'économie domestique. C'est une si belle chose qu'une maison propre et bien rangée! Ma pauvre mère, il est vrai, m'a un peu gâté là-dessus; car ici, tu le vois, rien n'est riche, mais tout est propre. Ah! si par malheur je tombais avec une femme qui me laisserait languir dans la malpropreté et le désordre, je crois que j'en mourrais de chagrin.

— A la bonne heure, dit Albert, mais tu forces un peu le tableau; il n'y a pas beaucoup de femmes qui en viennent jusque-là.

— Plus que tu le crois, mon ami; ne t'imagine pas que toutes ces jeunes filles dont la mise élégante frappe si souvent tes regards soient aussi bien rangées chez elles que sur elles. Il y en a dont la chambre te ferait pitié par le désordre qui y règne; c'est à peine si elles trouvent assez d'énergie dans leur âme pour la balayer au besoin. Et crois-tu par hasard que le mariage les guérira de cette maladie? Non, mon cher Albert; attends plutôt qu'elles soient devenues mères, et tu verras un nouvel échantillon de malpropreté chez elles.

» Ce sera bien pis encore si, en négligeant d'acquérir la science du ménage, elles n'ont su étudier que les feuilletons et les romans. Oh ! alors il faudra pour les supporter une patience d'ange; car cette fureur de lire, et de lire des livres mauvais, leur fera perdre le temps, oublier le peu qu'elles ont appris en fait de travail manuel, et bientôt elles ne pourront même plus faire la cuisine.

— Tiens, fit Albert en reculant d'un pas, est-ce donc un si grand crime pour une femme de n'être pas une habile cuisinière ?

— Mais oui, reprit Joseph, et surtout pour la femme d'un ouvrier. Crois-tu que quand un homme a rudement travaillé tout le jour, il n'est pas bien-aise de trouver le soir un plat bien conditionné ? Sans doute je ne voudrais pas exiger que ma femme fût aussi habile qu'un traiteur; mais j'en désire une qui ne soit pas trop gauche dans cette partie et qui sache donner des soins à mon dîner comme à tout le reste. Je ne suis pas un gourmand, crois-le bien, mais j'ai souvent remarqué qu'une femme entendue dans les affaires de la cuisine n'était jamais en peine et qu'avec rien elle savait faire quelque chose, tandis que les cuisinières mal habiles dépensent le double et ne font rien de bon. Il leur faut toujours du neuf, et elles ne savent tirer aucun parti des restes; ce qui est pourtant une des premières choses en fait d'économie domestique.

» Voilà mon système, Albert; après la religion et la sagesse qui en est le fruit, il faut que la femme que je cherche possède le talent du ménage, sans préjudice, toutefois, d'une bonne petite dot, d'une mine agréable et d'un bon caractère. Quand je croirai avoir trouvé ces pièces réunies dans un même sujet, j'ar-

rêterai mon choix, car j'aurai toutes les chances de bonheur que peut raisonnablement désirer un homme qui se marie. »

La Providence tenait en réserve pour Joseph une épouse qui répondait à tous les désirs de ce vertueux jeune homme. Mélanie Dutour, fille d'un honnête marchand, avait été élevée dans les meilleurs principes par une mère pleine d'intelligence et de vertu. Cette femme, qui savait que la religion bien comprise, bien pratiquée, donne tous les secrets du vrai bonheur, était allée puiser à cette école les leçons qui devaient former sa fille. Ayant un jour entendu citer en chaire le portrait de la femme forte dont l'Esprit-Saint parle avec tant d'éloges aux livres de la Sagesse, elle avait prié son confesseur de le lui donner par écrit, et tous les huit jours elle le faisait lire à Mélanie, qui avait fini par le graver dans sa mémoire, de manière à ne plus pouvoir l'oublier. Voici les paroles sur lesquelles cette mère intelligente appelait toujours plus parfaitement l'attention de sa fille :

« Elle a cherché la laine et le lin, et elle les a travaillés elle-même avec des mains sages et ingénieuses. Elle se lève de fort bonne heure pour vaquer aux travaux de sa maison. Tantôt elle fait des ouvrages considérables, et tantôt ses doigts prennent le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent, et elle a tendu ses bras vers le pauvre. Elle a considéré les sentiers de sa maison, et n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté... Donnez-lui des louanges, à cause du travail de ses mains, et que ses propres œuvres la recommandent à ceux qui voudront la juger [1]. »

Voilà le modèle que la pieuse mère de Mélanie avait

[1] Prov. cap. ult.

eu sans cesse sous les yeux en travaillant à l'éducation de sa fille.

Joseph, ayant fait la connaissance de cette jeune personne, dont tout le monde lui disait du bien, obtint de ses parents l'entrée de leur maison, où il se fit connaître lui même de la manière la plus avantageuse. Il s'y comporta toujours en honnête homme et en parfait chrétien, observant toutes les règles que la prudence dicte en pareil cas à deux cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre, mais qui ne doivent se posséder qu'un peu plus tard. Il voyait toujours Mélanie sous les yeux de ses parents ; il faut ajouter et sous les yeux de Dieu, dont il aimait à se rappeler la présence, afin de rendre tous les mouvements de son cœur aussi réguliers que l'étaient ses démarches extérieures.

Mélanie ne se laissait pas vaincre en sagesse et en modestie par le jeune homme qui la fréquentait. Elle lui parlait toujours avec autant de respect que de bienveillance, et plus elle approchait de l'époque de leur mariage, plus elle croyait devoir ajouter à ses précautions. Aussi, quand arriva pour eux le grand jour des noces, Mélanie parut avec cette gravité, cette marche pleine de noblesse, cet air de demi-embarras qui sied si bien à une fille chrétienne quand elle va recevoir l'auguste titre d'épouse, et on trouvait une différence très-remarquable entre elle et ces jeunes personnes qui s'avancent vers les saints autels d'un air libre, dégagé, et qui avec leur époux de fraîche date paraissent tout aussi à l'aise que si elles lui donnaient la main depuis quinze ou vingt ans.

CHAPITRE XVII

Une soirée au presbytère.

Si les plus belles pages de l'architecture gothique ou de la renaissance se trouvent ordinairement dans nos grandes villes, et si c'est là qu'on voit ces magnifiques églises que nous a léguées le moyen-âge et dont nos temples modernes avec toutes leurs splendeurs ne sauraient reproduire l'imposante majesté, il faut pourtant avouer que quelquefois au sein des campagnes l'œil rencontre des édifices religieux non moins dignes d'intérêt et tout aussi profondément marqués au cachet de la piété de nos pères. Mais souvent, hélas ! ces trésors cachés ne sont point appréciés par ceux qui les possèdent ; ils en jouissent sans y attacher d'importance et sans se mettre en peine d'en garantir la conservation. On est loin de se douter au village, que cette pauvre petite église qui semble demander l'aumône à tous ses visiteurs, et où l'on ne trouve ni tableaux, ni dorures, ni rien de ces ornements étrangers qui abondent ailleurs, est pourtant riche de son propre fonds, et possède les précieux restes d'une véritable opulence que bien des cathédrales lui eussent enviée.

Heureux alors si, au milieu de cette population peu éclairée qui laisse tranquillement faire aux siècles leur œuvre de démolition, apparaît un de ces hom-

mes à qui le vrai beau n'échappe point, quelque part qu'il se trouve, lors même qu'il serait à demi effacé, un de ces hommes qui savent prendre en main la cause des arts, et pour qui une simple pierre taillée par un ciseau religieux, à une époque de foi, paraît toujours digne d'être conservée comme une espèce de relique ! Heureux si cet homme, ayant la conscience de son devoir comme ami des arts, se sent le courage de protéger contre une destruction plus ou moins imminente ces murs à moitié ruinés et ces pierres noircies par le temps.

C'est au prêtre, c'est au pasteur que cette belle mission convient surtout. C'est lui qui doit prendre sous sa sauvegarde ces monuments négligés, et jeter le cri d'alarme quand la main du temps ou le marteau du vandalisme se prépare à en consommer la perte.

Près de la ville où habitait Joseph, au fond d'une campagne, se trouvait une petite église autour de laquelle, sous des massifs de lierre qui l'enveloppaient, l'œil de l'observateur découvrait ces figures bizarres et emblématiques, ces colonnettes habilement ciselées qui rappellent une époque célèbre et donnent à l'édifice un caractère vraiment monumental.

Long-temps privée de pasteurs, cette paroisse ne s'était guère occupée de restaurer la maison de prière, qui pourtant la méritait à tous égards ; mais la Providence venait d'y conduire un prêtre pieux et éclairé, qui comprit tout d'abord que s'il devait travailler d'une main à relever la foi et les mœurs qui tombaient aussi en ruines, il devait soutenir de l'autre ce temple matériel dont il comprenait la valeur et dont il aurait à répondre à la religion et aux arts.

Il signala l'existence de ce monument, en fit connaître les périls, en demanda la conservation. Sa voix

fut entendue ; le gouvernement accorda des secours, et un architecte reçut l'ordre de les employer avec intelligence à cette œuvre qui méritait vraiment des soins particuliers.

On choisit des ouvriers habiles, parmi lesquels se trouva Joseph. Les travaux devaient durer plusieurs mois.

Le curé, à qui on était redevable en cette circonstance d'une précieuse initiative, jouissait en vrai connaisseur et en bon prêtre du succès de sa négociation. Il allait souvent visiter les ouvriers, s'entretenait avec eux, les encourageait, et les invitait quelquefois à venir le soir au modeste foyer du presbytère passer quelques heures dans des entretiens utiles sous plus d'un rapport.

Son regard pénétrant n'avait pas tardé à distinguer le mérite particulier de Joseph, et sous les dehors d'un bon ouvrier il avait reconnu en lui l'intérieur d'un bon chrétien.

La religion devait nécessairement entrer pour beaucoup dans ces conversations de la veillée, où le curé mettait à l'aise ses jeunes visiteurs. Un d'entre eux semblait s'être chargé de faire le rôle d'accusateur et de critique, et il n'entendait jamais vanter les bienfaits du christianisme sans chercher à en diminuer la gloire et sans faire quelques objections que le bon prêtre ne laissait jamais sans réponse.

« Monsieur le curé voudrait bien nous faire aller tous à confesse, dit un jour le jeune ouvrier, mais il n'y réussira pas ; je déclare, pour ma part, vouloir me borner à être un honnête homme, et je crois que la meilleure de toutes les religions c'est de ne faire de tort à personne.

— Mon ami, reprit le curé en souriant, me di-

riez-vous comment on s'y prend pour ne faire de tort à personne quand on n'a aucun principe de religion ? Je serais enchanté de me procurer cette recette, car je regarde la chose comme excessivement difficile. Vous n'êtes pas encore fort avancé dans la vie, jeune homme, et vous ne savez pas dans quelles positions délicates une probité purement humaine peut se trouver chaque jour, et combien il faut de courage pour résister à la tentation de s'enrichir aux dépens des autres quand on peut le faire secrètement sans compromettre son honneur et sa réputation. Ne croyez pas que ce soit une chose si aisée que de ne faire tort à personne. Ceux mêmes dont la conscience est tenue en bride par la religion ont peine à demeurer sur la ligne étroite de la justice et de la probité ; et vous croyez qu'une conscience qui n'aura ni joug ni frein ira sans peine et sans difficultés son droit chemin dans cette route glissante ? Oh ! non ; soyez sûr, mon ami, que pour savoir régler ses intérêts temporels de manière à ne jamais compromettre ceux du prochain, il faut être dominé par le sentiment d'un autre intérêt bien supérieur ; je veux dire l'intérêt de l'éternité. Il faut savoir jouer à qui perd gagne, pour demeurer honnête homme en certaines circonstances. Vous ne voyez que la surface de la société, mon jeune ami, et tout ce qui brille vous paraît pur ; mais nous qui depuis long-temps avons plongé le regard jusqu'au fond, nous pouvons vous dire que sous une eau claire en apparence on rencontre du bourbier fort souvent, et je ne fais pas injure au monde en déchirant ainsi à vos yeux le masque qui le couvre ; lui-même est le premier à convenir de ses torts en ce genre, à les publier, à s'en glorifier et à laisser entendre que si on a trop de délicatesse dans

les affaires on ne saurait y réussir ni faire fortune.

» Ne croyez donc pas, Gustave, qu'il soit si facile de ne faire de tort à personne. La religion, hélas ! ne suffit pas toujours elle-même pour persuader à certains cœurs les sacrifices nécessaires pour arriver là ; comment se flatter que la raison puisse être plus forte et y suffire toute seule ? Oh ! que la foi est un fondement solide pour asseoir la probité, et qu'il est difficile de lui donner ailleurs un support sur lequel on puisse compter !

— C'est pourtant bien commode, dit Gustave, de n'avoir pas de religion, on fait ce que l'on veut alors.

— Ce qu'on veut, mon ami, n'est pas toujours ce qu'on doit. L'homme ne peut être dans ce monde sans que le Créateur lui ait imposé des devoirs ; où prendra-t-il la force de remplir ces devoirs si vous lui ôtez la religion ? Ferez-vous voler un oiseau après lui avoir coupé les ailes, et rouler une pesante voiture si vous ôtez le cheval qui la traîne ?

— Il est vrai, M. le curé, dit Gustave un peu déconcerté, que ce serait difficile ; mais enfin qu'est-ce donc qui vous fait tant aimer cette religion que vous nous présentez comme nécessaire ? Que voyez-vous donc en elle qui vous oblige à la regarder comme l'œuvre de Dieu ? Je connais bien des gens, moi, qui ne la trouvent pas si belle, et qui la regardent comme rien du tout.

— Vous me faites là une bien grave question, Gustave, et j'en suis heureux pour vous et pour vos amis qui m'entourent, car vous m'obligez à défendre une cause qui m'est bien chère, et qui est la vôtre comme la mienne, quoique vous n'en conveniez pas encore. Laissez-moi donc vous dire à l'aise quels sont les principaux titres de la religion à notre con-

fiance, à notre amour, et pourquoi je croirais faire injure à Dieu, en ne la regardant pas comme un présent de sa main, comme un moyen de salut donné par lui, et qui doit nous paraître indispensable et nécessaire.

» Ce qui m'attache à la religion, mes amis, c'est que je trouve en elle tout ce qu'il faut pour m'éloigner du mal et me porter au bien ; pour rendre ma vie pure, irréprochable, non-seulement aux yeux des hommes, mais aussi devant Dieu qui voit le fond du cœur. Oui, ce sacrement de pénitence qui vous répugne tant, me semble, à moi, par la honte qu'il produit, par la douleur qui doit nécessairement s'y joindre et par la paix qu'il procure, le meilleur antidote contre le péché. Il est si facile d'arriver à ne plus se repentir quand on commence à ne plus se confesser ! Il est si facile de ne plus détester ses péchés quand on n'est plus forcé de s'en souvenir et de les avoir devant les yeux ! et pourtant, sans le repentir, comment voulez-vous que le pécheur puisse trouver grace et miséricorde ? Dieu est bon, mais il est juste, et il ne peut pardonner qu'au repentir.

» Oui, je crois cette religion vraie, parce que ses mystères, ses espérances, ses terreurs, ses enseignements, ses rigueurs, tout enfin, dans ce qu'elle nous présente, est de nature à éloigner le cœur du vice et à le porter à la vertu ; et je sens que Dieu doit exiger de l'homme cette innocence du cœur que la religion seule lui procure. Je ne vois qu'elle qui prêche la pénitence, qui pousse à la perfection et qui offre dans la prière, les sacrements et les pratiques de piété, un moyen de soutenir notre faiblesse et de nous rendre vraiment bons.

» J'aime la religion, je la crois vraie et je m'y

attache, parce que je vois que tout ce qu'il y a eu d'âmes éminemment vertueuses, pures, de l'aveu même de ceux qui n'ont pas de foi, s'est trouvé dans son sein Il me semble que si la religion ne venait pas de Dieu, elle n'aurait pas produit ce nombre prodigieux de saints qui déposent en sa faveur comme une nuée de témoins. Une mauvaise religion n'aurait pas inspiré aux Paul, aux Augustin, aux Bernard, aux Thérèse tant de zèle, de dévouement et d'amour. On ne peut pas supposer que Dieu, dans chaque siècle, ait laissé courir à une source impure les âmes les plus droites, les plus saintes, les plus ardentes à chercher la vérité; qu'il les ait, dis-je, toutes égarées en les conduisant là; qu'il leur ait ouvert une fausse porte pendant qu'elles frappaient pour entrer par celle qui conduit à lui, et qu'il leur ait donné une pierre pendant qu'elles lui demandaient du pain; ce que ne ferait pas pour ses enfants le plus mauvais de tous les pères.

» Je crois à la divinité de la religion, mes amis, parce qu'en étudiant l'histoire, je vois dans chaque siècle, les nations venir à elle les unes après les autres, et, en y entrant, dépouiller leur barbarie native, prendre des mœurs et des habitudes plus douces, pratiquer des vertus qui leur étaient inconnues. Ainsi je vois, au sixième siècle, les Anglais, convertis par le saint moine Augustin, embrasser la foi qui est aujourd'hui la nôtre; au septième siècle, les Germains de la Franconie; au huitième, une grande partie de l'Allemagne; au neuvième, les Vandales, les Bulgares, les Slaves, les Polonais, les Danois; plus tard, les Hongrois sous la conduite de leur saint roi Etienne, et les autres peuples du Nord. Dans les siècles suivants, le nouveau monde accourt vers la

religion à l'appel des nouveaux apôtres ; tous enfin viennent là comme les fleuves vont se jeter dans l'Océan ; et je me dis encore ici : Comment supposer qu'un Dieu bon se soit joué de toutes ces nations, et qu'il ait pris plaisir à leur imposer un joug inutile ou dangereux, en les amenant au christianisme et en les y rattachant ?

» J'aime cette religion, et elle me paraît divine, parce que je remarque dans ses croyances l'immobilité qui caractérise la vérité. Partout ailleurs je vois les opinions varier, je vois des idées nouvelles détruire les anciennes ; et je comprends cette mobilité, ce progrès dans tout ce qui vient de la main des hommes; mais ce qui vient de Dieu, ce qui est dit et révélé par lui ne peut pas être sujet au changement, attendu que ce qu'il dit est vrai et doit toujours demeurer tel. Aussi suis-je obligé de reconnaître l'action et l'assistance de Dieu là où je vois des doctrines qui se perpétuent, se conservent, se transmettent sans variations, sans ombre de changement. Si la religion pouvait être faite et refaite par les hommes, je n'y croirais plus, mes amis : ce qui m'attache à elle, c'est que je vois que son existence est indépendante de leur malice comme de leur secours, et que si Dieu veut bien se servir d'eux, il n'a pourtant pas besoin d'eux.

» J'aime cette religion et j'y crois, parce que je sens vivement qu'il n'y a que Dieu qui ait pu la soutenir au milieu des attaques continuelles dont elle a été l'objet depuis dix-huit siècles. Je m'abandonne à elle avec confiance, parce que je n'ai jamais vu personne se repentir au moment de la mort de lui avoir été fidèle. J'ai bien vu des hommes sans religion trembler dans ces derniers moments, et se ratta-

cher à la foi comme un navire près du naufrage à son ancre de miséricorde ; mais je n'ai jamais vu, ni un autre non plus, de vrais croyants regretter alors de l'avoir été. Ils ont pu craindre pour leurs œuvres, si elles ne leur paraissaient pas assez pures ; mais ils n'ont jamais tremblé pour leur foi ; elle leur inspirait plus que jamais, sur leur lit de mort, une souveraine confiance.... »

Le curé se tut alors ; il se fit un moment de silence dans l'assemblée. Gustave trouvait que ces raisons-là pouvaient en valoir d'autres, et il passait sa main sur son front et dans ses cheveux, sans y rien trouver qui pût ôter de leur force aux paroles qu'il venait d'entendre.

» Libre à vous, monsieur le curé, dit-il enfin, de croire à cette religion et de l'aimer ; mais si tout ce que vous venez de dire vous y attache, il y a une chose qui m'en éloigne, moi ; c'est qu'elle est intolérante votre religion, et qu'elle met le couteau sur la gorge à tous ceux qui ne pensent pas comme elle. Cela ne me paraît ni charitable ni bon.

— Et où avez-vous appris cela, mon cher Gustave ? dit le curé avec bonté. Ce sont des paroles que vous avez sans doute ramassées en courant dans la rue ; mais avez-vous pris soin d'examiner ce qu'elles pouvaient valoir ?

» L'intolérance de la religion, la comprenez-vous bien ? Oh ! non ; permettez-moi de vous dire que vos idées sur ce point sont fausses, et parce que la foi nous recommande de craindre l'erreur et de nous en préserver avec soin, vous vous imaginez qu'elle nous ordonne de haïr nos frères égarés. Vous vous trompez, Gustave ; laissez-moi vous le démontrer d'une manière sensible.

» Je suppose que dans ce moment vous sortiez avec Joseph, et que l'un se mette à dire, Il fait nuit; l'autre, Il fait jour. Pourriez-vous avoir raison tous deux en même temps? Non, ce ne serait pas possible; la vérité est une, et on ne peut pas transiger avec elle; un de vous deux aurait nécessairement tort.

» Que faudrait-il faire alors, mes amis? vous tirer aux cheveux? vous accabler d'injures? vous prendre à la gorge? Non, vraiment; il faudrait que celui qui a raison fît tous ses efforts pour convaincre l'autre de l'erreur dans laquelle il se trouverait; qu'il lui parlât avec bonté, et qu'enfin, s'il ne pouvait parvenir à le détromper, il se contentât de le plaindre, sans lui faire aucune injure ni aucun mauvais traitement, mais aussi sans adopter sa manière de voir, puisqu'il aurait la certitude qu'elle est fausse.

» Mon ami, voilà toute l'intolérance que vous trouverez dans la religion. Laissez-moi appliquer ici le raisonnement que je viens de faire. Il est clair que si un homme dit Jésus-Christ est Dieu, et qu'un autre dise Jésus-Christ n'est pas Dieu, ils ne peuvent point avoir raison en même temps, c'est impossible. Que doivent-ils faire alors? Se haïr? s'injurier? se battre? Pas du tout. Il faut que celui qui a le bonheur de posséder la vérité, et qui tient en main les preuves si solides de la divinité de notre adorable Maître, s'efforce de persuader à l'autre qu'il devrait croire à ce dogme fondamental, et par suite à toute la religion, dont il est la base et le point principal. S'il parvient à le lui persuader, ils jouiront en commun du pieux trésor de la vérité; s'il n'y parvient pas, c'est un malheur, il faudra en gémir; il faudra plaindre celui qui ne voit pas ou ne veut pas voir la

vérité ; il faudra détester l'erreur dans laquelle il est plongé ; mais le haïr, le persécuter,.... jamais !.... C'est un frère qui s'égare, et il doit être aimé jusque dans ses égarements.

» Voilà, mon ami, l'esprit de l'Eglise et son intolérance bien entendue. Intolérance pour l'erreur, charité vive pour les personnes, quelles qu'elles soient.

— Oh ! monsieur, dit Gustave, vous ne dites pas tout : est-ce que l'Eglise ne fait pas brûler, quand elle le peut, ceux qui ne veulent pas penser comme elle ?

— Les brûler, Gustave ! elle aurait donc tout-à-fait oublié les paroles de son divin Fondateur, qui pourtant sont écrites dans l'Evangile, où personne ne pourrait les effacer : « Allez, enseignez tous les peuples [1]. » Oui, enseignez-les, mais ne les brûlez pas. Votre mission, mes apôtres, consistera à persuader aux hommes la vérité dont vous êtes les dépositaires et les organes ; quant au jugement et au supplice de ceux qui refuseront de vous écouter, c'est l'affaire du Dieu qui vous envoie et non point la vôtre.

» Jamais on ne prouvera, Gustave, que l'Eglise se soit écartée de ses principes. Je dis l'Eglise, remarquez-le bien ; car si le roi et les autres puissances de la terre ont cru devoir déployer en certains cas une rigueur formidable contre ceux qui en méprisant la religion méprisaient aussi la paix publique et voulaient la troubler, il ne faut pas demander compte à l'Eglise de ce qu'elle n'a pas fait elle-même, ni la rendre responsable des cruautés et des vengeances particulières que son esprit n'avait pas dictées ! N'ayez pas peur, Gustave, en demeurant fidèle aux principes de l'Evangile, nous n'allumerons jamais devant vous

[1] MATTH. XXVIII. 20.

d'autre feu que celui de notre foyer, et je ne vois pas qu'il ait l'air de vous déplaire en ce moment.

— Vous me déroutez, Monsieur, dit Gustave, et pour un peu plus vous me rendriez dévot. Il y aurait pourtant bien de l'ouvrage à faire ; car je ne croirai jamais, voyez-vous, que le bon Dieu se mêle de nos affaires, qu'il aille jusqu'à compter les cheveux de notre tête. Je vois dans votre religion un tas de bêtises... Oh ! pardon, M. le curé, je ne pensais plus...

— Il est certain que le mot n'est pas flatteur, dit le bon prêtre en souriant; mais je l'accepte néanmoins comme historique, car vous n'êtes pas le premier qui l'ayez laissé échapper. Seulement je vous prie de remarquer que ceux qui se permettent sur la religion un semblable jugement n'ont pas à eux seuls tout l'esprit qui soit dans le monde. Il ne suffit pas d'avoir une pipe à la bouche, un bonnet renversé sur l'oreille et une canne à la main pour faire autorité dans des matières si graves. Des gens qui ne songent qu'à travailler pour gagner un peu d'argent, ou à s'amuser pour le dépenser, vous paraissent-ils dans les conditions voulues pour porter sur la religion un jugement qui ait quelque valeur? Pour moi, je ne le pense pas. Des millions d'hommes qui prononceraient sur une chose sans la connaître, sans l'avoir examinée et en la traitant avec toute la légèreté possible, oui, des millions d'hommes, en pareil cas, ne me feraient pas plus d'impression que la parole d'un enfant; et lors même que ces hommes auraient beaucoup d'esprit par ailleurs, qu'ils seraient de grands géomètres, d'habiles orateurs, de profonds métaphysiciens, leur jugement sera encore très-peu de chose pour moi, quand ils s'aviseront de condamner ma foi, ma religion, sans l'avoir assez étudiée, et de traiter de bê-

tises des vérités très-respectables, mais qu'ils n'ont entrevues que sous un jour faux qui les leur rendrait ridicules.

» Des bêtises, Gustave ! je ne puis guère digérer ce mot. Mais savez-vous que cette religion dont vous traitez avec tant de mépris les croyances et les pratiques, a paru très-vraie, très-digne de respect à une foule d'esprits éminents, qui l'étudiaient à fond et qui n'ignoraient pas les railleries dont on la couvre, les reproches qu'on lui adresse et les attaques dont elle est l'objet ? Pourquoi voulez-vous que la conduite de ces grands hommes ne soit rien pour moi, et que je ne regarde pas comme très-raisonnable de marcher en si bonne compagnie ? S'il y avait réellement dans la religion les puérilités que vous dites, comment ces hommes si éclairés et si saints ne les auraient-ils jamais découvertes ni même soupçonnées ?

» Tenez, mes amis, je lis dans ce moment un ouvrage remarquable et qui aurait certes plus d'actualité, de valeur et peut-être de succès que les deux tiers des ouvrages qu'on imprime aujourd'hui pour la défense de la religion ; c'est la réponse du célèbre Origène aux impiétés de Celse ; Celse, le Voltaire des premiers siècles, si ce n'est pas trop peu dire. Hé bien, lorsque je parcours les objections de ce célèbre incrédule, qui nous ont été conservées par son réfutateur, je ne puis m'empêcher de dire : Ceux qui lisaient alors les raisonnements serrés et captieux de Celse, et les railleries mordantes dont il les assaisonnait, devaient dire sans doute : Quelle folie que le christianisme ! quel tas d'absurdités ! et comment peut-on être si borné que d'y croire ? Et pourtant, lorsqu'on voit avec quelle puissance de raison et de sagesse, avec quelle haute convenance, quelle bonne

foi et quel ton de conviction le savant Origène réfute ces assertions calomnieuses; oh, comme on est frappé de l'excellence de la religion et des caractères de divinité qu'elle porte ! comme on sent vivement que si les rieurs ont dû être d'un côté, les vrais sages étaient certainement de l'autre ! Comme il est facile à Origène de souffler sur ces fades plaisanteries et de montrer, par l'accomplissement exact des prophéties, par de nombreux miracles dont Celse lui-même était forcé d'admettre l'existence, et par la vie si sainte, si pure des vrais chrétiens, que leur doctrine venait du Ciel et méritait autant de respect que Celse lui en accordait peu ! »

Et le pieux prêtre, profitant de l'attention dont le favorisait alors ce petit cercle d'auditeurs, prit en main le livre dont il venait de parler, et en lut des passages si clairs et si frappants, que tous les ouvriers, jetant les uns après les autres des regards sur Gustave, semblaient lui reprocher d'un commun accord la légèreté de ses paroles ; et quand la lecture fut finie, Joseph ne put s'empêcher de lui dire en souriant : « Mon ami, ce n'est pas avec des plaisanteries qu'on peut renverser des raisonnements si solides ; j'aimerais autant te voir attaquer avec des boules de neige ou des mains pleines de boue la vieille église que nous restaurons en ce moment, et que tu ne mettrais certes pas à terre avec ces armes-là. »



CHAPITRE XVIII

La Société des arts et métiers.

Quelque temps après le mariage de Joseph, un de ses amis vint lui faire une proposition à laquelle il s'empressa de souscrire. Il s'agissait d'entrer dans une société de secours mutuels, qui s'établissait alors dans la ville où ils se trouvaient, et qui avait spécialement pour but d'améliorer le sort de la classe ouvrière.

Pour le bien comme pour le mal, c'est l'union qui fait la force. L'homme isolé que peut-il? Uni à d'autres que ne peut-il pas? S'agit-il de défendre la patrie? des soldats rapprochés et unis forment une armée redoutable et quelquefois invincible. Veut-on entreprendre un de ces travaux gigantesques dont l'utilité doit se faire sentir au loin : une ligne de chemin de fer, de vastes canaux, l'exploitation de mines ou de carrières? une société se forme, les capitaux sont mis en commun, et voilà un levier capable de remuer tout un royaume.

La religion elle-même, comme tout le reste, emprunte sa force à l'union. Voilà ce qui a déterminé le Sauveur à lui donner pour lien la charité, dont l'effet si précieux est de réunir tous les cœurs en un, et par là de centupler leur force pour le bien. Il est remarquable que, quand il envoie ses disciples commencer cette guerre qu'il est venu déclarer aux vices et à

l'erreur, il leur prescrit d'aller deux à deux [1], et quand il leur recommande la prière, il veut qu'on cherche à se réunir pour la mieux faire, et il promet qu'en pareil cas la prière sera toute-puissante.

L'Eglise a bien compris la pensée du Sauveur, et elle s'est toujours efforcée de la réaliser. Elle-même n'est pas autre chose qu'une société de fidèles, ayant les mêmes lois spirituelles, les mêmes signes extérieurs, le même but qui est l'amour et le service de Dieu, les mêmes espérances. Les premiers chrétiens ont fait l'admiration de tout l'univers, par ce sentiment de pure et noble fraternité, qui forçait les païens à dire : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » En effet, ils se prêtaient secours et se soutenaient mutuellement, au point qu'il n'y avait plus de pauvres parmi eux, les riches leur donnant en abondance, et ils établissaient ainsi entre les conditions diverses la seule égalité qui soit vraiment réalisable sur la terre [2].

Les grandes choses que l'Eglise a enfantées dans chaque siècle, et dont quelques-unes tiennent pour nous du prodige, avaient leur source dans le principe d'association. Si les cathédrales s'élevaient comme par enchantement, à une époque où il semble que les ressources matérielles fussent moins abondantes qu'aujourd'hui ; si la science voyait s'élever aussi des monuments non moins remarquables dans un autre genre ; et si ces immenses travaux artistiques et littéraires auxquels la fortune d'un prince et les années d'un patriarche n'eussent pas suffi, arrivaient cependant au terme voulu et faisaient l'admiration des siècles suivants, n'est-ce pas à la réunion de plusieurs bras dirigés par une même pensée qu'on en était re-

[1] Cœpit eos mittere binos. MARC. VI. 7.
[2] ACT. IV. 34.

devable? Des populations entières, se levant à la suite de leur évêque, travaillaient comme un seul homme, et au bout de quelques années s'élevaient dans les airs la voûte hardie d'une église et sa flèche élégante, dont les pierres, taillées avec un art et une patience infinis, avaient presque la finesse de la dentelle et la solidité des pyramides d'Egypte.

Ainsi la raison inspire à l'homme le besoin de s'associer à ses semblables pour augmenter ses forces et son bien-être ici-bas, et la religion, en consacrant ce principe, en a fait elle-même la plus belle application.

C'est donc une bonne pensée que celle de fonder des associations de secours mutuels. Pendant que d'autres sociétés, dirigées par un mauvais esprit, s'agitent dans l'ombre, s'occupent tout bas à troubler l'ordre public, et y parviendraient facilement si la Providence permettait que les volontés qui conspirent pour le mal se réunissent toujours parfaitement dans la manière de l'exécuter, pourquoi les amis de l'ordre et de la paix ne s'uniraient-ils pas également pour procurer l'intérêt général en soignant d'une manière convenable l'intérêt des particuliers? L'esprit droit et sensé de Joseph lui avait fait comprendre de suite les avantages de l'association dont on l'invitait à faire partie. Il donna son nom des premiers, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus par leur empressement et leur zèle à grossir les rangs des sociétaires.

« Vraiment, disait-il à un de ses amis, je trouve que nous aurions grand tort de négliger les avantages que nous offre cette association; avec quelques francs mis en commun chaque année, et que nous aurions peut-être dépensés inutilement, chacun de notre côté,

nous allons nous créer des ressources précieuses pour nous tous, mais plus particulièrement encore pour ceux qui n'ont pas beaucoup d'aisance. Tant qu'on a de la santé, on s'aperçoit moins du besoin qu'on a des autres et on croit pouvoir marcher seul; mais dans la maladie, c'est une autre affaire; on est vraiment malheureux, quand on voit autour de soi une femme, des enfants, qui auraient besoin de notre travail pour vivre, et qui se trouvent à la charge du premier venu. Dans une société de ce genre, au contraire, les remèdes, les soins sont assurés à celui qui souffre, et le pain ne manque point à ses enfants lorsqu'il ne peut plus leur en donner.

» Et puis, il y a ordinairement un médecin attaché à ces sociétés, et il en devient l'ami particulier, le protecteur dévoué. Un malade pauvre et isolé pourra quelquefois ne pas être aperçu du médecin, ou bien il sera négligé, oublié par l'effet de circonstances qui ne supposent de mauvaise volonté dans personne, mais qui n'en sont cependant pas moins fâcheuses pour les pauvres malades. Ses parents, retenus peut-être par une timidité mal entendue, n'oseront pas aller frapper souvent à la porte du docteur, dont ils savent que les soins ne pourront pas être payés par eux. Ici, au contraire, une somme a été donnée par nous, et nous pouvons réclamer des soins, au double titre de la charité et de la justice. Tout cela me paraît très-précieux et n'est pas trop cher payé de dix ou douze francs par an. »

Joseph fut toujours très-fidèle aux règlements de sa société. Il était l'un des premiers rendus aux réunions périodiques qui avaient lieu à des époques rapprochées. C'était pour lui une véritable jouissance de se trouver parmi ces bons ouvriers, qui avaient de

leur côté une très-grande estime pour lui. « En se voyant souvent, disait-il, on apprend à se mieux connaître et on s'aime davantage. Deux cailloux qui se rapprochent font jaillir de ce contact une vive étincelle ; eh bien ! quand nous nous serrons la main en vrais amis, les cœurs même froids se réchauffent, et l'amitié paraît augmenter. »

Partout où Joseph trouvait un sociétaire, il croyait lui devoir des égards et un dévouement tout particulier. Son zèle redoublait lorsque quelqu'un d'eux était malade ; son tempérament robuste et vigoureux lui permettait de passer facilement, même après une journée de travail, la nuit au chevet des infirmes. Il le faisait souvent, et toujours avec un air de bonté et de complaisance qui doublait le prix du service rendu.

Il ne s'entendait pas mal à soigner les malades, et surtout il ne manquait jamais de recommander à ceux qui les visitaient de parler peu, de ménager leur état de faiblesse, même dans la convalescence, de ne rien leur dire de désagréable, et de ne pas se permettre de leur faire prendre quoi que ce pût être sans l'agrément du médecin. Il était inébranlable sur cet article, et disait que quand on avait mis sa confiance dans un homme qui la méritait, il était aussi ridicule que dangereux d'aller quêter par ailleurs mille conseils opposés les uns aux autres et d'en faire l'application à l'insu du docteur.

Joseph s'était procuré un petit ouvrage ayant pour titre *le Livre des malades*, et, comme il savait parfaitement lire et qu'il le faisait avec goût, les malades étaient les premiers, quand leur état le permettait, à lui demander de faire une petite lecture auprès de leur lit. Elle n'allait jamais à plus d'une page ou deux ; car en faisant du bien à l'âme de son ami

souffrant, Joseph n'aurait pas voulu augmenter la maladie corporelle ni en reculer la guérison. Peu et souvent, c'était sa devise, pour l'esprit comme pour l'estomac des malades.

Il n'aurait pas non plus voulu, par une crainte excessive, laisser mourir un des sociétaires sans lui procurer les secours de la religion ; et quand on lui disait que cela pourrait faire impression au malade et qu'il ne fallait pas s'exposer à lui porter dans l'esprit un coup fâcheux : « Sommes-nous donc des enfants, répliquait Joseph, et ne savons-nous pas tous que nous devons mourir un jour ? Sans doute il y a des précautions à prendre auprès d'un malade ; mais il ne faut pas en prendre trop, ni se faire une fausse idée du prétendu coup qu'on va lui porter. La religion dont on lui offre les secours, ne vient-elle pas pour le consoler, le fortifier, lui adoucir l'amertume des souffrances et le terrible coup de mort ?

» Vous vous imaginez que le prêtre en arrivant va lui crier : Vous êtes perdu. Mais pas du tout, il se présentera avec un visage plein d'espérance, comme ami d'abord, et soyez sûrs qu'avant qu'il soit longtemps, le malade l'aimera, lui ouvrira son cœur avec confiance, et cette confiance y fera naître la paix qui est quelquefois le remède le plus efficace aux maladies du corps. »

On le laissait faire ordinairement, et on n'avait jamais à s'en repentir. Les malades le remerciaient fort souvent de son zèle et de son attention ; et quelques-uns lui disaient : « Tu as bien fait, Joseph, d'aller chercher un prêtre ; je le désirais, mais je n'osais le demander, et personne n'avait le courage de m'en parler. »

Il y a tant d'hommes en effet qui sont chrétiens

dans le cœur sans avoir la force de le paraître au dehors ! Il y en a tant qui comprennent alors que s'ils ont été assez faibles pour négliger leurs devoirs pendant la vie, ce n'est pas une raison pour affronter en téméraires cette éternité dont la porte va s'ouvrir sous leurs pas et dont la religion peut seule leur dire tous les secrets !



CHAPITRE XIX

Un bon fils devient facilement un bon père.

Marguerite demeurait avec ses enfants. Elle avait un trop bon esprit pour pouvoir troubler en rien la paix de leur ménage. Jalouse, comme elle devait l'être, de l'affection de son fils, elle savait pourtant que Joseph devait être désormais moins à elle qu'à Mélanie, qui, en devenant son épouse, avait dû prendre la première place dans son cœur. Elle s'efforçait donc de rendre leur union aussi tendre et aussi solide que possible, par les bons conseils qu'elle donnait à l'un et à l'autre avec une rare prudence. Elle avait souvent gémi, en voyant le bonheur des familles troublé par la mésintelligence que faisait naître entre deux époux une belle-mère exigeante ou d'un caractère trop difficile.

Marguerite comprenait que chacun dans ce monde doit avoir son tour, et que si une jeune femme doit s'aider des conseils de ceux qui ont plus d'expérience qu'elle, il est pourtant juste qu'elle soit maîtresse dans la maison, et qu'elle s'accoutume à tenir en main le timon des affaires domestiques. Si elle ne réussit pas toujours, ou si elle se trompe quelquefois, est-ce une raison pour lui faire pendant des journées entières la mauvaise humeur, pour lui adresser à tous moments de petits reproches, des observations pi-

quantes et amères, et pour se plaindre sans cesse d'elle au mari, qui ne sait à qui donner raison ?

Ce n'est pas ainsi que Marguerite entendait les affaires. Elle se bornait à diriger doucement sa bru en la laissant agir et en s'effaçant à propos. Elle se souvenait d'avoir été jeune autrefois, et elle comprenait qu'à vingt ans on ne peut pas avoir autant d'expérience qu'à cinquante. Quand donc il arrivait à Mélanie de se tromper, ce qui peut arriver à tout le monde, Marguerite le lui faisait remarquer avec bonté ; mais elle choisissait d'ordinaire le moment où elles étaient seules ensemble ; et quelque modéré que pût être un reproche, elle ne l'adressait jamais à sa bru en présence de Joseph, encore moins devant leurs enfants.

Mélanie, si bonne elle aussi, était touchée de la délicatesse de cette conduite ; en sorte que Marguerite, qui n'avait pas l'air d'exiger l'affection de sa famille, la possédait néanmoins au plus haut degré et de la manière la plus convenable.

Joseph était plein d'attention pour sa mère : à table elle était toujours servie la première; quand elle parlait, tout le monde faisait silence, et lors même qu'il lui arrivait de ne pas raisonner juste en quelque chose, Joseph ne disputait point avec elle, il se contentait de lui faire respectueusement ses observations, et si la vieille mère tenait encore à son sentiment, Joseph ne s'irritait et ne s'emportait point, et changeant adroitement de conversation, il conservait toujours un visage agréable, et la paix n'était jamais troublée dans cette heureuse famille.

Quand Marguerite mourut, Joseph la pleura en bon fils. Deux souvenirs surtout faisaient couler ses larmes : celui des anciennes bontés de sa mère, des soins qu'elle avait pris de lui et qu'il se rappelait

alors dans les moindres détails, et aussi la crainte de lui avoir fait quelquefois de la peine ou de n'avoir pas été assez bon pour elle. Jamais on ne sent plus vivement ce qu'on devait aux auteurs de ses jours que quand on a eu le malheur de les perdre.

Il voulut qu'on plaçât sur les restes de cette mère chérie une tombe modeste, mais vraiment religieuse, et dont il donna lui-même le dessin. Le talent de Joseph et sa foi vive se retrouvaient dans ce petit monument. Il était d'un goût exquis dans sa simplicité, et parlait au cœur en plaisant aux yeux.

Joseph, qui avait souvent eu l'occasion de travailler dans les cimetières, ne déguisait point sa pensée sur la manière dont on traite aujourd'hui ces lieux de repos où l'homme va dormir d'un si long sommeil. Il respectait les lois et les usages qui de nos jours dans les grandes cités exilent les pauvres morts loin des regards de ceux qui les ont perdus; mais il ne pouvait s'empêcher de dire que les habitants des campagnes lui paraissaient en cela plus heureux parce qu'ordinairement les cimetières y sont placés au milieu même du village.

« On nous parle beaucoup, disait Joseph, des exhalaisons contagieuses qui peuvent émaner des tombeaux : pour moi je suis convaincu que lorsqu'on a donné aux fosses la profondeur voulue, il n'en sort point de mauvaise odeur, mais seulement des leçons utiles. Il y a soixante ans les morts dormaient tous au milieu des vivants; la santé des hommes en était-elle pour cela moins bonne et leur vie moins longue? Nos aïeux ne mouraient guère qu'âgés de quatre-vingts à cent ans, et aujourd'hui que les cimetières sont si loin de nos villes, voyez comme la jeunesse en fait rapidement le chemin. Ah! c'est qu'il y a

quelque chose qui précipite les hommes vers la tombe plus vite que l'odeur du cimetière : c'est le vice, le dérèglement et la corruption des mœurs. Laissez, disait Joseph, laissez la religion remédier à ce mal, et vous verrez la vie des hommes grandir en proportion de leur sagesse, sans que vous ayez besoin de reculer si loin ces êtres chéris que nous aimons tant à visiter et dont nous avons encore besoin de prendre des conseils. »

La tombe de Marguerite était surmontée d'une petite croix qui indiquait la route qu'avait prise l'âme de cette vertueuse mère en entrant dans l'éternité. Quelques mots, qui disaient son âge, l'amour de ses enfants pour elle, l'époque de sa mort, suffisaient à former son épitaphe. « S'il fallait, disait Joseph en pleurant, inscrire toutes ses vertus sur une tombe, la plus large n'y suffirait pas. Elles étaient, du reste, imprimées dans les cœurs de tous ceux qui avaient connu cette vertueuse mère. »

Joseph, Mélanie et leurs enfants allaient souvent visiter cette tombe le dimanche au soir. Les enfants y répandaient des fleurs à pleines mains; Joseph et son épouse, des larmes et des prières.

La famille de Joseph était nombreuse. Le premier de ses enfants s'était envolé au ciel à l'âge de trois mois; mais depuis il en avait eu cinq : deux garçons et trois filles, dont les âges étaient assez rapprochés. Le soin de leur éducation l'occupait sans cesse, et il était bien secondé par Mélanie.

Ses garçons étudièrent où s'était formé jadis leur vertueux père, et ils lui donnèrent l'un et l'autre beaucoup de satisfaction. On entendait leur nom revenir souvent dans les distributions de prix; et Joseph, en pareil cas, n'aurait pas changé son

sort contre celui du premier de tous les potentats.

Il leur faisait lire à la veillée les ouvrages qu'ils avaient eus pour récompenses, et tenait ses plus petites filles sur ses genoux pendant que la plus grande travaillait à côté d'eux avec la mère.

Joseph ne connaissait point de jouissance comparable à celle que doit trouver un bon père dans l'intérieur de sa famille. Il plaignait de tout son cœur ceux de ses amis qui ne se trouvaient bien que hors de chez eux, qui y prenaient à peine leurs repas en courant et ne rêvaient de bonheur qu'au théâtre et au café. « Mon théâtre, à moi, disait-il en riant, c'est ma maison. Il s'y passe bien quelquefois de petites scènes désagréables, car les meilleurs enfants ne sont pas sans défauts; mais il y a aussi des moments bien heureux dans ces épanchements mutuels de cœurs qui s'aiment, et qui s'aimeraient beaucoup moins s'ils se voyaient moins souvent réunis. »

Je ne comprends pas, en effet, comment de pauvres enfants peuvent être ce qu'ils doivent pour leur père, quand celui-ci n'a jamais l'air de se plaire dans leur compagnie; qu'il ne rentre à la maison que pour y laisser voir sa mauvaise humeur ou sa colère; qu'il échappe à leurs petites caresses comme à un supplice, et qu'il les laisse toujours seuls avec leur mère, que les pauvres enfants voient pleurer bien souvent. « C'est un système qui ne me va pas, disait Joseph; il a beau devenir commun aujourd'hui, j'espère bien me préserver de sa contagion. »

Si on avait demandé aux trois petites filles de Joseph qui elles aimaient mieux de leur père ou de leur mère, on les aurait mises dans un cruel embarras. Elles n'avaient jamais pensé à établir une différence entre ces deux cœurs, qui n'en faisaient qu'un pour

elles, et qui conspiraient sans cesse au commun bonheur de la famille. Le moindre désir de Joseph était un ordre pour ses filles; et quand on leur demandait quelque chose qu'elles savaient ne pas lui convenir, on n'en obtenait rien autre chose que cette réponse : « Bon père ne serait pas content. »

Mélanie consultait les goûts de son époux dans les moindres choses qui avaient rapport à la conduite de ses filles. Quoique très-capable de les diriger elle-même, elle voulait toujours que la direction partît de plus haut.

Joseph, qui savait que l'uniformité de l'extérieur contribue à rappeler aux enfants l'union qui doit régner entre eux, voulait que ses filles fussent toujours vêtues d'une manière uniforme; c'était une véritable joie pour lui et pour elles.

Leur mise était très-simple et convenable aux filles d'un honnête ouvrier. Il n'aurait pas fallu qu'on proposât à Joseph de semer en abondance les rubans sur ces petites têtes et de leur donner un faux air de grandes demoiselles : « Non, non, disait-il, ne me parlez pas de cela; plus mes filles grandiront, plus je serai sévère sur ce point. Je ne veux pas qu'elles soient jamais tentées de rougir de leur pauvre père, ni que quand elles iront par la ville avec leur mère on puisse dire : Où vont donc ces demoiselles avec leur servante?

» Quand elles seront mariées, ajoutait Joseph, elles feront comme il leur plaira, ou plutôt comme il plaira à leurs maris, ils seront les maîtres alors; mais aujourd'hui c'est moi qui le suis, et je crois rendre service à mes filles en les tenant ainsi sur la ligne de cette simplicité chrétienne qui est sans contredit la plus belle parure des femmes. Songeons à rendre nos

enfants bons, à les mettre en état de devenir plus tard quelque chose, et si la Providence les en trouve dignes, elle leur dira peut-être un jour : Ma fille, montez plus haut. C'est son affaire à elle. Nous aurions beau charger nos enfants de dentelles et de dorures, nous ne les rendrons pas plus grands pour cela. C'est une mauvaise spéculation que de vouloir pour ainsi dire forcer la main au bon Dieu. Je plains de tout mon cœur les parents qui pour élever bien haut leurs enfants croient qu'il suffit de les mettre sur des échasses ; moi, je crois qu'il vaut mieux s'efforcer de leur faire acquérir un mérite solide que de viser au clinquant et de les pousser à une fausse grandeur qui n'est souvent que le marche-pied de la misère.

Joseph se conduisit toujours d'après ces principes, et il eut la consolation de voir ses filles devenir en grandissant de bonnes femmes de ménage, et rencontrer toutes de bons partis, qu'elles dûrent à l'excellente réputation dont elles jouissaient plus encore qu'à toutes les qualités extérieures dont elles étaient douées.

Joseph, qui aimait beaucoup les pauvres, avait accoutumé de bonne heure ses enfants à les aimer aussi. A ses yeux l'aumône n'était pas seulement un conseil, c'était un devoir rigoureux. Il la faisait en proportion de sa petite aisance, c'est-à-dire que ses largesses n'étaient pas considérables ; mais pourtant elles étaient réelles et visibles. On savait que Joseph était charitable et qu'il trouvait mille moyens de venir au secours des indigents.

Cette générosité n'était pas du goût de tout le monde ; on lui disait quelquefois qu'il avait tort de dépouiller ses enfants pour couvrir les étrangers.

« Je ne les dépouille point, disait Joseph ; au con-

traire, je travaille dans leurs intérêts en appelant sur leur tête les bénédictions de Dieu. Ils seront toujours les premiers servis; mais ils ne sont pas les seuls à qui je crois devoir mes services. Si je suis père, je suis chrétien aussi, et le Code civil n'est pas ma seule loi. L'Evangile a toujours été ma règle, et j'y vois clairement qu'il faut donner si nous voulons que Dieu nous donne. Vous me dites que j'ai beaucoup d'enfants, c'est vrai; mais je m'imagine en avoir un de plus, et c'est Jésus-Christ lui-même qui s'est mis dans les pauvres pour recevoir mes secours, et qui saura bien les reconnaître dans l'autre monde, peut-être même dans celui-ci. »

En effet, nous allons voir les bénédictions de tout genre entrer dans la maison de Joseph, pendant que les aumônes en sortaient pour aller se répandre dans le sein des malheureux.



CHAPITRE XX

L'entrepreneur.

Au nombre des amis et protecteurs de Joseph, se trouvait un riche négociant dont la bienfaisance était connue de toute la ville, où il faisait depuis longtemps un commerce fort étendu. Cet homme, vraiment honorable, s'était acquis l'estime publique par une probité si parfaite et si soutenue qu'elle était devenue provérbiale dans le pays. Sa parole était plus qu'un serment dans les affaires, et les habitués de la bourse n'auraient point pardonné à qui eût osé mettre en doute la loyauté de M. Pinel.

On voyait clairement que l'égoïsme ne le dirigeait pas, et qu'en soignant ses propres intérêts il était dévoué aux intérêts de tous. Avec lui un liard était un liard quand il le devait à quelqu'un ; mais il n'y regardait pas de si près quand il était question d'exiger ses propres droits ou de risquer quelque chose dans l'intérêt des malheureux.

Dans les temps de disette et de calamités, il n'avait jamais spéculé sur la misère publique pour grossir ses revenus. Au contraire, c'était dans ces circonstances critiques que M. Pinel montrait le mieux sa générosité. Ses mains et son cœur s'ouvraient pour répandre des aumônes, qu'il ne faisait pas sonner haut, mais qui étaient trop abondantes pour n'avoir

pas de retentissement. Aussi était-il chéri de la classe pauvre, qui le regardait moins comme un bienfaiteur que comme un père, et, si la moindre menace eût été lancée contre lui dans un moment d'exaspération publique, tous les malheureux seraient accourus pour faire la garde autour de lui et protéger une existence si précieuse.

Cet estimable négociant aimait beaucoup Joseph et cherchait depuis long-temps l'occasion de lui être utile : un jour il le prit à part.

« Joseph, lui dit-il, vous commencez à n'être plus jeune, votre famille est nombreuse. N'auriez-vous point envie de vous faire un avenir un peu plus brillant que celui qui attend la vieillesse d'un simple ouvrier ? Je sais que votre amour pour le travail et le bon ordre qui règne dans votre maison vous ont mis au-dessus du besoin ; vous pouvez vous soutenir honorablement ; mais ne pourriez-vous pas grandir un peu, et n'y a-t-il pas dans cette tête des éléments pour faire un entrepreneur ?

— Monsieur, dit Joseph, je vous remercie bien sincèrement de l'intérêt que vous me portez ; j'ai déjà pensé fort souvent à ce que vous me dites là ; mais j'ai toujours été retenu par la crainte de ne pas pouvoir remplir les engagements que je contracterais, et de manger mon petit avoir au lieu de le grossir.

— Cette crainte, Joseph, fait l'éloge de votre délicatesse, mais il ne faut point la pousser trop loin. Qui ne risque rien n'a rien, et celui qui regarde trop quel temps il fait ne sèmera jamais [1]. Ecoutez, je suis votre ami ; vous n'en avez probablement jamais douté, mais je veux vous en donner une nouvelle preuve au-

[1] Qui observat ventum non seminat; et qui considerat nubes nunquam metet. Eccl. xi. 4.

jourd'hui. Je suis bien assez fort pour vous servir de caution, n'est-il pas vrai ? Hé bien, Joseph, je vous offre mon appui. Marchez ; je serai derrière vous. Si on ne m'eût pas aidé moi-même quand j'ai mis le pied dans l'échelle, je n'aurais pas acquis la position brillante que j'occupe aujourd'hui. Il faut qu'à mon tour j'en mette d'autres sur le chemin de la fortune. Je ne crois pas pouvoir faire plus bel usage de la mienne.

» Comptez donc sur moi, Joseph. Je ne vous offre rien dans ce moment, parce que je sais que vos économies et votre petite aisance vous permettent de vous lancer tout seul ; je veux que vous en ayez la gloire. Mais si vous venez à broncher, je suis là. Mon rôle, ajouta-t-il en souriant, sera celui d'un homme qui veut apprendre à un autre à nager. Il se contente de tenir légèrement sa main sous la tête de son élève, et lui laisse ensuite remuer tout seul bras et jambes ; ce secours n'a l'air de rien, et pourtant il empêche l'apprenti nageur de s'enfoncer.

— Je suis vraiment confus de votre bonté, Monsieur, reprit Joseph, et je me croirais coupable en ne profitant pas de vos offres bienveillantes. Oui, je me sens assez de courage pour l'entreprise à laquelle vous me poussez ; et, puisque la Providence se fait si bien représenter aujourd'hui près de moi, je ne doute pas qu'elle n'ait l'intention de me bénir, et je vais tendre mes voiles avec la plus grande confiance. »

Effectivement Joseph se mit en mesure de pouvoir prendre rang parmi les entrepreneurs, et tout le monde en fut bien aise, parce que les personnes qui le connaissaient n'avaient pas moins de foi dans sa probité que dans celle de M. Pinel, et tout le monde lui voulait du bien.

Il se présenta une petite affaire ; Joseph fit des soumissions, et il eut l'adjudication des travaux. Ce début devait lui être favorable. Les ouvriers qu'il employait lui étaient dévoués et tenaient à le faire réussir. On ne fut dérangé ni par le mauvais temps ni par aucun accident fâcheux. Au jour voulu, Joseph remit les travaux à l'architecte, qui, en les agréant, dut faire au nouvel entrepreneur des compliments mérités.

Joseph n'avait pas fait encore d'immenses profits, mais il s'était fait connaître et estimer dans sa position nouvelle. On parla de lui en ville ; M. Pinel ne dormait pas; tous ses amis, et il en avait qui pouvaient compter, promirent de ne point oublier Joseph, dont la clientèle grandit au point que quelques années plus tard il avait pris rang parmi les forts entrepreneurs.

Comme d'autres, il eut sans doute des pertes à essuyer, mais il y fit face, sans avoir même besoin de recourir à son protecteur ; et, comme il agissait toujours avec une rare bonne foi, se contentant d'un gain modéré et soignant parfaitement son ouvrage, il n'en manquait jamais et pouvait réparer surabondamment toutes ses pertes.

« N'allons pas trop vite, disait-il quelquefois ; il ne suffit pas de faire fortune, il faut la faire solidement. J'en ai connu qui n'avaient point assez de délicatesses sur les moyens de s'enrichir. Ils ont beaucoup ramassé en peu de temps, mais le bien mal acquis ne leur a pas profité ; il a mis moins de temps encore à s'en aller qu'il n'en avait mis à venir. »

Ce que disait Joseph, il le faisait, et nous allons en donner la preuve.

Un riche propriétaire vint une fois chez lui, et lui dit en l'abordant :

« J'ai une affaire d'or à vous offrir. Vous allez gagner, si vous voulez, mille francs là où un autre n'en gagnera pas cinq cents. »

Et le propriétaire exposa fort au long l'affaire dont il s'agissait. Joseph l'écoutait sans rien dire. Quand il eut long-temps parlé et donné à son entreprise, fort peu délicate, un faux air de justice et de probité :

« Je comprends, dit Joseph, tout ce qu'il y aurait à gagner pour moi dans cette affaire. En l'envisageant sous certains rapports, elle est fort belle et a de quoi séduire. Mais, Monsieur, il faut tout voir, et il m'a semblé y découvrir quelque chose avec quoi l'honneur ne se concilie pas.

— Oh ! fit le propriétaire, vous êtes bien délicat, et vous y regardez de bien près. J'en trouverai d'autres qui passeront sans peine sur cette difficulté. Remarquez bien qu'il s'agit d'un sac à gagner ; mais c'est de l'or en barre.

— Je le vois bien, reprit Joseph, mais ce ne serait pas de l'or pur. Il faudrait mettre un alliage de fourberie, et je ne saurais jamais m'y décider.

— Vous avez grand tort, dit l'autre, de reculer devant les exigences d'une morale si austère et si gênante ; mais savez-vous que tout le monde vole et trompe aujourd'hui ? C'est la mode ; il faut bien hurler avec les loups. Allons, décidez-vous, Joseph. Envoyez-moi promener tous ces scrupules et cette bigoterie. Mettez votre main là, et prêtez-moi votre concours pour une affaire où nous aurons tous deux le gras du pot.

— Encore une fois, Monsieur, dit Joseph, je vous prie de ne point insister. Je voudrais vous être agréable, mais la conscience....

— La conscience ! la conscience ! s'écria le pro-

priétaire en branlant la tête avec un air de mépris, c'était bon autrefois cela, mon ami, mais aujourd'hui on ne connaît plus de conscience; elles sont mortes et enterrées.

— Pardonnez-moi, Monsieur, reprit Joseph en se redressant avec dignité et en posant la main sur sa large poitrine, les consciences ne sont pas toutes mortes, car j'en sens une qui bat ici bien vivement et qui se soulève à la proposition que vous lui faites.

— Bonjour, mon ami, » dit le propriétaire en prenant son chapeau.

Joseph le reconduisit en silence. Il n'y avait plus rien à dire, de part ni d'autre.

« Mille francs de perdus, murmurait tout bas Joseph en rentrant chez lui; ce serait beaucoup si l'honneur ne s'était pas trouvé dans l'autre bassin de la balance; mais quand on a sauvé son honneur, on doit regretter peu tout le reste. En vérité, je crois qu'un honnête homme vaut un peu trop pour se vendre mille francs. »

Ce ne fut pas le seul sacrifice auquel Joseph fut soumis pour demeurer fidèle à ses principes. Plus d'une fois il recula devant des entreprises fort avantageuses, parce qu'il se serait vu forcé, en les adoptant, de faire travailler les ouvriers le dimanche comme les autres jours, et il n'entendait pas plaisanterie sur cet article.

« Si personne, disait-il, ne donne l'exemple du respect dû à ce saint jour, on finira par le méconnaître entièrement, et ce mépris de la loi de Dieu attirera sur nous ses malédictions. On a beau me dire que puisque les ouvriers mangent les jours de fêtes comme les autres jours ils doivent travailler également ces jours-là, je soutiens, moi, que s'ils em-

ploient bien leur temps dans la semaine, et s'ils n'en passent pas la moitié au cabaret, ils gagneront assez pour se nourrir le dimanche.

» Soyez tranquilles, mes amis, disait-il aux ouvriers qui dépendaient de lui, le repos du dimanche n'a conduit personne à l'hôpital, et le repos du lundi a plongé bien des gens dans la misère. Ceux de vos camarades qui affectent de dresser leurs échelles dans les rues les jours de dimanche, et d'y tailler des pierres, au scandale de tous ceux qui passent, pour aller aux offices ou ailleurs, voyez si leurs affaires ont l'air de marcher mieux que les vôtres. Ils se donnent le plaisir d'être impies, voilà tout; mais ils n'en sont ni plus riches ni plus gras, et ce n'est pas de l'argent qui rentre chez eux, c'est de l'eau. »

Les ouvriers de Joseph comprenaient la sagesse de ses observations, et comme il les payait fort exactement et ne leur faisait rien perdre, ils n'avaient garde de le quitter pour s'aller mettre au service de gens chez qui ils n'auraient certes pas trouvé les mêmes garanties.

Joseph aurait bien voulu pouvoir s'affranchir de l'usage de payer ces hommes le jour du dimanche : par malheur, la coutume sur ce point avait tellement prévalu qu'il se vit obligé de la suivre. Mais il avait eu soin de déclarer que jamais il ne donnerait un liard à ses ouvriers pendant le temps des offices. On le savait, et personne ne le trouvait mauvais. L'argent était prêt, les comptes en règle, l'heure fixée, et tous les moments si bien ménagés, que personne n'était obligé d'attendre, et que Joseph se trouvait presque toujours en mesure d'assister aux offices de sa paroisse, ce qui était pour lui une consolation, et pour tous ceux qui le voyaient un spectacle bien édifiant.

CHAPITRE XXI

Une belle vengeance.

La prospérité dont jouissait notre vertueux Joseph avait depuis long-temps produit son effet ordinaire; elle avait excité l'envie de ceux qui ne réussissaient pas aussi bien que lui et qui n'avaient pas une âme assez noble pour pouvoir lui pardonner ses succès.

Parmi les jaloux, et au premier rang se trouvait un conducteur de travaux, qui aurait bien voulu s'élever comme Joseph, mais qui n'avait pas pris pour cela les mêmes moyens. Doué d'une grande facilité pour le travail, il aurait pu réussir; mais malheureusement il ne se donnait pas de bon cœur à l'ouvrage : il voulait toujours faire vite sans s'occuper de faire bien. Son unique étude semblait être de gagner de l'argent, et il ne croyait jamais en gagner assez. Du reste, il exerçait sur ses ouvriers une vigilance molle et lâche qui ne retenait point ceux-ci dans le devoir. S'il se trouvait auprès du chantier un café ou un cabaret, notre homme y faisait de longues et fréquentes visites. Il fallait très-souvent l'aller chercher là, pour l'obliger à venir voir les travaux, sur lesquels pourtant il aurait dû sans cesse tenir l'œil ouvert. Les entrepreneurs ne pouvaient avoir en lui qu'une demi-confiance, ni se reposer qu'avec crainte sur un homme que pourtant on aurait voulu favoriser, et qui jus-

qu'alors avait toujours mérité l'estime et la considération des honnêtes gens.

Marius Validon, c'était le nom de cet homme, ne pouvait jamais entendre parler de Joseph sans éprouver une irritation visible qui trahissait la jalousie dont son âme était dévorée. Pendant bien des années il chercha les moyens de lui nuire, et il y réussit quelquefois. S'il savait que Joseph devait être chargé d'une entreprise, il se mettait toujours en travers pour lui barrer le passage. Il inventait contre lui mille calomnies affreuses, faisait parler quelquefois à sa place des bouches moins suspectes, mais non moins perfides ni moins artificieuses; et, quand on disait du bien de Joseph, il ne manquait jamais de s'en moquer comme d'un misérable qui jouait le rôle de dévot pour se faire des amis et qui trompait avec une adresse de tartufe ceux qui lui donnaient leur confiance.

Joseph se défendait de tous ces reproches par une conduite de plus en plus sage et honnête; car il savait que la meilleure manière de faire tomber les calomnies, c'est de faire en sorte qu'elles ne puissent porter sur rien de solide. Le temps alors en fait justice, bien plus sûrement que tous les autres moyens qu'on pourrait prendre pour les détruire.

Cependant si Joseph savait se taire et imiter quelquefois le silence du Sauveur dans sa Passion [1], il savait aussi parler et se défendre à propos. Mais, en le faisant, il évitait de rendre à Marius les coups de langues outrageants qu'il en avait reçus, persuadé que la charité chrétienne ne doit pas rendre le mal pour le mal, mais qu'elle ne doit songer qu'à triompher du mal à force de faire le bien [2].

[1] Jesus autem tacebat. MATTH. XXVI. 63.
[2] Vince in bono malum ROM. XII. 21.

Marius n'en devenait pas meilleur. On eût dit que les ménagements de Joseph ne faisaient qu'ajouter à la malice obstinée de son ennemi. Après avoir épuisé les calomnies et les injures, ce misérable voulut en venir jusqu'aux voies de fait. Plusieurs fois il chercha Joseph avec l'intention de lui donner de mauvais coups. Mais celui-ci eut le bonheur d'éviter les embûches secrètes qui lui étaient dressées.

Et du reste, on aurait pu conseiller à Marius d'y regarder à deux fois avant de se commettre seul à seul avec Joseph ; car celui-ci n'ignorait point qu'en cas de légitime défense il est permis de repousser la force par la force, et il était, lui aussi, de taille à se défendre hardiment.

D'autres, à sa place, et avec le sentiment d'une supériorité bien marquée, n'auraient peut-être pas été fâchés d'une rencontre qui leur aurait permis de refouler à coups de poing, dans la bouche de Marius, toutes ses indignes paroles. Mais Joseph, qui savait qu'en fait de disputes et de batailles les meilleures ont toujours des résultats fâcheux ; qu'elles sont souvent mal interprétées dans le public, et que si l'un des champions porte les coups, l'un et l'autre portent ordinairement la responsabilité du fait ; Joseph donc, qui ne voulait pas s'attirer la réputation d'un batailleur, aima mieux faire usage de la force de son âme que de celle de son corps ; et, méprisant les vaines clameurs et les défis insultants de son adversaire, il persévéra dans la pratique de la modération, dont tous les gens sensés lui surent gré.

Marius, ne pouvant le surprendre ni lui faire à lui-même tout le mal qu'il aurait voulu, cherchait à se dédommager en l'attaquant d'une manière indirecte dans ses enfants, qu'il enveloppait tous dans la

persécution dont leur père était l'objet. Il les faisait insulter et attaquer à tous propos par ses propres enfants, devant lesquels il ne cessait d'invectiver contre Joseph, s'efforçant de leur faire épouser la haine qu'il portait à son rival.

Il prenait surtout un malin plaisir à semer des propos outrageants contre les filles de Joseph, sachant bien que l'attaquer dans l'honneur de ses filles c'était le blesser à la prunelle de l'œil ; et ce fut en effet ce qui fit le plus souffrir le bon Joseph.

Il aurait bien pu, ici surtout, se venger facilement en renvoyant la balle à son adversaire, dont la famille n'était certes pas à l'abri de reproches, et dont les filles, en particulier, toutes pleines d'une fierté et d'une suffisance qui ne leur permettait pas de prendre de conseil de personne, se laissaient aller trop facilement au gré de leurs caprices et montraient une légèreté qui scandalisait les moins scrupuleux.

L'une d'entre elles, s'obstinant à recevoir les visites et les cadeaux d'un jeune homme qui n'était pas de sa condition, et que néanmoins elle cherchait à rencontrer dans les maisons qu'ils fréquentaient tous deux, était l'objet de mille railleries secrètes et devenait la fable de tout un quartier.

Joseph le savait bien ; mais il était trop charitable et trop prudent pour pouvoir se plaire à faire ressortir encore davantage la folie de cette jeune personne, dont pourtant il aurait pu faire retomber l'odieux sur les parents, qui étaient par leur négligence la première cause de ce mal.

Joseph se bornait à les plaindre ; et quand on lui faisait remarquer combien il lui serait facile de se venger en exploitant cette veine : « Je ne serai que trop bien vengé, disait-il, sans avoir besoin d'en

prendre la peine. Pauvre famille! elle se fait plus de tort à elle-même que vous le pensez. J'ai toujours entendu dire que celui qui creuse la fosse tombera dedans, et que la pierre se retournera contre celui qui l'aura roulée [1]. »

Joseph était alors prophète sans le savoir; mais ce n'était pas lui qui devait donner à la prophétie son accomplissement.

Le premier des grands coups que la Providence porta à Marius fut de lui enlever son épouse, qui mourut après une maladie longue et douloureuse, pendant laquelle il épuisa toutes ses ressources et fut même obligé de recourir à la charité de ses amis.

Cette mort laissa un grand vide dans la maison, où les enfants, jeunes encore et mal élevés, n'étaient point en état de remplacer leur mère.

Marius dut songer à prendre une servante; il en rencontra une dont on lui vantait avec raison la forte tête, mais qui n'était pas si bien pourvue du côté du cœur. Cette femme dure et impérieuse s'érigea bientôt en maîtresse et devint pour les enfants de Marius une espèce de mégère qui les tourmenta cruellement.

Et pourtant elle devenait de jour en jour plus nécessaire à Marius pour l'entretien de sa maison et la tenue du ménage. Il crut apporter un remède au mal en élevant cette femme au rang de son épouse; mais il se trompa. A peine furent-ils mariés que la maison, qui jusque-là ressemblait aux galères, parut se transformer en enfer. Les disputes n'avaient point de fin, et elles se terminaient le plus souvent par des batailles qui avaient dans tout le quartier un déplorable retentissement.

Marius n'y tenait plus; et trouvant sa position in-

[1] Prov. xxvi. 27.

tolérable. il songeait à s'y soustraire par une espèce de divorce, quand la mort se chargea de lui épargner le scandaleux éclat d'une telle séparation. Il fut atteint d'une fièvre cérébrale, et mourut en peu de jours, laissant sa maison dans le plus triste état.

Plusieurs années se passèrent. Joseph se trouvait un jour en voyage à une cinquantaine de lieues de chez lui. Il entendit parler à l'hôtel d'une fâcheuse affaire qui avait eu lieu la veille dans le quartier. Un jeune ouvrier étranger au pays, s'étant battu avec un de ses amis. au café de la Réunion, y avait fait pour dix écus de dégât. La police avait mis la main sur lui, il était en prison, et on ajoutait que, n'ayant ni ce qu'il fallait pour couvrir cette dette, ni personne qui voulût répondre pour lui, sa position était vraiment fâcheuse.

Joseph prit en pitié ce malheureux jeune homme, et son intérêt redoubla quand on lui eut dit de quel pays était le prisonnier. Il se trouvait être de la même ville que Joseph; c'était un compatriote.

Joseph se rend à la prison; il obtient sans peine une entrevue avec le jeune détenu, qu'il sera peut-être, disait-il, en position de protéger. Quel est son étonnement quand il reconnaît Edouard, le fils aîné de Marius, et celui qui avait toujours le mieux servi la malice de son père !....

Joseph sentit le feu de l'indignation courir dans tous ses membres. Ce mauvais sujet valait-il la peine qu'on fît quelque chose pour lui? la conduite affreuse de son père ne l'en rendait-elle pas indigne? n'était-ce pas une occasion favorable pour se venger?

Oui : mais il y avait deux manières de le faire : l'une consistait à laisser Edouard se tirer de là comme il le pourrait, et à jouir en secret de son embarras;

l'autre était cette vengeance sublime dont l'Evangile a tracé les règles, et que saint Paul résume dans ces mots : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire [1]. »

Entre ces deux espèces de vengeances, le choix de Joseph ne devait être ni douteux ni difficile ; il était chrétien et profondément pénétré des principes de sa religion.

« Edouard, dit-il après s'être un peu remis de son émotion, vous savez tout ce que m'a fait votre père ? J'ai dit bien des fois tout haut que je lui pardonnais. Quelques personnes ont paru croire que ce n'était qu'en paroles et que je gardais au fond du cœur le désir de me venger.

» Je suis heureux que la Providence me fournisse l'occasion de donner ici une preuve sensible et incontestable de mes vrais sentiments. Voilà trente francs, Edouard ; je ne vous les prête pas, je vous les donne. Je ne vous demande que deux choses : l'une, que vous n'alliez pas plus loin dans la mauvaise route qui vous a été tracée et où vous avez marché jusqu'à ce jour ; l'autre, que vous disiez à tous ceux qui pourraient encore en douter, que Joseph a pardonné du fond du cœur à votre malheureux père. »

Et Joseph, sans attendre la réponse d'Edouard qui était resté muet de surprise et de joie, sortit après avoir jeté sur la table six pièces de cinq francs.

[1] Rom. XII. 29.



CHAPITRE XXII

Toujours sur la même ligne.

Il y a des hommes qui se laissent guider dans les meilleures choses plutôt par leur goût et par l'attrait du moment que par les règles d'une prudence éclairée. Ces hommes-là sont sujets à revenir quelquefois sur leurs pas, et après en avoir fait trop ils arrivent souvent à n'en pas faire assez.

Joseph sut éviter cet écueil, et sa conduite en fait de religion, comme en tout le reste, ne varia jamais.

Un de ses amis, dont la dévotion avait quelque chose d'exagéré, lui faisait des reproches de ce qu'il ne venait pas à tous les saluts du Saint-Sacrement et à tous les sermons qui se donnaient en ville.

« Je voudrais le pouvoir, disait Joseph, et il me semble qu'alors je le ferais avec bonheur; mais je ne puis prendre une habitude qui ne se concilierait pas avec les devoirs de mon état. L'Eglise, si sage en toutes choses, ne nous a pas imposé des obligations trop nombreuses; je respecte son esprit, et je ne veux pas être plus sage que cette bonne Mère. Je sais ce qu'elle ordonne, je sais ce qu'elle conseille. Ses ordres, je les suis toujours; ses conseils, je les respecte; je félicite ceux qui sont en position de profiter de tout, mais ce n'est pas encore moi. Si plus tard j'acquiers une position indépendante, je me don-

nerai sous ce rapport un peu plus de latitude. En attendant, je me borne à l'essentiel et ne vais guère au-delà : mais j'y tiens par le fond de mes entrailles. »

Il y avait pourtant une pratique de surérogation à laquelle Joseph s'était beaucoup affectionné, et qui fut la grande consolation de toute sa vie : c'est l'assistance à la messe les jours de la semaine.

« Chacun, disait-il, prend son plaisir où il le trouve ; je connais de mes amis qui ne manquent pas un seul soir de l'année d'aller au café ; il leur faut quelquefois se coucher tard pour cela. Hé bien, moi, j'ai pris l'habitude de me lever de bonne heure ; et comme en ville il y a une foule d'églises où des messes se disent à toute heure, j'ai le moyen de satisfaire ma dévotion sans qu'il m'en coûte rien de plus qu'une demi-heure de sommeil à sacrifier. En vérité, ce n'est rien pour un homme. A mes yeux, le saint sacrifice de la Messe est au-dessus de tout dans la religion ; je croirais faire trop peu de n'y aller que quand j'y suis obligé. La loi de l'Eglise règle ma conduite le dimanche ; les autres jours je suis la coutume de ceux qui ont une religion éclairée. J'ai remarqué que les hommes fidèles à cette pratique par conviction et piété, sont ceux qui dans la journée perdent le moins de temps et servent le mieux le public. »

Cela fait, Joseph ne songeait plus qu'à travailler tout le long du jour ; seulement il avait soin d'offrir de temps en temps son travail à Dieu, d'en accepter les rigueurs en esprit de pénitence ; et quand venaient les heures du repas, ce vertueux ouvrier y trouvait une occasion nouvelle d'élever son cœur à Dieu.

Il avait inspiré à toute sa famille le besoin de rendre hommage à la Providence, avant et après avoir joui de ses dons. La table de Joseph ne ressemblait

donc point à celles de tant d'autres, où l'on voit une troupe d'enfants qu'on prendrait pour des petits païens, s'asseoir, déployer leurs serviettes, porter sur les mets un œil avide, et manger sans même paraître se souvenir du Dieu bon qui ouvre la main, selon l'expression du Prophète, et remplit de ses bénédictions tous les êtres qui ont reçu de lui le mouvement et la vie [1]. « Je comprends, disait Joseph, que le cheval qui est dans mon écurie mange son foin sans s'occuper du Dieu qui l'a fait pousser et qui le lui donne; il n'est qu'un cheval; mais mes enfants sont des êtres raisonnables, des chrétiens; je veux qu'ils le soient réellement, et aussi qu'ils le paraissent. »

L'exactitude de Joseph à toutes ces pratiques religieuses lui avait attiré dans le principe quelques fades plaisanteries, mais cela n'eut qu'un temps. On s'aperçut bientôt que ce n'était pas chez lui une religion de complaisance, comme celle de beaucoup de gens qui n'en ont qu'autant qu'il faut pour s'attirer l'estime de leur curé ou pour obtenir ses secours, et qui, rentrés chez eux, se dédommagent en tourmentant leurs frères, leurs sœurs ou leurs enfants de la contrainte qu'ils se sont imposée un moment à l'église, sous les regards du public On vit que la piété de Joseph ne variait jamais; qu'il n'était pas moins chrétien chez lui, au travail, dans les affaires, dans les plaisirs même, qu'il paraissait l'être à l'église; ce n'était donc point un jeu, un calcul, une spéculation d'hypocrite; c'était le fruit d'une conviction profonde. Joseph n'avait rien qui se démentît dans sa conduite; on le trouvait toujours sur la même ligne, celle de la religion et de la probité. On cessa donc bientôt de le railler, et on finit par l'admirer.

[1] Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione.

Joseph avait l'habitude de communier deux fois l'année ; à Pâques et à Noël. Il ne cherchait, en le faisant, ni à attirer les regards du monde, ni à les éviter. Pourquoi rougir de bien faire? Pourquoi ne pas avoir le courage de ses convictions quand on a le bonheur de n'en posséder que de louables? Joseph communiait à la petite messe de sa paroisse, au milieu de cette masse de simples femmes, où apparaissaient cependant quelques autres hommes non moins courageux que lui et qui faisaient autant d'honneur à la religion.

Dans les conversations auxquelles il prenait part, Joseph n'aimait point à faire naître des discussions religieuses, parce qu'il savait que la plupart de ceux qui disputent en pareil cas, ne le font point avec le calme, la modération, la bonne foi nécessaires pour reconnaître la vérité ou pour se laisser subjuguer par elle. Mais s'il n'aimait point à provoquer les disputes religieuses, Joseph ne savait pas reculer quand sa foi était attaquée ; il la défendait vivement par des arguments simples mais solides, avec autant et plus de chaleur que s'il se fût agi de sa propre réputation ou de celle de sa femme.

Il était souvent exposé à rompre ainsi des lances avec l'incrédulité, dans les voyages qu'il faisait pour affaires et dans les auberges où il prenait ses repas.

« Est-ce que vous avez la bonhomie, Monsieur l'entrepreneur, de croire à la religion? lui dit un jour à table d'hôte une espèce de touriste ; moi j'en suis revenu depuis long-temps ; en l'examinant bien je n'y ai trouvé que des abus qui m'en ont dégoûté.

— Monsieur, dit Joseph en le regardant avec douceur, êtes-vous marié?

— Pas encore ; je suis à la veille pourtant ; mais qu'est-ce que cela fait à la chose ?

— Oh ! c'est qu'il y a tant d'abus dans le mariage que je ne comprends pas comment vous y pourriez songer. Savez-vous bien que je connais des femmes qui tourmentent leurs maris du matin au soir, qui les trompent, qui les pilent, qui les mettent aux galères. Ah ! Monsieur, ne vous mariez donc pas, il y a trop d'abus dans le mariage ; c'est une abomination.

— Bah ! fit le commis-voyageur, mais je connais, moi, des femmes qui rendent leurs maris très-heureux. J'espère que celle que je prendrai sera de ce nombre. Vous avez beau dire, le mariage est une excellente affaire quand on s'y comporte bien. Vous y voyez des abus ; mais des abus ne sont pas la chose. Autant vaudrait dire alors que le commerce est un brigandage, parce qu'il y a des négociants qui font des banqueroutes frauduleuses ou trompent en vendant. Je crois pourtant, moi, que le commerce est une bonne chose, et je le crois, en dépit de ceux qui en usent mal et qui le déshonorent.

— Je vous remercie, Monsieur, dit Joseph, d'avoir si bien plaidé ma cause. Appliquez à la religion tout ce que vous venez de dire du mariage et du commerce, et vous ne serez plus tenté de la mépriser à cause de l'abus que les hommes en font quélquefois.

— Oh ! mais ce n'est pas la même chose.

— Pardonnez-moi, Monsieur, les abus auxquels la religion a donné indirectement naissance ne disent rien contre elle ; ils prouveraient au contraire sa bonté ; car on n'abuse que de ce qui est bon. C'est à ceux qui la pratiquent mal qu'il faut faire le procès. Du reste, je me permettrai de vous faire remarquer que ces abus sont bien moins nombreux que vous ne

le pensez ; qu'ils sont mêlés de beaucoup de bien, et qu'il n'est pas juste de ne voir que la paille dans l'aire ; il faut tenir compte aussi du bon grain. Je vous dirai que l'Eglise travaille sans cesse à corriger les abus auxquels l'ignorance, la cupidité ou la superstition peuvent quelquefois donner naissance, et que ce serait la calomnier que de dire qu'elle nourrit et fomente ces abus, ainsi que le prétend un homme célèbre par son apostasie, et qui a bien osé dire que *dans la religion on dispense de la pratique des vertus ceux qui suivent les pratiques extérieures qu'elle consacre.*

» Quand j'ai lu ces lignes, dit Joseph, j'étais si indigné que j'aurais voulu mettre le livre sous mes pieds. »

C'est avec cette vigueur que Joseph savait défendre au besoin les intérêts de la religion, quand elle était attaquée ou insultée devant lui.



CHAPITRE XXIII

Une belle vieillesse. — Une mort plus belle encore.

« Tout le monde, dit saint Augustin, désire arriver à la vieillesse; et quand on y est rendu, tout le monde s'en plaint. » C'est sans doute parce qu'on ne songe qu'aux bénéfices des années qu'elle procure, et qu'on perd de vue le long cortège d'infirmités qu'elle traîne après elle. Dans les autres saisons de la vie, les orages et les tempêtes ne manquent point à l'homme; mais, dans ses dernières années, ce ne sont plus des tourbillons qui passent, c'est le froid glaçant de l'hiver avec ses neiges, ses frimas, sa pesanteur accablante; c'est un état de faiblesse, d'impuissance ou de langueur qui n'a point, comme dans la jeunesse, de brillants intervalles, de douces espérances. C'est un mal sans remède, qui se soutient, se prolonge, et justifie pleinement cette parole qui est aussi de saint Augustin : « Quand les hommes désirent la vieillesse, que désirent-ils autre chose qu'une longue infirmité? »

Il y en a pourtant quelques-uns qui échappent à cette loi commune, et pour qui la vieillesse ressemble à une de ces belles soirées d'automne qui ont presque autant de charmes qu'une matinée de printemps. Il y a des hommes dont l'esprit et le corps sont si bien conservés qu'ils peuvent jouir pleinement

de la vie jusqu'à ce qu'elle leur échappe, en payant à la misère humaine un tribut si léger que ce n'est vraiment pas la peine de s'en plaindre.

Joseph fut de ce nombre. Il avait beaucoup travaillé dans sa vie ; mais le travail bien réglé ne tue pas l'homme : il le nourrit et le conserve. Ce sont les désordres, fruits de l'oisiveté, qui abrègent le plus souvent la carrière des ouvriers.

Joseph avait passé soixante-cinq ans : il avait bien quelques droits au repos. Ses enfants étaient bien placés et gagnaient honorablement leur vie. Ils étaient en état de soutenir leur père, mais il n'avait pas besoin de leur secours. En homme prudent, Joseph avait réglé ses affaires de manière à ne dépendre de personne, et il aimait infiniment mieux pouvoir faire à ses enfants des cadeaux à l'occasion, que d'être obligé d'aller tendre la main pour leur demander du pain. Il avait donc gardé son bien et s'était fait de petites rentes qui lui permirent quelques années plus tard de se promener une canne à la main.

Dieu lui conserva long-temps sa vertueuse compagne, et on eût dit que Joseph l'aimait encore plus à soixante-dix ans qu'à vingt-cinq. C'était pour les voisins et amis le plus beau type de l'union conjugale.

Les jours de dimanches et de fêtes, ils appelaient à leur table quelques-uns de leurs enfants et petits-enfants ; chacun y venait à son tour, et dans quelques circonstances solennelles tout le monde était invité à la fois ; on eût dit une noce. Joseph n'eût pas échangé pour un diadême royal le plus petit fleuron de cette couronne qui se formait alors autour de lui.

Quand Mélanie eut pris place dans le tombeau commun qui leur était préparé et où Marguerite dor-

mait déjà depuis long-temps, Joseph ne songea plus qu'à se préparer à la suivre, en utilisant toutefois les restes de sa vie par des pratiques de piété et de charité.

Il versait souvent des larmes dans ses promenades solitaires, en pensant à celle qui lui tenait autrefois compagnie; et, pour distraire un peu sa douleur, il allait se joindre à quelques bons vieillards de son âge, avec lesquels, assis sur leur banc favori, il étudiait en philosophe chrétien le mouvement qui se faisait autour d'eux et auquel ils ne pouvaient plus prendre part.

Il est assez naturel aux vieillards de s'intéresser à l'enfance et de ressentir pour le jeune âge une inclination particulière. Joseph aimait beaucoup les enfants, et en général les enfants le respectaient et recevaient volontiers ses observations; ce qui n'est pas ordinaire dans ce siècle-ci. Trop souvent les vieillards sont l'objet des railleries de la jeunesse, qui tient peu compte de leurs leçons, mais qui relève avec une malice impitoyable leurs défauts ou leurs ridicules.

Joseph eut peu à souffrir de ce côté-là. Il est vrai que sa personne avait quelque chose de si vénérable qu'elle semblait exiger et commander le respect. Sa taille était haute, quoique légèrement inclinée; sa tête couronnée d'une belle chevelure blanche; l'expression de sa figure douce et aimable sous les rides qui la couvraient; et dans sa démarche comme dans ses mouvements, il n'y avait rien qui pût prêter à rire, même aux esprits les plus légers.

Quand Joseph entendait résonner un blasphème à ses oreilles, il ne manquait jamais de donner un signe d'horreur, et si le mot sacrilège partait de la

bouche d'un enfant, il y joignait une leçon sévère. Toute sa vie il avait eu en horreur les jurements, et dans les chantiers où il présidait, on n'en entendait jamais deux de suite. « Parlons français, disait-il ; c'est notre langue, et elle est fort belle ; mais n'empruntons pas celle de l'enfer. Laissons-la aux démons; le blasphème ne devrait se trouver que dans leur bouche. »

Sur les promenades publiques, comme ailleurs, Joseph témoignait un grand respect pour les jeunes personnes. « Je plains, disait-il, un jeune homme qui s'oublie, et qui, par ses paroles ou ses manières, pèche contre les règles de la bienséance et manque aux égards qui sont toujours dus à une personne du sexe, quelle que soit sa condition. Oui, je le plains, je le blâme; j'aurai cependant quelqu'indulgence pour la fougue de son âge, mais quand je vois un vieillard se permettre des propos et des badinages inconvenants, et servir de maître à la jeunesse dans la science du vice, je voudrais pouvoir le couvrir de boue. »

L'été a ses promenades, l'hiver a ses soirées. Notre bon vieillard s'accommodait des unes et des autres. Il n'avait jamais beaucoup joué dans sa jeunesse, c'était alors le temps du travail; et, en se rendant trop habile dans la science des cartes, Joseph aurait craint d'y trouver une tentation délicate, qui lui aurait peut-être été aussi funeste qu'à beaucoup d'autres.

Il avait vu quelquefois, non-seulement de riches propriétaires, mais encore de simples ouvriers que le soleil retrouvait le matin à la même place qu'il les avait laissés le soir près d'une table de jeu. Il avait vu leurs emportements, leurs querelles, leur déses-

poir. Il n'ignorait pas que, rentrés chez eux sous le poids horrible d'une perte à laquelle leur bourse n'avait pas suffi, ils déchargeaient sur leur pauvre famille toute l'amertume de leur âme exaspérée. Il savait, en un mot, combien l'abus touche de près à l'usage en matière de jeu, et, en voyant le naufrage des autres, il avait toujours navigué sur cette mer avec une extrême prudence.

Devenu vieux, il pouvait se donner plus de latitude et passer de plus longues heures dans cet exercice qui abrégeait un peu ses soirées d'hiver. Un capitaine retraité, qui était venu dans ce quartier manger sa petite pension et soigner le vieux catarrhe que recouvrait sa croix d'honneur, semblait être là tout exprès pour aider Joseph à tuer le temps et lui servir de partenaire.

On jouait toujours petit jeu, mais on jouait tout de bon, et le vieux brave ne tenait pas moins au gain d'une partie de piquet que Napoléon à celui des batailles, où il savait si bien tenir les cartes.

C'est ainsi que les jours venaient après les jours, jusqu'à ce qu'enfin le dernier se laissa entrevoir. Joseph, qui n'avait presque jamais souffert, devait être cruellement éprouvé dans les quelques mois qui précédèrent sa mort. Il supporta son mal avec une patience dont tout le monde était édifié. On voyait combien la pensée de Dieu lui était douce et utile alors. Pas une plainte, pas un murmure dans ces souffrances si longues, mais un acte continuel de résignation et une douce paix qui rappelait celle du Sauveur en croix, dont l'image était sous les yeux de Joseph, qui en était lui-même la meilleure et la plus parfaite copie.

Il n'avait point attendu trop tard pour régler ses

affaires de tout genre. Son testament était fait, ses dettes payées ; il ne laissait à ses enfants aucun embarras ni aucune autre peine que celle que devait leur causer la perte d'un si bon père.

La religion l'avait environné de tous ses secours. Il les avait reçus long-temps avant les dernières défaillances de son corps, parce qu'il craignait celles de son esprit, et qu'il voulait jouir de toute la plénitude de sa raison, en recueillant les derniers bienfaits de son Dieu sur cette terre.

On pleurait autour de lui ; mais c'était plutôt d'admiration et d'attendrissement que pour toute autre raison ; car on sentait bien qu'une si longue carrière ne pouvait plus se prolonger, et on avait tout lieu de croire que Joseph après sa mort ne serait pas perdu pour ses enfants. Il veillerait encore sur eux du haut du ciel, où il allait les précéder et les attendre.

La veille de sa mort, Joseph sentant ses forces presqu'anéanties, en recueillit tous les restes et voulut bénir encore une fois sa famille chérie. On apporta jusqu'aux plus petits enfants. Il n'y avait rien dans ce spectacle qui pût effrayer leur imagination. Le bon grand-père allait s'endormir, et on leur disait avec raison qu'il se réveillerait plus tard. Ce tableau n'avait donc rien d'effrayant ; les douces teintes de la foi en déguisaient complètement l'horreur inévitable.

Joseph profita de ce moment solennel pour adresser à chacun de ses enfants un mot utile que la circonstance devait rendre ineffaçable dans leurs souvenirs. Saint Louis, sur son lit de mort, traçait pour l'héritier de son trône des enseignements qui valaient encore mieux que le sceptre fragile qu'il lui transmettait. Heureuses les familles où l'on songe en mourant à remplir ce devoir ! Trop souvent la bouche

d'un père est muette en pareil cas, parce que son cœur desséché ne sait plus rien, ne dit plus rien. Le enfants sont là, tout autour, versant des larmes, attendant, pour ainsi dire, comme un pain de vie, ces paroles qui ne sortent pas. On se demande : « A-t-il dit quelque chose ? a-t-il fait des recommandations ? » Rien.

Il y aurait pourtant bien à dire pour consoler les bons et toucher les méchants s'il s'en trouve dans la famille. On a vu quelquefois des enfants déréglés, convertis par un mot de leur père mourant, et se souvenir toute leur vie de la promesse qu'une pieuse mère avait exigée d'eux sur son lit de douleur. Mais il faut, pour parler alors utilement, quelque chose de plus que ce que dicte la nature. La langage de la sagesse humaine peut être brillant alors : mais il est trop sec pour pouvoir laisser des traces profondes dans les âmes.

Joseph, heureusement inspiré par sa foi et par le souvenir du patriarche Jacob, auquel on aurait pu le comparer alors, donna à chacun de ses enfants un conseil particulier, qu'il scella d'un dernier baiser. Puis, pendant qu'on récitait à genoux les prières de la recommandation de l'âme, il s'éteignit doucement en pressant sur ses lèvres l'image du Sauveur Jésus, et en murmurant ces belles paroles : « Ce qui me console et me remplit d'espérance, c'est que je vais être jugé par Celui qui est mort pour moi sur la croix, PAR CELUI QUI NOUS REGARDE ET NOUS GARDE..... »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

— Lille, Typ. de L. Lefort. 1884. —

